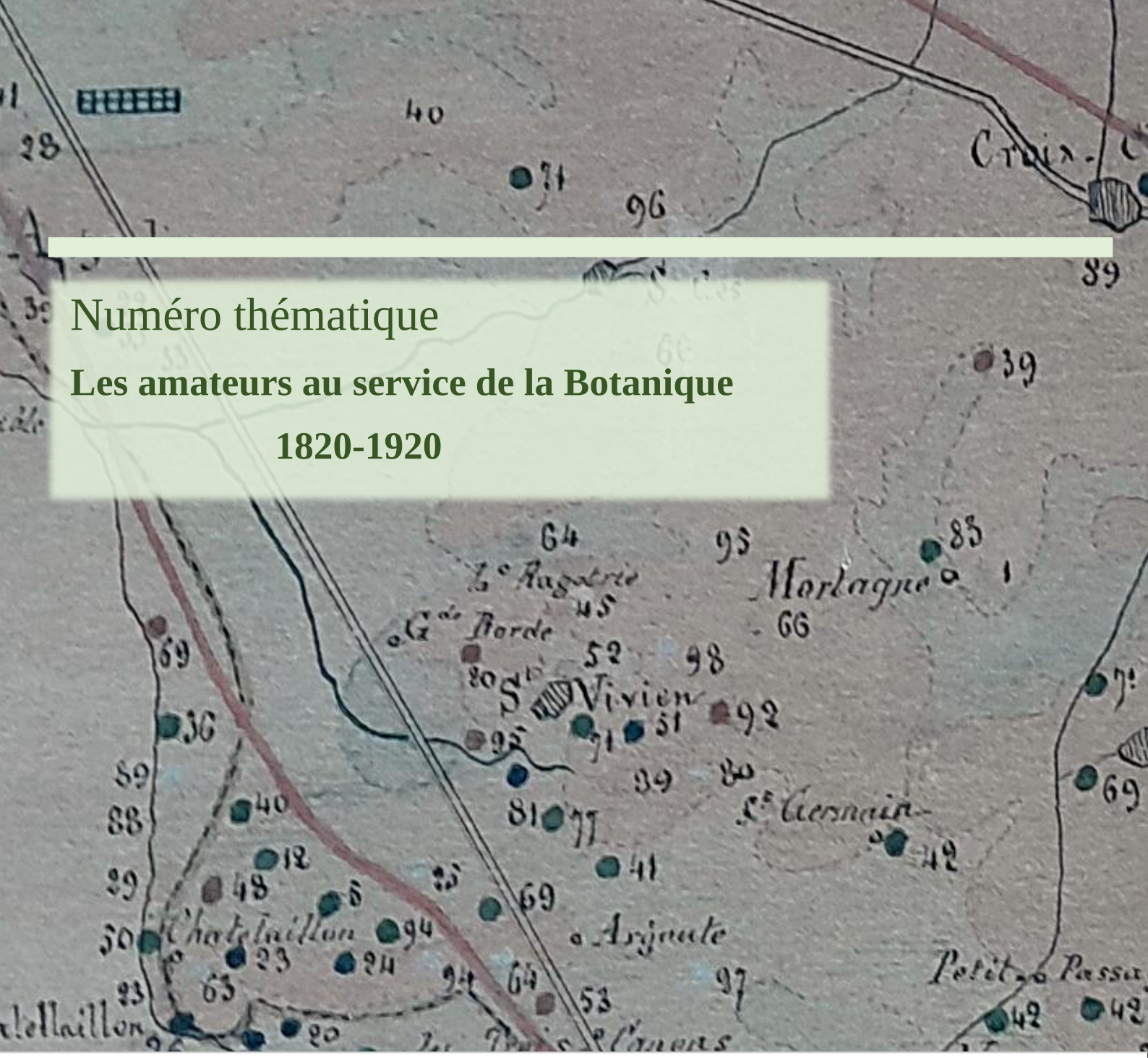


Numéro thématique

Les amateurs au service de la Botanique

1820-1920

JB N° 117
2025

Janvier – Février
2025

LE JOURNAL DE BOTANIQUE

Société botanique de France

Revue à parution bimestrielle
Version numérique
ISSN 2741-4884

Version imprimée (annuelle)
ISSN 1280-8202
Dépôt légal à parution

Revue éditée par la Société botanique de France (SBF)
Association type Loi 1901, créée en 1854
et reconnue d'utilité publique le 17 août 1875

Présidente de la SBF
Elisabeth DODINET

Secrétaire générale
Agnès ARTIGES

Rédactrice
Florence LE STRAT

Comité de rédaction
Florence LE STRAT, Michel BOTINEAU

Relecteurs
Michel BOTINEAU (Plantes médicinales), Michel BOUDRIE (Ptéridophytes), Bruno de FOUCAULT (Phytosociologie), Nicolas GEORGES, Guilhan PARADIS (Flore méditerranéenne), Guillaume FRIED (Plantes invasives), André CHARPIN (Histoire des botanistes).

Abonnement à la version numérique et vente des numéros imprimés
Abonnement inclus dans la cotisation annuelle des adhérents SBF
Abonnement pour les institutions (format numérique et numéro annuel imprimé) à la demande

Vente au numéro : 20 € (Institution 40 €)

Vous pouvez désormais vous abonner et adhérer en ligne sur notre site
http/societebotaniquedefrance.fr

Les archives du Journal de botanique sont accessibles en ligne à l'adresse :
https://www.persee.fr/collection/jobot

Correspondance (abonnement et vente aux institutions)
Mme Huguette Santos-Ricard,
Trésorière de la S.B.F.
6 place de l'Église, 65120 Betpouey

Soumission des publications
Pour toute correspondance concernant la publication et l'envoi des manuscrits :
publicationJB@societebotaniquedefrance.fr

En couverture :
Carte botanique (1877) de Julien Foucaud, mentionnant les points d'observation des plantes rares du Centre-Ouest, conservée à la bibliothèque de la Société des Sciences naturelles de la Charente Maritime (La Rochelle).

AMATEUR ; nom masculin

Étymologie : XVe siècle. Emprunté du latin *amator*, « celui qui aime », dérivé de *amatum*, supin de *amare*, « aimer ».

1. Personne qui a un goût particulier pour une chose et qui la recherche… *Un amateur éclairé. Un amateur de nouveautés.*

2. Personne qui pratique un art ou un sport sans en faire profession ni en tirer profit. *Un orchestre d'amateurs.*

3. Personne qui, dans ses activités, montre de la légèreté ou de la désinvolture. *C'est un travail d'amateur. Il s'acquittait de sa tâche en amateur.*

DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JOURNAL DE BOTANIQUE

Les amateurs au service de la botanique 1820-1920

Coordination Jean-Yves CONCÉ

SOMMAIRE

Avant -Propos par Jean-Yves CONCÉ

Conférence d'introduction : les apports de l'abbé Coste

par Elisabeth DODINET 4

Le rôle des amateurs dans la connaissance des flores régionales et nationales

L'œuvre botanique de Léon Conill (1872-1944) dans les Pyrénées-Orientales
par Jean-Jacques AMIGO 14

Échanges épistolaires entre l'abbé Coste (1858-1924) et quelques botanistes du Centre-Ouest de la France
par Michel BOTINEAU 22

Jean Carbonel (1864-1942), botaniste rouergat, botaniste occitan
par Christian BERNARD 41

Henrietta Cerf (1810-1877), botaniste amatrice belge
par Gilles ANDRÉ, Melsia TOMLIN-KRAFTNER & Marc PHILIPPE 48

Henri Lecomte, de la Lorraine à l'académicien des Sciences
par François VERNIER 64

Le rôle des amateurs dans la constitution des collections régionales et nationales

Sous les toiles arachnéennes, l'herbier endormi du pharmacien Louis Ferdinand Comar
par Françoise DECOURSIER-SANDOZ 74

L'herbier d'un élève instituteur d'Alsace-Moselle du début du XXe siècle
par Michel HOFF 82

Le rôle des accompagnateurs locaux dans la connaissance des flores des colonies

Mardochée Aby Serour, rabbin, marocain, caravanier au service de la science
par Jean-Yves CONCÉ 90

Conclusion par Jean-Yves CONCÉ 99

AVANT-PROPOS

Hippolyte Coste (1858-1924), aveyronnais, prêtre et botaniste, est l'auteur notamment d'une ***Flore descriptive et illustrée de la France, de la Corse et des contrées limitrophes*** publiée en fascicules de 1901 à 1906 et ensuite en trois volumes avec reliure d'éditeur. Cet ouvrage, qui fut un succès de librairie, reste utilisé aujourd'hui.

Sans formation académique, cet autodidacte de la botanique de terrain, a trouvé néanmoins des maîtres académiques (Loret, Malinvaud, Flahault, Bonnier…), qui l'ont reconnu comme un habile découvreur de plantes dans leur milieu. En effet, il avait très tôt pris l'habitude de décrire, au fronton de ses comptes-rendus d'herborisations, de ses flores ou de ses florules, l'environnement de ses observations.

Ce que nous avons dit sur la configuration, l'état physique et la constitution minéralogique du sol, sur le climat, l'exposition, l'altitude des plateaux et des vallées, nous permet de concevoir, a priori, quels seront les caractères de la végétation des Causses, in *Florule du Larzac, du Causse noir et du Causse de Saint-Affrique* (Bulletin de la Société Botanique de France (40), 1893).

Hippolyte Coste avait contacté, sur des sujets botaniques, Henri Loret alors conservateur de l'herbier de Montpellier qui, aux dires de certains, était un homme sévère. La réponse vint flatteuse pour Coste : *votre lettre me prouve que vous avez le feu sacré.* Henri Loret parle de ce jeune abbé, botaniste de 26 ans, à Ernest Malinvaud, secrétaire général de la Société botanique de France (SBF). Tous deux le font admettre rapidement à la Société qui, l'année suivante en 1886, met au programme de juin une session extraordinaire autour de Millau, sur les Grands Causses. Hippolyte Coste y fera une entrée remarquée. Par la suite, il participera à la plupart des sessions extraordinaires de la Société. Il publiera près de la moitié de ses articles dans le bulletin de ladite Société.

En 2004, une association *Les journées Coste* se crée à Saint-Paul des Fonts en Aveyron, sur les lieux mêmes où il vécut et travailla près de la moitié de sa vie. Elle souhaite entretenir la mémoire de Coste et l'intérêt pour la botanique de terrain en organisant chaque année des expositions, des explorations botaniques et des conférences. Elle œuvre pour la transformation du presbytère désaffecté d'Hippolyte Coste en un endroit qui parle du personnage, de son travail et de la botanique de terrain. L'Espace Botanique Hippolyte Coste (EBHC) est inauguré en 2008. En 2022, le ministère de la Culture attribue le label **Maisons des Illustres** à l'EBHC. Le Centenaire de la disparition du savant (en 2024) donne, à l'association, le prétexte de proposer plusieurs événements.

Hippolyte Coste, prêtre et botaniste, figure un type d'amateur pratiquant la botanique avec passion et efficacité. Il se singularise par le fait qu'il a contribué, à la fois, à la connaissance des flores régionales, et au niveau national. Il est l'auteur d'une ***Flore de la France*** …, référencée dans la dizaine de grandes flores nationales françaises. Pour le Centenaire d'Hippolyte Coste, la Société botanique de France a proposé un numéro spécial de sa revue *Le Journal de Botanique* pour évoquer le rôle des amateurs de la botanique à l'aube du XXe siècle. Nous remercions la Société botanique de France pour cette initiative.

Jean-Yves Concé
Président de l'association *Les Journées Coste*

Le cirque de Saint-Paul des Fonts
Aquarelle d'Alain Depoilly 2024,
réalisé lors de la session extraordinaire de la société botanique de France autour de Millau.

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 004-012 (2025)

Conférence d'introduction
Les apports de l'abbé Coste (1858-1924)

par **Elisabeth DODINET**
Présidente de la Société botanique de France

RÉSUMÉ. Reproduction de la conférence d'introduction détaillant les contributions et le contexte historique des travaux de l'abbé Hippolyte Coste.

MOTS-CLÉS. Coste Hippolyte, flore de France, amateurs.

ABSTRACT. Overview of contributions and background history of Hippolyte Coste.

KEY-WORDS. Coste Hippolyte, flora of France.

Cette conférence a été donnée à l'occasion de la journée foraine de la Société des Arts et Lettres de l'Aveyron, qui s'est tenue le 8 septembre 2024 à l'occasion du centenaire du décès de l'abbé Coste. Elle a donné lieu à publication dans leur bulletin des *Etudes aveyronnaises 2024* et est reproduite ici avec leur aimable autorisation.

Le chanoine Coste dont nous célébrons le centenaire du décès cette année est une grande figure de la botanique française et internationale que la Société botanique de France a eu l'honneur et le privilège de compter parmi ses membres actifs. C'est donc un immense honneur et un plaisir en qualité de présidente de la Société botanique de France de rendre hommage à ce scientifique hors du commun, dans le cadre de la journée foraine de la Société des Lettres, Sciences et Arts et de l'Aveyron. C'est un exercice difficile tant il y a eu au fil de ce siècle de voix éminentes pour célébrer l'homme, le prêtre, et le botaniste, ne serait-ce que au sein de mes prédécesseurs, Charles Flahaut, maître et ami du chanoine en 1925 et plus près de nous notre regretté secrétaire général, Gérard Aymonin qui lui a consacré de nombreux articles, mais aussi, régionalement, le chanoine Sennen, l'abbé Terré, notre collègue Christian Bernard qui entretient en Aveyron avec Jean-Yves Concé la flamme du souvenir du chanoine mais surtout qui en est l'héritier émérite dans l'exploration et la connaissance de cette belle flore de l'Aveyron.

Tout a été dit semble-t-il sur le chanoine Coste, particulièrement depuis que Jean-Yves Concé et Christian Bernard se sont associés pour écrire ***Un prêtre savant. Précurseur de la botanique moderne. Hippolyte-Jacques Coste 1858-1924***. Cet ouvrage est le produit d'une somme de recherches, notamment dans les archives de la Société des Arts et Lettres de l'Aveyron, dans celles de la Société botanique de France. Il nous restitue l'homme, le prêtre, le savant et son œuvre dans toutes ses facettes.

Il semble important, pour comprendre ce parcours exceptionnel de présenter l'époque et le contexte qui ont permis l'émergence d'une telle figure. Le parcours de l'abbé Coste est dans un sens le reflet de son époque, la fin du

XIXe siècle et les débuts du XXe siècle, une période bien particulière dans l'histoire des sciences naturelles et dans la construction des connaissances et des réseaux qui la servent. Il aurait pu être un de ces nombreux prêtres amateurs de botanique qui ont largement contribué à la connaissance naturaliste localement ou régionalement, ce d'autant plus qu'il était très attaché à ce beau département de l'Aveyron dont la flore, encore méconnue alors, s'avérait si riche et si variée. Cependant, son œuvre l'en distingue par sa dimension nationale et internationale et la postérité qui lui est attachée. Elle lui confère au sein des réseaux naturalistes de l'époque une place éminente, reconnue par les plus grands botanistes de l'époque, alors qu'il n'a pas de formation universitaire en botanique, qu'il est *loin des grands herbiers et des grandes bibliothèques*, qu'il a très peu de moyens et qu'il continuera toute sa vie son sacerdoce. Ce paradoxe entre l'œuvre et les conditions dans lesquelles elle émerge, nous invite à une réflexion sur la qualité de l'homme, du botaniste et du scientifique.

I L'abbé Coste produit et reflet de son époque

I.a. Il participe de l'explosion de l'intérêt pour les sciences naturelles et les collections.

De nombreux auteurs ont exploré cette période charnière de la seconde moitié du XIXe siècle, sous le Second Empire et les débuts de la IIIe République, qui a vu l'explosion de l'intérêt et de la pratique des sciences naturelles. Comme le souligne Benoît Dayan dans son ouvrage ***Les botanistes et la flore de France***, l'accès à l'éducation de nouvelles couches de la société entraîne une certaine démocratisation de l'appétence pour les sciences. La botanique n'est plus l'apanage des médecins et des pharmaciens ; des facultés de Sciences se créent dans plusieurs grandes villes.

Louise Couëffé (2024) et Nathalie Richard (2024) ont analysé les tenants de ce mouvement pour l'ouest de la France à partir de l'étude des herbiers et des collections. Leurs travaux soulignent que l'intérêt pour les sciences et la constitution d'herbiers concerne toutes les catégories sociales. Cette démocratisation est favorisée par l'ouverture de musées, le développement de la littérature de vulgarisation, et l'introduction progressive de l'enseignement des sciences naturelles dans les institutions scolaires. La botanique, comme les sciences de « plein air », nécessite du temps mais peu de matériel et de prérequis (hors du compagnonnage ou des livres) ce qui la rend accessible à un large public.

Les excursions botaniques laissent une grande place à la collecte et à la collection. Les données s'accumulent à travers un foisonnement de publications, de catalogues, de monographies, de guide de flores. Au premier chef, les naturalistes arpentent *leur petite patrie locale* [1] Les excursions laissent une place importante à la collecte et la collection, à l'observation et à l'érudition. Grâce à ces amateurs, à leurs comptes-rendus d'herborisations qui conservent la trace des itinéraires suivis et des espèces observées ou collectées sur le trajet, la circulation publique de connaissances actualisées sur les flores locales est facilitée et la mémoire d'écosystèmes aujourd'hui disparus est conservée.

Benoît Dayrat dans l'introduction de son ouvrage ***Les botanistes et la flore de France*** l'exprime très bien : *Ils étaient médecins, pharmaciens, curés, agriculteurs, militaires, employés, instituteurs ou professeurs. Ils ont parcouru les routes et les sentiers, les prés, les bois et les marais de leur canton. Ils ont observé, décrit, nommé, classé les plantes à fleurs qu'ils collectaient. Ils ont échangé des correspondances, constitué des herbiers, publié de brèves notices dans des bulletins scientifiques ou entrepris des flores régionales ou nationales. C'est à eux que l'on doit la*

[1] https://urbanature.hypotheses. org/851

connaissance des espèces végétales poussant sur le sol de la France. Ce faisant, ils ont réalisé un inventaire sans lequel les travaux sur la biodiversité, son histoire et sa distribution géographique, comme les mesures en faveur de sa protection, ne seraient pas possibles. L'amateur du XIXe et des débuts du XXe siècle est une figure centrale de la science botanique, trop souvent aujourd'hui identifiée au laboratoire ; tout un pan de l'œuvre du chanoine se range dans cette catégorie.

Car le chanoine Coste est bien l'homme de son temps compte tenu de sa passion née très tôt, de ses origines, de la faiblesse de ses ressources et de son éloignement des grands centres. Parcourant la campagne dès ses jeunes années pour observer et collecter il partait sur les chemins dans l'Aveyron et des régions limitrophes avec pour seul viatique sa boîte d'herborisation. Son herbier qu'il a légué et qui est aujourd'hui conservé à l'herbier de Montpellier reste une référence pour de nombreux travaux contemporains tant ses observations étaient justes. Ses premières communications à la Société botanique de France portent la marque de son activité locale d'herborisation : ***Mes herborisations dans le bassin du Rance*** en 1886, ***Plantes observées pendant la session de Millau, à Roquefort, sur les pentes du Larzac et à Nant*** en 1887, ***Herborisations sur le Causse central*** en 1887, ***Mes herborisations dans le bassin du Dourdou*** en 1888, ***Note sur 150 plantes nouvelles pour l'Aveyron*** en 1891. Le chanoine Coste aurait pu être simplement une de ces figures locales respectées qui arpentent « leur petite patrie » comme il y en eût tant, dans la période, dans de nombreux départements français. Ce n'est pas son moindre mérite et sa contribution décisive à la connaissance de la flore de l'Aveyron ne doit pas être oubliée.

1.b. Il s'insère et profite de l'ample mouvement de création de sociétés savantes

Ce mouvement a également intéressé les chercheurs mais de façon inégale selon les régions ; en Occitanie, il a été étudié pour la région toulousaine dans les travaux de Caroline Barrera [2], mais relativement peu ailleurs. Les chercheurs s'accordent sur le constat d'un mouvement prolifique : plus d'un millier de sociétés savantes sont créées en France au cours du XIXe siècle (Chaline, 1995 ; Fox, Weisz, 1980) totalisant quelques 200 000 membres. Environ un tiers pratiquent l'histoire naturelle, souvent dans un cadre pluridisciplinaire (sciences, lettres, histoire, archéologie, arts, etc.) comme c'est le cas pour votre société. En parallèle, des sociétés spécialisées dans différents domaines de l'histoire naturelle sont également fondées, surtout à partir de la seconde moitié du siècle. C'est le cas de la Société botanique de France en 1854. Ces sociétés sont largement animées par des « amateurs ». Pour la Société botanique de France, seulement trois des quinze membres fondateurs sont des professionnels (Alphonse Brongniart 1801-1876 professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle de Paris ; Joseph Decaisne 1807-1882 professeur des cultures dans cette institution et Alfred Moquin-Tandon 1803-1864, professeur d'histoire naturelle à la faculté des Sciences de Paris).

Les naturalistes de l'époque étaient le plus souvent membres de plusieurs sociétés dans les journaux desquelles ils publiaient indifféremment ; ce réseau dense les liait étroitement dans l'échange entre pairs. L'amitié et le compagnonnage se développaient au sein de ces sociétés qui suppléaient à l'absence de formations académiques.

L'abbé Coste était un membre actif de de la Société des Arts et Lettres de l'Aveyron. Il devint membre de la Société botanique de France dès 1885 (il avait moins de trente ans!), ce qui n'était pas si fréquent compte tenu du

[2] Conférence donnée à l'occasion de l'exposition Florilège célébrant les 180 ans de la Société des Lettres de l'Aveyron, le 17/11 **:** ***Les sociétés savantes en France au XIXe siècle : sociabilité érudite et production scientifique »*** par Caroline Barrera, maître de conférences en Histoire contemporaine, Institut national universitaire Champollion (Albi).

mode d'élection de l'époque et des parrainages nécessaires. Il en fut élu membre honoraire en 1899, une distinction rare et en devint Vice-Président en 1922. Il était également membre de l'Académie internationale de géographie botanique, créée en 1891 et dont il fut le directeur en 1911. Celle-ci fut dissoute en 1919 mais persiste à travers le Monde des Plantes. Il était encore membre de l'Académie Julien Sacaze – Association pyrénéenne [3] , de l'Association des naturalistes des Yvelines (en qualité de membre honoraire), de la Société botanique des Deux-Sèvres, de la Société des sciences naturelles et d'archéologie de la Haute-Marne (en qualité de membre honoraire).

Le chanoine était par ailleurs membre de trois sociétés d'échanges de plantes, la Société botanique rochelaise pour l'échange de plantes françaises, la Société dauphinoise pour l'échange de plantes d'herbiers et la société Céromane. La constitution de ces sociétés tombées aujourd'hui dans l'oubli mérite qu'on s'y arrête. Elle se sont formées pour professionnaliser en quelque sorte l'échange et la diffusion des exsiccatas (les spécimens d'herbiers). Leurs membres récoltaient, authentifiaient puis diffusaient en France et à l'international. L'excellent article de Christian Bange ***Travail collectif en botanique et validation scientifique : les sociétés d'échanges de plantes*** (2012) permet de saisir cet aspect méconnu de l'activité botanique de l'époque.

Sans l'existence de ces réseaux actifs aux différentes échelles, l'œuvre du chanoine Coste n'aurait pas pu se déployer d'aussi belle façon. Il s'est forgé dans ce compagnonnage en profitant des excursions organisées pour élargir son champ d'action géographique. Il y contribua activement comme en attestent sa volumineuse correspondance, sa bibliographie et les parts d'herbier généreusement distribuées, qui se retrouvent dans différentes institutions. C'est aussi tout à l'honneur de nos sociétés que d'avoir su accueillir, reconnaître et faire émerger de leurs rangs cette personnalité hors du commun.

I.c. La contribution spécifique des religieux à ces mouvements

Les religieux, dans le clergé séculier comme régulier, ont amplement participé aux mouvements scientifiques dans la seconde moitié du XIXe siècle, particulièrement dans les sciences naturelles qui sont encore peu professionnalisées et très descriptives. Elles demandaient peu de moyens techniques, économiques ou institutionnels ; elles ne réclamaient pas de travailler directement avec l'université ni de s'impliquer quotidiennement dans un laboratoire. Plusieurs instituteurs ou ecclésiastiques modestes ont ainsi été à l'origine de travaux importants de floristique, tels Revol, auteur d'un Catalogue des plantes vasculaires du département de l'Ardèche, préfacé par Charles Flahault, ou Château et Chassignol qui publièrent un Catalogue des plantes de Saône et Loire, entre autres.

Ces hommes d'Eglise ne furent pas toujours soutenus par leur hiérarchie qui pouvait témoigner d'une certaine frilosité à l'égard des sciences. L'abbé Hippolyte Coste en fit l'expérience quand on voulut l'exclure du séminaire *pour avoir trop fait le mur pour gambader dans l'herbe* et introduit des livres interdits (des Flores). Il dût à l'indulgence du cardinal Bourret d'éviter l'exclusion. Ce dernier alla plus loin car, reconnaissant la qualité du botaniste en herbe, il l'envoya étudier à l'Institut catholique de Toulouse même si cela n'eût pas de suite, le chanoine préférant une modeste cure à la perspective de l'enseignement.

Le chanoine Coste s'inscrit, en Aveyron, dans une belle lignée de prêtres naturalistes et en tout premier, un de ses enseignants, l'abbé Tiquet qui éveilla son goût pour la botanique. Le chanoine Coste fut dès 1882 en relation avec l'abbé Joseph Revel qui l'incita à démarrer un herbier et l'encouragea de ses remarques et conseils sur ses premiers envois de spécimens. On doit d'ailleurs entièrement au chanoine le tome 2 de l'Essai sur la Flore du Sud-Ouest

[3] Créée en 1888 et dédiées à l'étude de toute question scientifique, littéraire ou artistique se rapportant aux Pyrénées centrales et plus particulièrement au Pays de Luchon.

qu'avait entrepris l'abbé Revel et dont il n'avait pu publier que le premier tome. Le chanoine Coste multiplia également les herborisations avec Frère Sénnen (Etienne Marcellin Granié-Blanc, 1861-1937) également membre de la SBF, avec qui il resta longtemps en relations et publia en 1894 un travail sur les Plantes adventices observées dans la vallée de l'Orb à Bédarieux et à Hérépian. Frère Sénnen publia d'ailleurs un vibrant hommage à Coste en 1925 dans le ***Boletin de la Sociedad Ibérica de Ciencias Naturales***. Une profonde amitié liait également le chanoine à l'abbé Jules Boissonnade (1831-1897) professeur de sciences au Petit Séminaire de Mende, où est conservé son herbier et dont le chanoine Coste fit l'éloge en 1897 dans le Bulletin de la Société botanique de France. On ne peut omettre encore l'abbé Joseph Soulié (1868-1930), son fidèle ami, infatigable récolteur de plantes, à qui il obtint le poste d'aumônier au château de Henri Jordan de Puyfol (1829-1891), dans le Cantal. Pour autant, ses relations en botanique n'étaient pas restreintes à ses semblables. Malgré les soubresauts de l'époque, la botanique reliait au-delà des convictions, ainsi Jean Carbonnel (1864-1942), instituteur puis directeur d'école dans plusieurs localités aveyronnaises, était un fidèle ami de l'abbé Coste. Celui-ci proposa à la Société des Arts et Lettres de l'Aveyron en 1927 de reprendre pour une publication posthume à partir de la documentation rassemblée par le chanoine, *La Flore de l'Aveyron* que ce dernier n'avait pu faire de son vivant. On doit, en fait, à l'abbé Terré (1955-1979) avec les compléments de Christian Bernard et Gabriel Fabre, d'avoir mené à bien cette entreprise. Le chanoine entretenait également des relations amicales et botaniques avec Hippolyte Puech (1934-1916), insituteur à Tournemire.

II. Mais il présente au sein de ce mouvement un caractère unique

Même si des causes ont été recherchées dans le foisonnement de la période et les processus historiques pour expliquer la découverte de la flore de France, l'immense contribution du chanoine à celle-ci ne peut se comprendre sans explorer sa personnalité unique.

L'abbé Coste fait partie de la petite minorité des naturalistes de l'époque qui publient. Louise Coueffé à partir de ses recherches sur les herbiers de l'ouest de la France établit que seuls 7% des amateurs et professionnels heborisant produisent des publications et seuls 13 % des auteurs d'herbiers constituent des collections à des fins scientifiques (Coueffé 2024).

Le chanoine Coste, pour sa part, publia de son vivant 54 articles sur la flore de l'Aveyron et ceci n'est qu'une petite partie de son activité scientifique. Car l'œuvre qui confère au chanoine Coste une place unique dans l'histoire de la botanique, c'est la ***Flore descriptive illustrée de la France***, connue familièrement de tous les botanistes comme la flore de Coste.

II.a. De botaniste amateur à une référence internationale, le chemin d'un autodidacte de la botanique

Le chanoine a tout au long de sa vie déployé une intense activité d'herborisation sur le terrain et d'abord dans son département. La richesse et la diversité de cette flore, qu'il a souvent soulignées, a forgé son talent d'observation, et lui a permis de développer cet esprit critique et cette grande qualité d'analyse comparative qui lui ont ensuite permis de traiter de problèmes systématiques généraux. Il a progressivement élargi ses explorations dans le sud de la France, au gré des opportunités fournies par son réseau ou les sessions des Sociétés dont il était membre. Il a ainsi acquis cette compétence rare qui lui permettait la confrontation des observations du réel aux classifications admises et – si j'osais – à l'inverse la confrontation des classifications proposées par certains collègues aux observations du réel.

Par la rigueur dont il faisait preuve dans ses observations, le chanoine Coste maîtrisa progressivement ce passage de l'expérience à l'expérimentation, cette capacité à convertir des données brutes en données intelligibles. C'est cette maitrise qui lui permit d'être très vite sur un pied d'égalité avec les plus grands

scientifiques de son temps et d'en être reconnu. Quand il rejoint la Société botanique de France, l'abbé Coste a pour parrains deux éminents botanistes, Henri Loret, un grand botaniste montpelliérain, conservateur du Jardin Botanique de la ville et Louis Jules Ernest Malinvaud, alors secrétaire, qui avait abandonné la médecine pour se consacrer entièrement à la botanique. Dans le fonctionnement de l'époque de la Société, cela marque une personnalité très tôt reconnue dans les cénacles de la botanique, reconnaissance confirmée par son élection comme un des secrétaires scientifiques de la session extraordinaire à Millau en 1886 et le fait qu'il dirigea plusieurs excursions sur les Causses.

Dès 1893, dans sa ***Florule du Larzac***, ses connaissances comparatives lui permirent l'interprétation de problèmes généraux de systématique conernant la flore étudiée (Recoules et Aymonin, 1981). Très rapidement, aussi, il n'hésite pas à soulever des controverses quand ses observations le lui dictaient. Le bulletin de la Société botanique de France en garde la mémoire dans ses pages. Ce parcours, on le voit bien se forger et prendre toute son ampleur à travers ses publications dont l'apothéose de la ***Flore de France***, qui porta ses travaux à une envergure nationale et internationale.

II.b. Le chanoine Coste : une démarche scientifique précurseure appuyée sur une immense capacité de travail

Charles Flahaut (dans son éloge lors de la séance du 9 octobre 1925) lui rend ce bel hommage : *il savait regarder et lire la nature* ; le chanoine ayant peu de livres à da disposition, il fit de nécessité vertu et de la nature son enseignante majeure.

Grâce aux réseaux d'échanges évoqués plus haut, le chanoine Coste a pu accumuler des données à partir desquelles, par des opérations de comparaison, il a pu étudier la variabilité des espèces et leur répartition. Cette accumulation lui a permis de publier comme l'indiquaient Léon Recoules et Gérard Aymonin en 1981 *des découvertes importantes en systématique avec parfois des implications biologiques ou écologiques peu soupçonnées en ce temps (populations "phénologiques" de Pulsatille, variations "écotypiques" d'Helichrysum, etc.* (p. 16). Ceci lui a également permis de rédiger sa flore de France sans avoir exploré lui-même ses parties nord.

C'est une des originalités – à l'époque - de l'œuvre du chanoine Coste d'avoir intégré une approche écologique avant l'heure. Il s'intéressa en effet très tôt, influencé par Charles Flahaut, aux sujets de distribution des plantes, à leurs relations avec la nature des terrains, avec la température, l'altitude, l'exposition… Cette approche s'était probablement imposée à lui, dans sa pertinence, par la diversité de la flore de l'Aveyron, de sa géologie et de ses climats. *Il avait appris à connaître les plantes à leur place, dans la nature ; même à travers des échantillons d'herbiers, nécessairement déformés, il voyait toujours la station où ils les connaissaient et les détails de leur condition de vie* (Flahaut, p. 815). Ainsi, les descriptions d'espèces de sa Flore sont accompagnées de renseignements phytogéographiques, servis par sa capacité à identifier les biotopes d'une plante même dans un environnement inconnu de lui.

Un autre aspect remarquable de son œuvre est sa capacité à ne retenir que des « espèces de bon aloi », c'est-à-dire celles que l'on peut distinguer sûrement. Il n'y a rien de pire pour un botaniste sur le terrain (et pour les amateurs) que des flores pulvérisant les espèces sous des centaines de noms pour des différences parfois infimes et discutables ! Dans la période où le chanoine Coste prépare sa ***Flore de France***, certains botanistes multiplient les espèces et d'autres les simplifient à l'extrême, mais la route moyenne entre les deux exige un esprit large et méthodique, un souci de faire œuvre utile plutôt que d'attacher son nom à une description d'espèce, et une capacité à se départir de l'application stricte des codes et de la loi. C'est cet exploit qu'a réalisé le chanoine Coste dans sa Flore.

A ce stade, on ne peut éluder la question de la position du chanoine Coste sur le sujet de l'évolution. La question agite à l'époque la

communauté des botanistes et donne lieu à de vifs débats dans lesquels s'affrontent convictions religieuses et recherche scientifique comme l'a souligné Jean-Marc Drouin dans sa remarquable conférence sur le chanoine. L'introduction de la Flore de France confiée à Charles Flahaut fait la part belle aux interactions des éléments pour la constitution de la flore et au passé du règne végétal, inscrivant l'œuvre dans la perspective de l'évolution et de la géographie botanique. Les écrits du chanoine intègrent des éléments qui l'éloignent des positions sur la fixité des espèces soutenus par certains de ses confrères. Sans doute préférait-il épouser le réel, communiquer, faire œuvre utile pour les autres botanistes plutôt que d'appliquer un cadre prédéfini, gardant pour lui ses convictions sans les entraîner dans son œuvre.

Au-delà de cet esprit scientifique exceptionnel dans sa capacité à observer, comparer, compiler, classifier, en se nourrissant des apports scientifiques de ses correspondants professionnels de la botanique, le chanoine Coste avait également une énorme puissance de travail. Il en fallait pour pouvoir s'atteler au défi de rédiger une flore de France dans ce presbytère et étudier la masse de parts d'herbiers qui lui arrivait de toute la France pour ce faire. Il y fallait encore sa rigueur, sa méticulosité dans le traitement de ses échantillons et sa capacité à embrasser la masse d'informations à sa disposition pour lui donner du sens. Sa Flore parue initialement sous forme de fascicules entre 1900 et 1906, fut plus tard rassemblée en trois tomes et réimprimée un grand nombre de fois depuis. De ce presbytère, en 6 ans, il produisit une flore synthétique avec des dessins d'une précision incroyable, réalisés selon ses indications très précises à partir de ses planches d'herbier. Et l'on sait qu'il y eût très peu de corrections sur les textes qu'il produisait. Il avait fallu 8 ans à Grenier et Godron résidant dans une ville universitaire pour produire la précédente Flore de France et sans dessin.

Trois volumes c'est un peu lourd dans le sac à dos mais bien moins que les 13 volumes de la ***Flore de France*** de Georges Rouy (qui prit 12 ans) son contemporain ou plus tard ceux de la ***Flore complète illustrée en couleurs de la France*** de Gaston Bonnier (1851-1922) qui demanda 23 ans à son auteur (1912-1935). Au demeurant, le chanoine Coste participa à celle-ci, en envoyant de nombreuses planches d'herbiers et observations à Bonnier (Bernard 1990).

II.c. L'homme de réseaux : l'échange et l'interaction servis par une personnalité chaleureuse

Sa formation et sa pensée scientifique, nous le disions, s'est nourrie dans le compagnonnage comme il ne manquait pas de le souligner lui-même, rendant toujours justice dans ses publications aux contributions de ses correspondants. Pour la ***Flore de France***, le chanoine Coste a pu compter sur ses réseaux : il voulait faire toutes ses descriptions sur du matériel frais ; il faut imaginer ce que cela impliquait de nombreux contacts et envois. II fut servi par sa mutation à Saint-Paul des Fonts qui pouvait s'enorgueillir d'une gare proche de son presbytère, desservant Béziers, Barcelone, et Paris, le reliant quotidiennement au monde. Il envoyait autant qu'il recevait.

Nous touchons là à un autre élément de sa personnalité : ses qualités humaines. Tous ses contemporains ont souligné la chaleur de l'accueil dans son modeste presbytère dont la porte n'était jamais fermée, sa disponibilité pour répondre aux nombreuses demandes qui lui parvenaient de fournir des plantes ou d'authentifier des spécimens, mais aussi son côté bon vivant : *il donnait tout et donnait avec son cœur* (Flahaut, 1925).

Il était aimé autant que respecté et recherché.

On le consultait d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne, de Belgique, du Danemark, d'Angleterre, d'Autriche, d'Egypte. *A qui lui demandait par lettre le nom scientifique* (d'une plante) *il donnait tout de suite satisfaction* […]. *Son temps, pourtant si précieux, ne comptait pas quand il s'agissait de faire un adepte*. (Flahaut, 1925). Du grand professeur à l'instituteur, tous pouvaient compter sur lui.

On peut citer pour illustrer cet état d'esprit un passage d'un discours inaugural de la 17e session de la société en 1872 : *C'est vraiment un beau privilège pour la science* (…) *que de réunir dans une bonne volonté commune des hommes que sépareraient peut-être les âges, les opinions, les professions et les habitudes sociales. En présence de la nature, ces diversités s'effacent. On se sent liés par la faculté commune de l'admiration*. Tel était l'esprit du chanoine Coste dont la nature était une passion.

CONCLUSION

Le chanoine Coste a de son presbytère devenu son musée, activement participé à la fin du XIXe et au début du XXe siècle à l'élaboration des savoirs de la botanique en tant que discipline, à leur transmission, et à entretenir cette sociabilité qui forgeait les réseaux savants de l'époque. La place qu'a prise la botanique dans la vie du chanoine Coste et la qualité et l'ampleur de ses contributions scientifiques le placent internationalement au rang des plus grands professeurs de l'époque avec lesquels il correspondait sur un pied d'égalité.

C'est le privilège de cette science de permettre ainsi l'émergence de personnalités telles que le chanoine Coste au sein des amateurs. Mais c'est surtout un immense privilège pour la botanique et pour les sociétés savantes, dont la Société botanique de France, d'avoir pu compter le chanoine Coste parmi ses savants. Sa flore a constitué une source de référence pour des générations de botanistes depuis plus d'un siècle. Elle est encore aujourd'hui une révélation pour nombre de ceux qui la découvrent dans leur apprentissage. La botanique a beaucoup évolué depuis, de même que ses outils, et pourtant ses clefs, les dessins auxquels il attachait tant de soins, ses descriptions servent encore !

Il fallait une époque un peu particulière mais surtout une personnalité unique pour accomplir cette grande œuvre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aymonin G. G., 1981 - La Flore de la France d'Hippolyte Coste: du projet à l'héritage, *Bulletin de la Société botanique de France. Lettres Botaniques*, **128 (1-2)** : 25-32, https://doi.org 10.1080/01811797.1981.10824485

Bange C., 2012 - Travail collectif en botanique et validation scientifique : les sociétés d'échanges de plantes, *Bull. Hist. Epistém. Sci. Vie* **19(2)** : 175-189

Bernard C., Fabre G., 1981 - Les travaux du Chanoine Hippolyte Coste concernant la flore de l'Aveyron, *Bulletin de la Société botanique de France. Lettres Botaniques* **128(1-2)** : 33-38, https://doi.org 10.1080/01811797.1981.10824486

Berrera C., 2004 - Les sociétés savantes au XIXe siècle, une sociabilité exceptionnelle. *Midi-Pyrénées patrimoine*, **avril-juin** : 35-40.

Chaline J.-P., 1995 - Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles. *CTHS, mémoires de la section d'histoire moderne et contemporaine* **10**.

Christian B., 1990 - Gaston Bonnier et Hippolyte Coste: témoignages épistolaires 1888–1889—1890, *Bulletin de la Société botanique de France. Lettres Botaniques* **137(2-3)** : 121-123, https://doi.org 10.1080/01811797.1990.10824873

Coste H. abbé, 1897 - L'abbé Boissonnade. *Bulletin de la Société botanique de France* **44**. https://doi.org 10.1080/00378941.1897.10839645

Couëffé L., 2024 - Les herbiers dans l'Ouest de la France (1850-1914) : des collections d'amateurs de sciences ?. Amateurs en sciences : une histoire par les collections, édité par Nathalie Richard, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, https://doi.org/10.4000/books.cths.18317.

Dayrat B., 2003 - *Les botanistes et la flore de France*. Publications scientifiques du Muséum, https://doi.org/10.4000/books.mnhn.1905.
Drouin J.-M., 2014 - Hippolyte Coste (1858-1924) de la florule cantonale à l'inventaire de biodiversité- Conférence du 4 août 2014- Saint Paul des Fonts- Journées Coste. http://les.journees.coste.free.fr/confjmdrouin.pdf
Flahault Ch., 1925 - L'abbé H. Coste. *Bulletin de la Société botanique de France* **72(4)** : 811-821, https://doi.org 10.1080/00378941.1925.10832799.
Fox R., Weisz G., - *The Organization of science and technology in France 1808-1914*. Cambridge University Press
Hurel A., 2017 - *La France savante*. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, https://doi.org/10.4000/books.cths.2532.
Matagne P., 1996 - L'écologie en France au XIXe siècle : résistances et singularités. *Revue d'histoire des sciences* **49(1)** : 99-111. doi : https://doi.org/10.3406/rhs.1996.1249.
Matagne P., 1999 - *Aux origines de l'écologie : les naturalistes en France de 1800 à 1914*, Paris, éditions du CTHS, 1999, 301 p.
Matagne P., 2011 - Les botanistes de l'Ouest et les faiseurs d'espèces (1850-1870). *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie* **18** : 157-168. https://doi.org/10.3917/bhesv.182.0157.
Richard N., 2023 - Éditorial Amateurs en sciences (xixe-xxie siècles) : mondes hétérogènes, échelles multiples. *Le Mouvement Social* **284** : 3-12.
Richard N., 2024 - *Amateurs en sciences : une histoire par les collections*. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2024, https://doi.org/10.4000/books.cths.18267.
Roucoules L. & Gérard G. Aymonin G.G., 1981 - Hippolyte Coste, prêtre et savant, *Bulletin de la Société botanique de France. Lettres Botaniques*, **128(1-2)** : 11-24, https://doi.org 10.1080/01811797.1981.10824484
Sennén H. (frère), Coste H. (abbé), - : Plantes adventices observées dans la vallée de l'Orb à Bédarieux et à Hérépian. *Bulletin de la Société botanique de France* **XLI** : 98-113
Sénnen H., 1925 - Un grand botaniste, le chanoine Coste. *Boletin de la Sociedad Ibérica de Ciencias Naturales* : 112-115
Terré J. abbé (1953) Rapport sur les botanistes du département de l'Aveyron, au cours de la réception à la Mairie de Millau, *Bulletin de la Société botanique de France* **100(10)** : 6-8, https://doi.org 10.1080/00378941.1953.10833237

Hippolyte Coste et Joseph Soulié au sommet du Grand Margis vers 1910.

Le rôle des amateurs dans la connaissance des flores régionales et nationales

D'après les historiens des Sciences (Dayrat 2015) l'essor des botanistes amateurs débutent avec l'abbé Pierre- André Pourret (1754-1818) et le Jean-Baptiste Bory de Saint Vincent (1778-1846). Ces amateurs possèdent plusieurs caractères déterminants. Ils jouissent d'une indépendance financière, en raison d'une fortune personnelle ou d'une occupation professionnelle rentable qui laisse des loisirs. Ils sont animés d'une passion naturaliste qu'ils pratiquent grâce à l'autodaxie : *ils n'ont d'autre professeur que la nature*. Tous ne se dérobent pas à la confrontation avec les botanistes académiques, sur le terrain voire au travers de publications et d'échanges épistolaires.

Dans la période 1850-1930, la population des amateurs est très diverse : ecclésiastiques (abbé, chanoine, cardinal), négociants, ingénieurs, exploitants agricoles, magistrats, fonctionnaires fiscaux, préfectoraux, militaires de tous grades et de toutes armes, postiers, agent des chemins de fer, gouverneur des colonies, instituteurs… quelques femmes …

Ces hommes et ces femmes sont des contributeurs importants dans tous les niveaux de la fonction de botaniste : récolteurs, identificateurs, descripteurs. Nombre d'entre eux cumulent les trois registres. Ils sont les contributeurs importants à la mise en place des flores régionales et nationales.

Des sociétés botaniques nationales ou régionales se créent, des sociétés d'échanges de plantes également. Ces sociétés, par leurs bulletins diffusent des publications, des découvertes, des monographies, des polémiques. Beaucoup d'amateurs en sont membres et constituent des réseaux très actifs.

Léon Conill dans les Pyrénées-Orientales

Ludovic Giraudias, Julien Foucaud, Eugène Simon dans le Centre-Ouest

Jean Carbonel en Occitanie

Henrietta Cerf, une femme en botanique.

Henri Lecomte, de la Lorraine à l'Académie des Sciences

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 014-021 (2024)

L'œuvre botanique de Léon Conill (1872-1944) dans les Pyrénées-Orientales

par **Jean-Jacques AMIGO**

RÉSUMÉ. Notice biographique de Léon Cornill, botaniste des Pyrénées-Orientales.

MOTS-CLÉS. Conill Léon, Pyrénées-Orientales.

ABSTRACT. Short biography of Léon Cornill, botanist from the Pyrénées-Orientales.

KEY-WORDS. Conill Léon, Pyrénées-Orientales.

Joseph, Émile, Louis dit Léon Conill est né le 6 septembre 1872 à Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) et mort le 21 août 1944 à Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales).

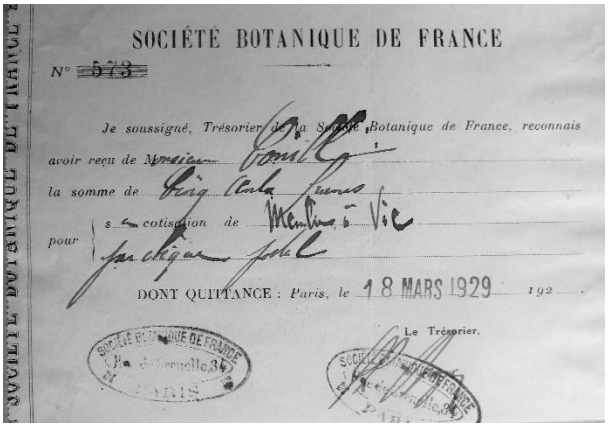
Figure 1. Portrait et signature de Léon Conill.

Élève de l'École normale de Perpignan de 1890 à 1893, Léon Conill occupera plusieurs postes d'instituteur, uniquement dans les Pyrénées-Orientales. A Sorède d'abord où il reste en poste jusqu'en 1906, et où il a Justin Castanier (1855-1912) comme directeur d'école lequel favorise sa passion future pour la botanique dès 1896, autant pour la phanérogamie que pour la cryptogamie. Conill a alors 24 ans.

Il lui en sera toujours reconnaissant : *Castanier a guidé nos premiers pas* (écrit Conill en 1944 soit très peu de temps avant son décès) *dans l'étude de la botanique régionale et c'est en témoignage des affectueux liens amicaux qui nous unissaient que sa famille nous a offert son important herbier. Ce don précieux nous a permis de faire connaître, dans nos publications scientifiques, un certain nombre de rares espèces végétales dont la découverte dans les Pyrénées-Orientales est due à Castanier, botaniste de valeur*. Henri Gaussen (1891-1981) n'écrit pas autre chose dans sa notice biographique quand il réunit dans le même éloge Castanier et Conill.

Membre de la Société botanique de France en 1919, Conill en est ensuite membre à vie (figure 2).

En plus de son herbier, réuni à celui de Castanier, désormais conservé à Toulouse, Conill avait constitué des collections géologique et entomologique pour le musée scolaire de l'école normale d'instituteurs de Perpignan.


SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE

N° 573

Je soussigné, Trésorier de la Société Botanique de France, reconnais avoir reçu de M. Conill

la somme de cinq cents francs

pour sa cotisation de Membre à Vie

DONT QUITTANCE : Paris, le 18 MARS 1929 192

Le Trésorier.

Figure 2. Bulletin d'adhésion à vie à la SbF.

Instituteur dans diverses communes du département lui permet de prospecter avec minutie divers secteurs biogéographiques, du littoral roussillonnais à l'arrière-pays. Entre 1899 et 1944, il signe 52 publications auxquelles il faut ajouter une douzaine de manuscrits inédits, le tout uniquement consacré aux Pyrénées-Orientales.

Directeur d'école à Torreilles (1912), où il demeure jusqu'à sa retraite en 1928, Conill s'installe ensuite à Vernet-les-Bains, au pied du Canigou. Il s'intéresse à la flore des Albères avec sa *Florule de Sorède et de Lavall* (1904) suivie d'une *Esquisse monographique scientifique* pour ce même territoire (1911). Cette étude est récompensée par une médaille d'argent petit module attribuée par la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales (SASL des P.-O.), dont il est membre résidant depuis 1909.

Sa monographie de 1909 sur la flore de Sournia (Fenouillèdes) recense 310 espèces, neuf d'entre elles ou des variations n'étant pas citées dans le catalogue de Gaston Gautier (1898). En 1908, la SASL des P.-O. lui attribue une médaille de vermeil pour ses travaux scientifiques, notamment pour cette étude. Il suit là les consignes de Louis Martin, lequel, en 1872, préconise la réalisation de telles monographies locales dans le bulletin de la Société botanique France pour enrichir la connaissance de la flore nationale. Martin pense que pour cela *les instituteurs peuvent rendre de grands services*.

L'installation de Conill à Vernet-les-Bains favorise ses diverses prospections dans le Canigou. Il en commence l'étude dès 1899. De nombreuses publications suivront, résultant de la moisson de ses récoltes et observations conduites entre 1919 et 1936, représentant un peu plus de 70% du contingent floristique du massif, soit un millier de plantes citées. Bien que restreinte au versant nord, sa contribution à la connaissance floristique du massif est d'une importance capitale (J.-J. Amigo, 1997).

Lors de sa première herborisation, partant de Vernet-les-Bains, il atteint Mariailles où il couche sur la paille de l'étable communale et mange, en guise d'artichaut, de jeunes capitules de *Carlina acanthifolia*. Il en repart, le lendemain, à trois heures du matin, pour le refuge Arago et les plas de Cadi, sans atteindre le pic. Sa récolte est importante : *Ma boîte et mes cartons étant pleins à éclater, j'ai rempli le sac aux vivres. Tant pis si mes échantillons sont un peu froissés*. Dans son compte rendu (1899) figurent 161 espèces.

En 1926, après les grands traits de la géologie et du climat de ce massif, il expose l'étagement de la végétation, une carte et une liste de plantes complétant cette étude. En 1934, il restreint ses prospections au territoire de Vernet-les-Bains, entre 750 et 2 785 mètres d'altitude, avec 639 espèces végétales citées, classées par étages et 417 insectes. En 1936, pour le même versant, il décrit 23 itinéraires botaniques en citant 240 espèces. Il estime qu'au moins 80 phanérogames sont présentes au niveau de la plateforme du pic (entre 2700 et 2785 mètres) alors que Charles Martins (1806-1889) en avait répertorié 58 au mois d'août 1872 [4].

Conill commence à mettre des plantes en herbier dès ses premières excursions botaniques alors qu'il est élève-instituteur à l'école normale à Perpignan comme en témoignent les premières pages de son premier cahier manuscrit inédit d'herborisations.

Mais cette première expérience en la matière ne lui laissa guère de bons souvenirs. En 1891, dans ce premier cahier d'herborisations, Conill

[4] Une excursion géodésique au Canigou. *Revue des Deux-Mondes*, Paris, CII.

note (il a alors 19 ans), à la suite de la liste des 26 plantes classées dans son herbier, provenant des excursions faites à l'école normale avec son professeur monsieur Larazet, ce qui suit :

L'herbier que j'ai formé comprenant 60 à 80 plantes, je le montrais à Mr Castanier qui y trouva une quarantaine d'erreurs (!!!). Ces erreurs se comprendront si je dis que Mr Larazet ne nous faisait que des leçons théoriques de botanique, qu'il ne nous déterminait aucune plante et que seuls, nous nous servions de la petite flore de Bonnier et Layens, qui est plus spéciale au Nord de la France qu'au Midi. Je n'ai conservé que ces 26 plantes, car les autres étaient abîmées ou étaient représentées par des échantillons trop malingres.

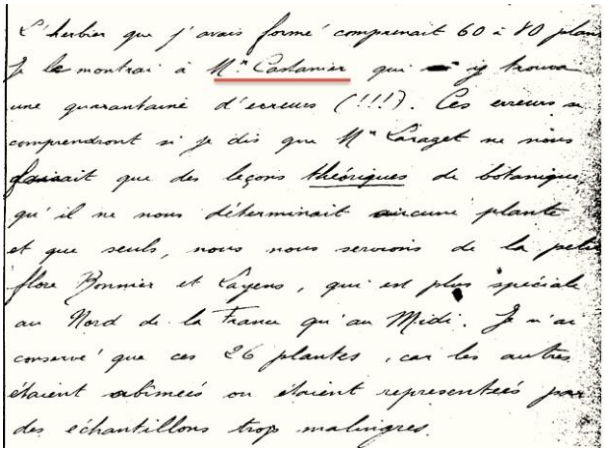


Figure 3. Extrait de son premier cahier d'herborisation (1891).

Ceci en dit long sur ce qu'était, à cette époque et en Roussillon, la formation en botanique des futurs instituteurs. Ceci explique aussi le recours aux correspondances, à la constitution de réseaux et à l'émergence des sociétés d'échange de plantes vasculaires.

Ses cahiers d'herborisations pour les phanérogames et les ptéridophytes (au nombre de six, renfermant au moins 30 000 citations de plantes très précisément localisées au fil des itinéraires et ce sur un total de 913 pages) témoignent de la volonté de Léon Conill à vouloir fouiller l'ensemble du territoire des Pyrénées-Orientales afin d'éviter les lacunes de prospection qu'il reproche à d'autres.

Estimant (1932) qu'un catalogue ne fixe la flore d'une région qu'à une époque donnée, il multiplie ses additions à celui de G. Gautier et ses divers comptes rendus d'herborisations au long de ses écrits. Conill a reporté, sur son exemplaire personnel du catalogue de Gautier, le nom de toutes les localités nouvelles au niveau de chacun des taxons, et le nom des nouveaux taxons d'après le détail de ses observations figurant dans ses cahiers d'herborisations, son désir étant de publier, comme Gautier l'en avait encouragé, un nouveau catalogue resté à l'état de projet manuscrit, non daté. Intitulé *L. Conill.* ***Observations sur la flore des Pyrénées-Orientales. Additions au Catalogue de G. Gautier***, il occupe, dans ce gros cahier, 304 pages (figure 4).

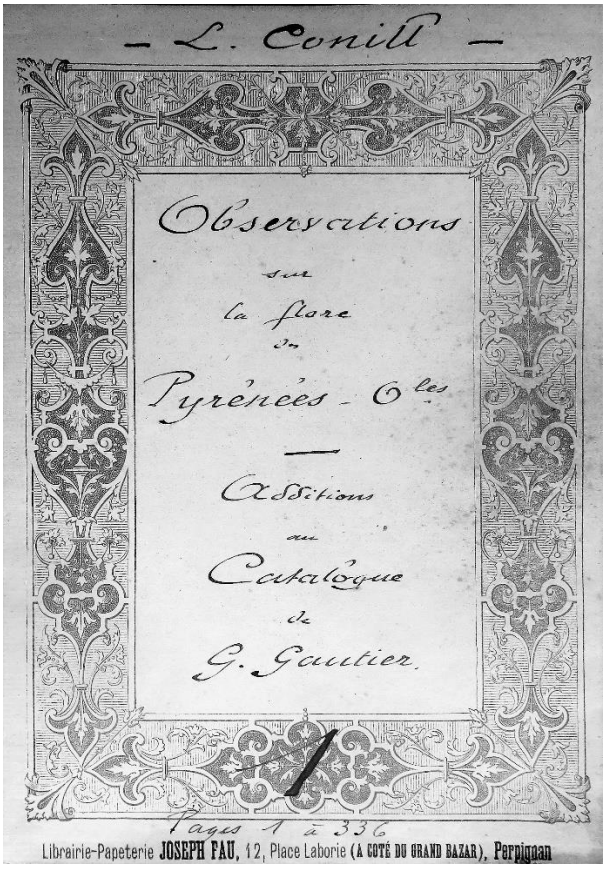


Figure 4. Le Catalogue de Léon Conill regroupant ses additions à celui de Gaston Gautier.

Conill est un « passeur de savoir ». Pour cela il dirige plusieurs herborisations aussi bien dans le cadre de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, que d'entités étrangères au département avec les comptes rendus de la session de l'Académie internationale de Géographie botanique, dans

les Pyrénées-Orientales en 1905 et ceux de la session extraordinaire de la Société botanique de France en 1931 (figure 5).

Il a, comme compagnons d'herborisations : Justin Castanier, Henri Gaussen et sa collaboratrice Fernande Flous, Gaston Gautier, Henri Léveillé, Hippolyte Coste, Joseph Soulié, Frère Sennen, Charles Flahault ou Armand Juillet accompagnés parfois de leurs étudiants en pharmacie, Jean Marty de Perpignan [5], et son homonyme, le notaire de Carcassonne Léonce Marty, le docteur Joseph Bonzoms, Gustave Laurent, Marcel Despaty, Simon Pons, Maurice Iché, Jean Bouchard…

Figure 5. Départ de la maison forestière, excursion botanique à la forêt des Fange du 16 juin 1939 avec les membres de la Société agricole, scientifique et littéraire de Pyrénées-Orientales (Cahier d'herborisations, VI, p. 110)

La société d'exsiccata la Cénomane est créée en 1901 avec deux sections dont celle des botanistes avancés où figure Léon Conill, un des onze instituteurs membres de cette institution. Entre 1901 et 1912 il y distribue de nombreuses espèces. Bien qu'accueilli parmi les « botanistes avancés », Conill, instituteur adjoint depuis six ans à Sorède, a juste dix-neuf ans en 1901 et doit se perfectionner en botanique, d'autant que sa formation a été, comme nous l'avons vu, des plus restreintes à l'école normale de Perpignan. Il va donc largement profiter de la création de la revue *Le Monde des Plantes* en 1900, laquelle s'est immédiatement instituée comme « l'intermédiaire des botanistes » en leur permettant d'échanger des points de vue, des informations, des découvertes, en proposant des *oblata* (des plantes offertes, souvent en échange), en formulant des *desiderata* (des plantes désirées), mais aussi des demandes d'ouvrages, de matériel de prospection et des adresses utiles.

Conill désire, dans ce cadre, se procurer des ouvrages de botanique « même anciens », des Flores de France et locales, des ouvrages traitant de la description des espèces, une presse botanique, un bon microscope, en échange de plantes du Roussillon.

À ses très nombreuses publications il faut ajouter toutes ses notes manuscrites et notamment ses cahiers d'herborisations (au nombre de six de 1898 à 1936, renfermant 30.000 citations de plantes vasculaires très précisément localisées au fil des itinéraires, sur un total de 913 pages) lesquels témoignent de la volonté de L. Conill à vouloir prospecter l'ensemble du territoire des Pyrénées-Orientales afin d'éviter les lacunes qu'il reprochait à d'autres et au Catalogue de G. Gautier (1898).

Il correspondra avec divers spécialistes qui l'aideront à déterminer ses récoltes. En effet, parallèlement à ses prospections phanérogamique et ptéridologique, il a laissé de nombreuses observations manuscrites concernant les « plantes inférieures », regroupées dans un cahier inédit ou sous la forme de listes jointes aux lettres avec ses correspondants qui contrôlaient ses envois et sur lesquelles également on relève de précieuses mentions.

[5] Professeur de sciences naturelles au Collège de Perpignan puis au Lycée Arago, membre de la Société botanique de France en 1931 et secrétaire de la section scientifique de la SASL des P.-O. dont il est membre depuis 1924.

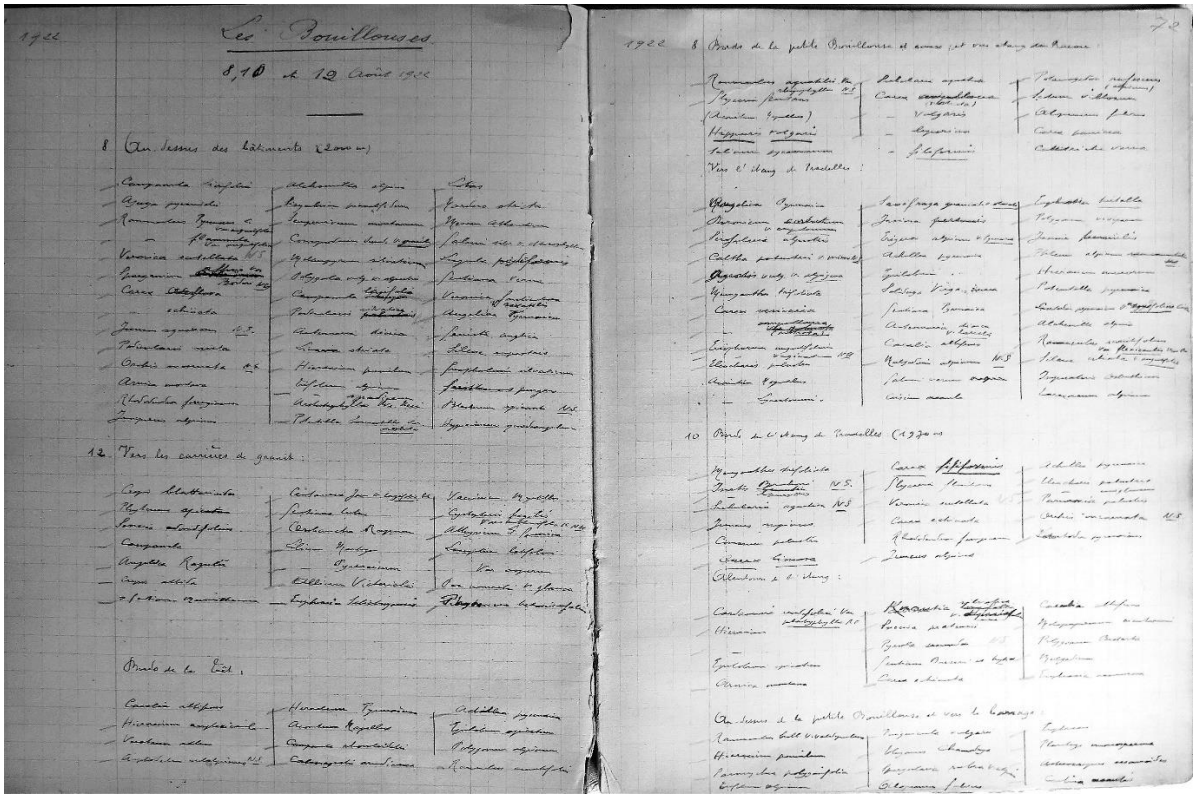


Figure 6. Deux pages (71 & 72) de son cahier d'herborisations (II, 1914 -1924) avec la présentation habituelle, selon trois colonnes par page, de l'inventaire floristique réalisé lors de l'excursion aux Bouillouses (Cerdagne) les 8, 10 & 12 août 1922.

Léon Conill s'est intéressé aux lichens. En 1934, pour le versant septentrional du Canigou, il en cite 46, par étages de végétation (p. 329). Il entretient avec Henry des Abbayes une correspondance suivie. Grâce à quatre listes dactylographiées par L. Conill, concernant 97 échantillons qu'il récolte surtout dans le Canigou, envoyés à H. des Abbayes pour en contrôler la détermination, on peut suivre la procédure adoptée.

Les premières récoltes connues de L. Conill (datées de juin 1935) concernant les champignons microscopiques, qu'il donnait à contrôler à divers mycologues, marquent les débuts de la mycologie nord catalane. En témoigne toute sa correspondance avec des personnalités comme le docteur René Maire (1878-1949), Georges Kùhnholts-Lordat (1888-1965), André Maublanc (1880-1958), Roger Heim (1900-1979), Gustave Nicolas (1879-1955), Georges Fron (1870-1958). Conill était également en relation avec la Société mycologique de France.

Dans l'un des cahiers d'herborisations de L. Conill (manuscrit inédit, V, p. 132), une page entière est consacrée aux *Champignons comestibles pouvant être vendus sur tous les marchés des Pyrénées-Orientales*. Celle-ci n'est pas autre chose que la copie d'une lettre adressée par L. Conill (le 6 décembre 1935) à M. Savance, directeur des services vétérinaires du département (selon l'inscription figurant en marge), vraisemblablement à sa demande. Cette liste (les noms d'espèces sont en français, latin et catalan) est divisée selon trois catégories : la première traite des champignons dont la *vente* [est] *autorisée sans aucune restriction : champignons non dangereux pour la consommation ; ils sont très reconnaissables*. La deuxième cite ceux dont la *vente* [est] *autorisée sous réserve de vérification. Champignons non dangereux pour la consommation ; des non connaisseurs peuvent les confondre avec quelques espèces voisines de champignons suspects ou vénéneux*. Enfin, la dernière catégorie est celle des espèces pour lesquelles la *vente* [est] *autorisée*

sous réserve absolue (souligné par l'auteur) *de vérification. Champignons non dangereux pour la consommation mais pouvant être confondus avec. une espèce très* (souligné également) *vénéneuse*.

En 1934, dans son étude sur la végétation du versant septentrional du Canigou, L. Conill cite, par étages de végétation, 22 champignons supérieurs. Avec diverses signalisations de champignons inférieurs, Conill montre l'intérêt accordé localement à la mycologie au début du XXe siècle.

En l'absence d'enseignement officiel de la bryologie les amateurs de bryophytes s'initiaient auprès d'un spécialiste soit par correspondance, lors de rencontres sur le terrain, par l'envoi d'échantillons à déterminer ou pour confirmation de détermination. Localement, L. Conill s'inscrit dans le cortège de néophytes qui *n'hésitaient pas à envoyer leurs premières récoltes à des personnalités expertes* (D. Lamy, 1989, p. 167). L'adhésion à des sociétés d'échanges permettait d'obtenir des séries d'exsiccata pouvant pallier la difficulté à se procurer des ouvrages spécialisés, peu nombreux, souvent difficiles à utiliser.

On peut considérer que les prospections bryologiques ont été initiées localement par L. Conill. Son catalogue manuscrit inédit de ses propres recherches bryologiques, entre 1889 et 1939 réunit 253 mousses et 30 hépatiques (pp. 1-31 & 32-37.) Son inventaire des richesses végétales du département (1915) compte 27 bryophytes.

Cet aspect du talent et de la « soif » de connaissances de L. Conill pour les cryptogames cellulaires est souvent ignoré. Il s'était constitué un important réseau de correspondants : pour les mousses et les hépatiques c'est Pierre Allorge (1891-1944) directeur de la *Revue bryologique* et Maurice Bizot (1905-1979) ; pour les lichens, Henri Des Abbayes (1898-1974), Maurice Bouly de Lesdain (1869-1965) ; pour les algues, il fut en relation avec Jean Feldmann (1905-1978) qui l'initia à l'algologie et lui procura de nombreux échantillons pour son herbier, ainsi qu'avec Adrien Davy de Virville (1896-1967) qui le mit en contact avec l'abbé Pierre Frémy (1880-1944) lequel lui propose de collaborer à une publication sur les algues des eaux thermales en précisant : *Je tiens absolument que vous signez cet article avec moi*, Auguste Amossé (pour les diatomées) ; nous avons vu, plus haut, la liste des mycologues.

En 1934, dans son étude sur la végétation du versant septentrional du Canigou, il cite, par étages de végétation, 70 mousses et 7 hépatiques.

En 1935, L. Conill demande à P. Allorge quels sont les meilleurs ouvrages pour la détermination des mousses et des hépatiques de France. Ce dernier lui répond, le 16 février, et lui recommande la *Flore des Mousses de France* (1884) de l'abbé Nicolas Boulay (1837-1905), bien qu'il l'estime d'un usage difficile pour les débutants du fait de l'absence de figures. Il mentionne également le *Muscologia gallica* (1892) entièrement illustré de la main de son auteur T. Husnot (1840-1929), sans citer son ***Hepaticologia gallica*** (1881). En 1954, M. Bizot reconnaît que *la difficulté pour le débutant est de trouver des ouvrages de détermination, car les flores françaises sont épuisées depuis longtemps ; il est souvent impossible de se les procurer* (p. 448).

Quand le bryologue T. Husnot a, par deux fois au moins, parcouru la région : en 1863 le littoral des Pyrénées-Orientales et, au lendemain de la guerre franco-allemande de 1870-1871, la Cerdagne, L. Conill était trop jeune ou trop âgé pour le rencontrer.

En 1938 débute une correspondance suivie avec Maurice Bizot. Dans la première réponse de de celui-ci à L. Conill (datée du 11 janvier 1938) il accepte d'aider le botaniste catalan en répondant favorablement à sa demande : *Je suis à votre entière disposition pour vos déterminations mais pas plus d'une centaine d'échantillons à la fois sinon cela me fait peur*. Mais il s'empresse d'ajouter : *Je prends ce chiffre par manière de plaisanterie pour vous dire de ne pas craindre de m'envoyer vos échantillons*, surtout les mousses et les sphaignes alors que Bizot avoue connaître assez mal les hépatiques. Cette volonté de coopération restera entière jusqu'à la fin, le bryologue de Dijon terminant

systématiquement chacune de ses lettres par : *À votre disposition pour d'autres déterminations*.

Le 8 février 1938, L. Conill faisait part à M. Bizot de ses difficultés pour s'y retrouver dans la synonymie pour certaines espèces de ses récoltes, lequel lui conseille le *Muscologia gallica* d'Husnot.

Le 18 mai 1939, Maurice Bizot conseille à L. Conill, pour la détermination des sphaignes, la Flore de Gabriel Dismier (1856-1942).

L. Conill a consigné dans un cahier de 134 pages, intitulé *Catalogue des cryptogames cellulaires récoltés dans les Pyrénées-Orientales*, le résultat de ses prospections réalisées entre 1899 et 1939. Les mousses, hépatiques, lichens, algues, champignons sont cités, pour chaque grand groupe systématique, par ordre chronologique des découvertes et par localités prospectées. On y dénombre 283 espèces de bryophytes dont 253 mousses et 30 hépatiques (pp. 1-31 & 32-37), 212 lichens (pp. 40-63), 216 champignons (pp. 65-86) avec 6 pages sur 161 *hôtes végétaux des champignons inférieurs*. Mais aussi 357 algues (pp. 90-115) et 349 diatomées (pp. 117-134).

Ceci dénote le réel intérêt que portait L. Conill à ces végétaux, mais révèle aussi son éclectisme en matière de botanique. Le relevé des localités montre qu'il a pratiquement prospecté les cryptogames cellulaires dans tout le département, comme il l'a fait pour les phanérogames et les cryptogames vasculaires. Le fruit d'un tel travail, resté à ce jour ignoré, méritait d'être révélé.

L. Conill ne s'est donc pas contenté de se cantonner aux plantes supérieures. Sa correspondance et divers manuscrits, bien plus que ses publications, attestent de ses nombreuses observations concernant aussi bien les bryophytes, les hépatiques, les lichens, les algues d'eau douce et marines, les champignons.

Lui, qui a travaillé selon les principes de Charles Flahault, à étudier la flore des Pyrénées-Orientales dans la langue locale, nous donnant la si précieuse *Botanique catalane pratique* qui a connu deux éditions (H. Gaussen, 1945, p. 215).

Ayant également publié sur le climat, la géologie, l'entomofaune (particulièrement les zoo cécidies) des secteurs étudiés, s'étant aussi intéressé à la géobotanique et ayant collaboré, avec H. Gaussen, à la réalisation de diverses cartes des productions végétales locales, on peut dire de Léon Conill qu'il était un excellent et prolifique naturaliste fort apprécié de ses pairs.

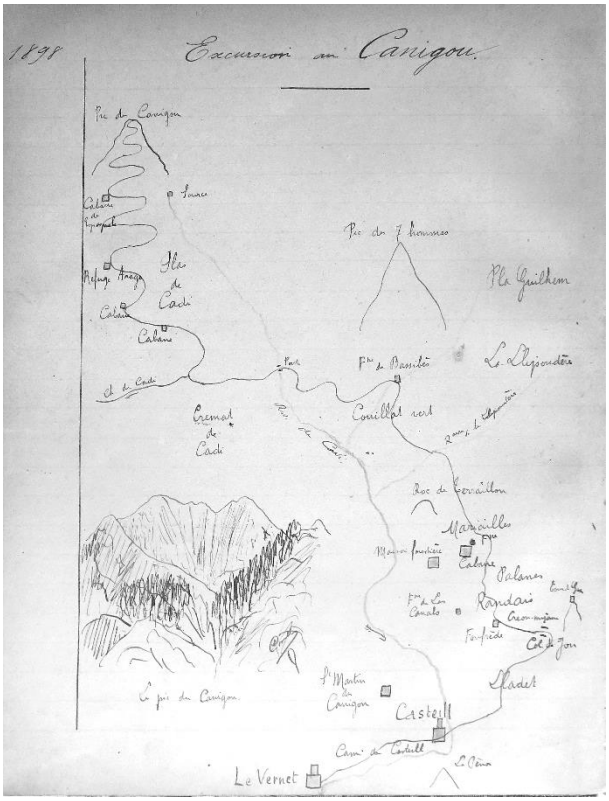


Figure 7. Itinéraire pour une herborisation dans le Canigou de Vernet-les-Bains au pic avec la mention des divers sites rencontrés. Dessin par L. Conill, daté de 1898 (p. 18) dans son premier cahier (1898-1013).

Conill reçoit le prix Gandoger attribué, lors de la séance du 13 juin1935, par la Société botanique de France (rapport de F. Gagnepain).

Aussi, H. Gaussen écrivait-il à son sujet et suite à son décès, dans sa notice biographique (1945) : ... *chacun savait qu'aux Pyrénées-Orientales existait un savant consciencieux, spécialiste de la flore de sa petite patrie … La botanique pyrénéenne a fait une grande perte, et les botanistes français ont perdu un des meilleurs parmi ceux, hélas trop peu nombreux, qui gardent un contact étroit avec la nature dans le pays qui les a vus naître*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Les archives diverses (correspondance, cahiers d'herborisation et catalogues) de L. Conill, confiées à l'auteur par le professeur André Baudière (1932-2010) ont été, à la suite de cette recherche biographique, déposées aux Archives départementales des Pyrénées-Orientales (ADPO), ainsi que huit lettres de Conill à Coste en photocopie (courtoisie de monsieur Jean-Yves Conté, conservées par la Société des lettres de l'Aveyron).

Amigo J.-J., 1997 - Cents ans de recherches en climatologie, botanique et zoologie dans le massif du Canigou 1896-1996. in Brejon de Lavergnée Marie-Edith, Bobo Jean-Pierre, Soutadé, Gérard [dir.]. *Le Canigou 1896-1996. Un siècle d'aménagement*, Actes du colloque sur le Canigou, Perpignan, Archives départementales des Pyrénées-Orientales, 358 p. pp. 67-114

Amigo J.-J., 2002 - Léon Conill (1872-1944) bryologue. *Naturalia Ruscinonensia* **11** : I-XVII.

Amigo J.-J., 2004 - La pratique des sciences à Perpignan des origines connues à nos jours. *Ruscinonensia* **12** : 3-34.

Amigo J.-J., 2006 - Vers un bilan de trois siècles de prospections scientifiques sur la façade maritime de l'Albera (de 1676 à nos jours), pp. 187-203 dans : Camiade Martine [dir.], *L'Albera terre de passage, de mémoires et d'identités,* Actes du colloque de Banyuls-sur-Mer 3-4 mai 2005, Presses universitaires de Perpignan, 319 p.

Amigo J.-J., 2009-2010 - Conill Louis, Joseph, Émile, dit Léon », pp. 71-74 dans : Saule-Sorbé Hélène, Largier Gérard [dir.], *Les botanistes de la flore pyrénéenne*, Pau, Édit. Les feuilles du pin à crochets, 9, 311 p.

Amigo J.-J., 2017 - Conill Louis, Joseph, Émile, dit Léon, pp. 229-232 dans G. Bonnet & al. [dir.], *Nouveau dictionnaire de biographie roussillonnaises 1789-2017, vol. 3. Sciences de la Vie et de la Terre*. Perpignan, Les publications de l'Olivier, 915 p.

Charpin A., 2017. Dictionnaire des membres de la Société botanique de France (1854-1953). *Le Journal de Botanique*, Hors-Série, 604 p.

Conill L., 1899 - Une excursion botanique au Canigou. *Bull. Assoc. Fr. Bot.* **22** : 223-229.

Conill L., 1904 - Florule de Soréde et Lavall. Notes scientifiques. Catalogue des plantes caractéristiques et rares. Noms catalans. *Bull. Acad. Intern. Géogr. Bot.* **177-178-179** : 235-239

Conill L., 1909 - Aperçu sur la flore de Sournia. Essai de géographie botanique. *Bull. S.A.S.L P.-O.*, **50** : 111-151.

Conill L., 1910 - *Botanique catalane pratique*. J. Comet Impr., Perpignan : 382 p. & 2éme édit., 1938 : 418 p.

Conill L., 1911 - Esquisse d'une monographie scientifique de Sorède et Lavall. *Bull. S.A.S.L. P.-O.*, **52** : 453-484.

Conill L., 1934. Végétation du Versant Septentrional du Mont Canigou (Vernet-les-Bains et ses environs). Notes botaniques. La végétation. *In* Notes scientifiques sur Vernet-les-Bains et ses environs. *Bull. S.A.S.L. P.-O.*, 58, pp 299-335 & *Documents pour la carte des Productions Végétales*. Sér. Pyrénées, T. Roussillon, II (V), Lechevalier, Paris, 39 p.

Conill L., 1936 - Contribution à l'Étude de la Flore du Versant septentrional du Mont Canigou (altitude : 430 mètres à 2785 mètres). Additions au Catalogue raisonné de la Flore des Pyrénées-Orientales de G. Gautier. *Documents pour la carte des Productions Végétales,* Sér. Pyrénées, T. Roussillon, II (VI), Flles XXIII-49 N.E. et S.E.(Prades). P. Lechevalier, Paris, 21 p. & *Bull. S.A.S.L. P.-O.* **59** : 83-100.

Conill Léon, 1944 - Les principaux explorateurs de la flore roussillonnaise. *Bull. S.A.SL. P.-O.* **62** : 55-64.

Gaussen H., 1945 – Notice biographique sur Joseph-Léon Conill (1872-1944). *Bull. Soc. bot. Fr.* **92** (9) : 215.

Lamy D., 1989 - Le rôle des amateurs dans l'étude des bryophytes en France au XIXe siècle. *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*, **27 :** 163-174.

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 022-040 (2024)

Échanges épistolaires entre l'abbé Coste (1858-1924) et quelques botanistes du Centre-Ouest de la France

par Michel BOTINEAU
michel.botineau@free.fr

RÉSUMÉ. Extraits d'échanges épistolaires entre l'abbé Coste et des botanistes du Centre-Ouest Ludovic Giraudias, Julien Foucaud et Eugène Simon.

MOTS-CLÉS. Centre-Ouest, correspondance, Giraudias Ludovic, Foucaud Julien, Simon Eugène.

ABSTRACT. Extracts from epistolary exchanges between Abbé Coste and botanists of the Centre-Ouest Ludovic Giraudias, Julien Foucaud et Eugène Simon.

KEY-WORDS. Correspondence, Giraudias Ludovic, Foucaud Julien, Simon Eugène.

Nous présentons une analyse des correspondances adressées à l'abbé Coste par trois botanistes originaires du Centre-Ouest de la France : Ludovic Giraudias, Julien Foucaud et Eugène Simon, ceux-ci ayant été plus ou moins liés entre eux. Ces courriers sont conservés dans le fonds Coste de la Société des Lettres de l'Aveyron à Rodez.

La tenue de ces échanges va révéler trois personnalités bien différentes.

Paul Alexandre **Ludovic** Louis **GIRAUDIAS (1848-1922)**

Commençons par ce botaniste qui est le premier des trois à correspondre avec Coste.

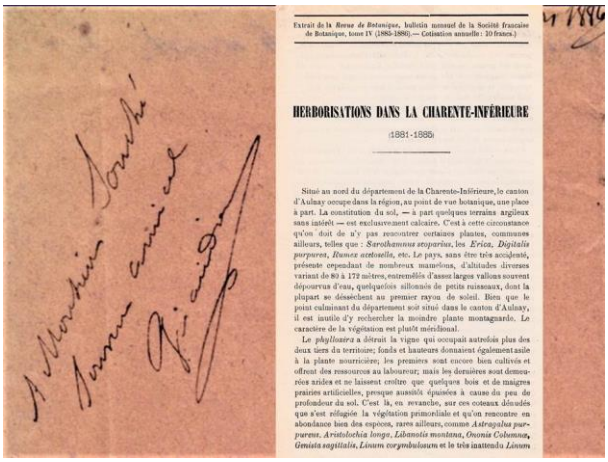
Sa Vie

Ludovic Giraudias est né à Saintes le 13 mars 1848, il décède à Paris le 23 janvier 1922 à l'âge de 74 ans.

Il suit des études de droit à Paris, et fera sa carrière dans l'enregistrement. C'est ainsi qu'il occupe les fonctions de receveur des domaines dans différents postes : Melle (Deux-Sèvres) en 1870, Limogne (Lot) en 1872, Saint-Philibert-de-Grandlieu (Loire-Atlantique) en 1873, Asprières (Aveyron) en 1874, Palluau (Vendée) en 1876, Aulnay-de-Saintonge (Charente-Maritime) en 1881, Foix (Ariège) en 1887, Poitiers (Vienne) en octobre1891, Quimper (Finistère) en octobre 1897, et enfin Orléans (Loiret) en octobre 1900. Giraudias prend sa retraite à Paris en 1913 où il demeure 7 rue Leneveux (XIVe) jusqu'à sa mort.

Mais il se passionne pour la botanique, à laquelle il consacre tous ses loisirs. C'est ainsi qu'il publie de nombreuses notes floristiques sur les différentes régions où il a exercé. Ainsi, ses *Herborisations dans la Charente-Inférieure (1881-1885)* résument ses observations dans le canton d'Aulnay-de-Saintonge où il a été en poste (figure 1). Alors qu'il est à Foix, il publie de 1889 à 1891 trois fascicules intitulés *Notes critiques sur la flore Ariégeoise*. En 1890 toujours, il fonde l'Association pyrénéenne

pour l'échange des plantes, et en sera directeur jusqu'à la fin de la Guerre de 14-18, date à laquelle cessent les activités de cette société ; celle-ci fut en relation avec les principales sociétés botaniques françaises et notamment avec la Société botanique rochelaise pour l'échange des plantes créée par Foucaud (cf. *infra*).



Extrait de la *Revue de Botanique*, bulletin mensuel de la Société française de Botanique, tome IV (1885-1886). — Cotisation annuelle : 10 francs.)

HERBORISATIONS DANS LA CHARENTE-INFÉRIEURE

(1881-1885)

Situé au nord du département de la Charente-Inférieure, le canton d'Aulnay occupe dans la région, au point de vue botanique, une place à part. La constitution du sol, — à part quelques terrains argileux sans intérêt — est exclusivement calcaire. C'est à cette circonstance qu'on doit de n'y pas rencontrer certaines plantes, communes ailleurs, telles que : *Sarothamnus scoparius*, les *Erica*, *Digitalis purpurea*, *Rumex acetosella*, etc. Le pays, sans être très accidenté, présente cependant de nombreux mamelons, d'altitudes diverses variant de 80 à 172 mètres, entremêlés d'assez larges vallons souvent dépourvus d'eau, quelquefois sillonnés de petits ruisseaux, dont la plupart se dessèchent au premier rayon de soleil. Bien que le point culminant du département soit situé dans le canton d'Aulnay, il est inutile d'y rechercher la moindre plante montagnarde. Le caractère de la végétation est plutôt méridional.

Le *phylloxera* a détruit la vigne qui occupait autrefois plus des deux tiers du territoire; fonds et hauteurs donnaient également asile à la plante nourricière; les premiers sont encore bien cultivés et offrent des ressources au laboureur; mais les dernières sont demeurées arides et ne laissent croître que quelques bois et de maigres prairies artificielles, presque aussitôt épuisées à cause du peu de profondeur du sol. C'est là, en revanche, sur ces coteaux dénudés que s'est réfugiée la végétation primordiale et qu'on rencontre en abondance bien des espèces, rares ailleurs, comme *Astragalus purpureus*, *Aristolochia longa*, *Libanotis montana*, *Ononis Columnæ*, *Genista sagittalis*, *Linum corymbulosum* et le très inattendu *Linum*

Figure 1.

Il est admis à la Société botanique de France en 1872. Il est par ailleurs membre de la Société botanique des Deux-Sèvres qui lui a consacré un portrait en 1907 (figure 2).

Figure 2. Portrait de L. Giraudias. Source : *Bull. Soc. Bot. Deux-Sèvres*, pl. XI, 1907.

Giraudias a proposé un certain nombre de binômes, en particulier de formes hybrides. Mais Flora Gallica n'a retenu que *Globularia fuxeensis* Giraudias et *Gymnadenia pyrenaica* (Philippe) Giraudias. Son important herbier se trouve au Museum national d'Histoire naturelle à Paris.

Sa correspondance avec l'abbé Coste

Ludovic Giraudias a envoyé 80 lettres à Coste entre 1887 et 1916, soit sur une durée de vingt-neuf ans. Le plus souvent, ces échanges ont lieu 2 ou 3 fois par an, exceptionnellement 5 fois en 1888 et 1891, et même 6 fois en 1887 et 1897. Curieusement, il n'y a aucun échange en 1893. Les lettres ne sont pas toujours rangées selon l'ordre chronologique, qu'il a donc fallu essayer de retrouver.

Au fil des années, l'écriture de Giraudias devient de plus en plus difficile à déchiffrer, en particulier les dates sont souvent illisibles ! (figure 3).

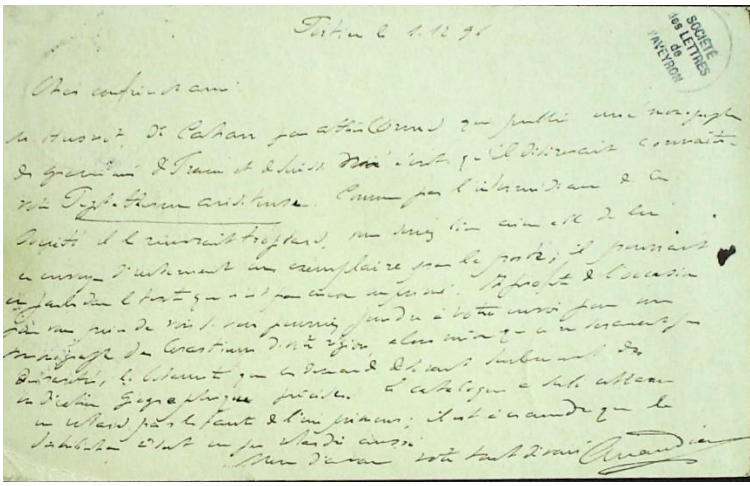


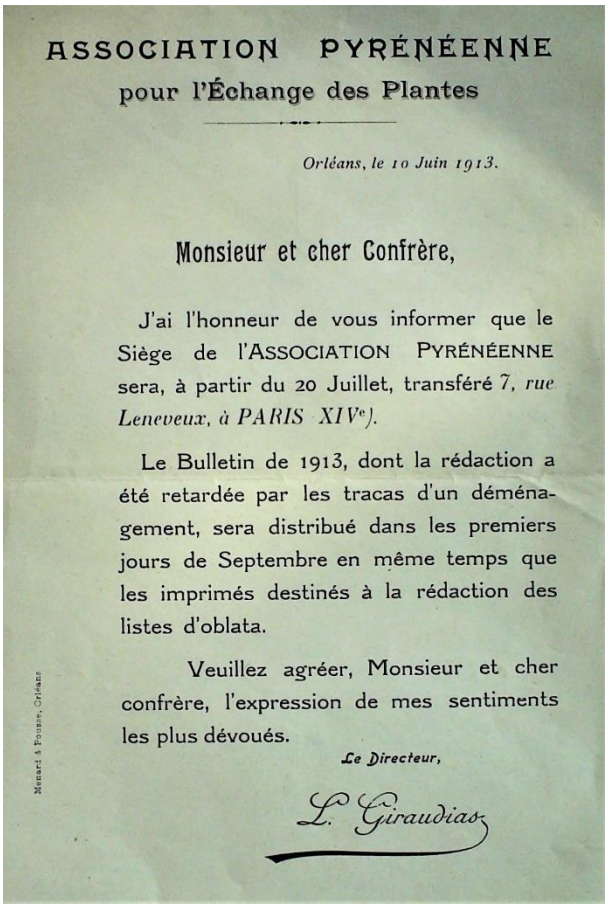
Figure 3. Exemple de courrier, envoyé en 1896.

La prise de contact s'effectue le 15 mars 1887 *: L'abbé Combes* [?] *m'a communiqué de votre part une brochure de botanique publiée par vous en 1885*. Giraudias a même ajouté que *vous serez peut-être content d'entretenir avec moi des relations botaniques. Cette brochure s'est égarée dans mes papiers et je ne l'ai retrouvée qu'il y a quelques jours. J'ai habité autrefois l'Aveyron*. Mais dès le 23 mars de cette même année, Giraudias précise : *Quoique nous n'ayons pas la même idée relativement à l'espèce, il est possible cependant que je puisse*

vous être utile. J'ai une très nombreuse collection, avec une grande partie des plantes de l'Europe centrale, il se pourrait que par la comparaison je sois … de vous donner des noms exacts pour des plantes critiques. C'est moi qui aie donné à M. Bras [1802-1883, auteur d'un Catalogue des plantes de l'Aveyron (1877)] *le nom de Specularia castellana* [= *Legousia falcata* subsp. *castellana*] *pour la plante de Salvagnac-Cajarc*.

Nature des échanges

À de très rares exceptions près, la correspondance est exclusivement botanique, avec des échanges de parts d'herbier, et particulièrement dans le cadre de la Société d'échange pyrénéenne à partir de 1890. (figure 4).



ASSOCIATION PYRÉNÉENNE
pour l'Échange des Plantes

Orléans, le 10 Juin 1913.

Monsieur et cher Confrère,

J'ai l'honneur de vous informer que le Siège de l'ASSOCIATION PYRÉNÉENNE sera, à partir du 20 Juillet, transféré 7, *rue Leneveux, à PARIS XIVe).*

Le Bulletin de 1913, dont la rédaction a été retardée par les tracas d'un déménagement, sera distribué dans les premiers jours de Septembre en même temps que les imprimés destinés à la rédaction des listes d'oblata.

Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Le Directeur,

L. Giraudias

Menard & Poisson, Orléans

Figure 4. La Société d'échanges pyrénéenne en 1913.

Giraudias réclame à deux reprises, en 1887 et en 1888, *Teesdalia lepidium* [= *T. coronopifolia*] mais précise à l'opposé que *je n'ai pas besoin de Genista horrida*. Profitant de la participation de Coste à la session de la Société botanique de France à Collioure, il lui demande le 25 mai 1891 de récolter *des tubercules d'Asphodelus microcarpus et même de l'autre ramosus* [ce dernier étant synonyme de l'actuelle *A. cerasiferus* pour Coste, alors qu'*A. microcarpus* est devenue *A. ramosus* subsp. *ramosus* dans Flora Gallica].

Relations avec Coste

Au début, les échanges restent relativement distants : « Monsieur et cher confrère », ou « Honoré confrère » et s'achevant par « Respectueuses salutations », mais deviennent rapidement plus cordiaux : « Mon cher confrère » à partir de 1891 avec « Sentiments affectueux et dévoués », puis plus proches encore à partir de 1895 : « Mon cher confrère et ami » se concluant par « Bien cordialement à vous ».

Il a pu y avoir cependant quelques frictions : ainsi dès le 23 mars 1887, Giraudias écrit *Je dois vous avertir que votre colis m'est arrivé taxé comme pesant plus que le poids. Une bonne moins stylée que la mienne aurait pu refuser la lettre en mon absence, ce qui n'aurait pas été sans inconvénient, c'est pour cela que je vous en avertis* ; ou encore dans cette lettre du 28 octobre 1892 : *Permettez-moi de vous dire que vous vous êtes fâché bien à tort et que les termes de votre précédente lettre m'ont un peu froissé. Il n'est pas admissible, à moins que vous supposiez que nous soyons de malhonnêtes gens, que nous donnions la [primeur] de nos échanges précisément à ceux de nos associés qui sont les plus utiles à la Société* […] *Vous n'êtes pas le dernier servi comme vous le pensez*.

Mais généralement les propos sont très courtois, ainsi dès 1887 : *Je me suis rendu compte de la valeur réelle de vos plantes* ; ou plus tard, le 14 mars 1894 : *Félicitations pour votre nomination comme vicaire à Saint-Paul des Fonts* ou encore le 12 mai 1900 : *J'ai reçu avec plaisir le 1er fascicule de votre flore, c'est très bien*, enfin le 2 février 1903 : *Très heureux d'apprendre que votre santé se rétablit*.

Critiques des déterminations de Coste

Il est arrivé assez souvent que Giraudias conteste les identifications de Coste. Dès 1887, il avertit *: je ne crois pas que votre Dianthus hirtus* [= *D. scaber*] *est le même que celui de Provence. Il est tout différent sur le sec de ce que j'ai sous ce nom*.

Le 26 décembre 1890, il écrit : *L'Asplenium que vous avez nommé lanceolatum* [aujourd'hui = *Asplenium obovatum* subsp. *billotii*] *n'est pas exactement la plante de l'ouest que je connais*.

Cette même année, on lit : *La plante que vous avez bien voulu m'envoyer sous le nom de Silene paradoxa est sûrement le S. italica*.

Le 2 janvier 1895, Giraudias poursuit : *Vous avez raison de douter que votre Sisymbrium soit le S. austriacum Jacq. Il me semble se rapprocher davantage de S. pannonicum* [= *S. altissimum*] *ou de S. columnae* [= *S. orientale*]. Cette Sisymbre sera nommée *Sisymbrium orientale* L. var. *costei* Rouy & Foucaud [variété non reprise par *Flora Gallica*].

Le 3 avril 1892, on lit : *La discussion au sujet de votre Myosotis de Collioure* [récolté lors de la session 1891] *m'a bien amusé, en discutant ainsi pendant des années sans s'entendre. Moi je suis pour l'opinion Rouy…* qui imposera par la suite le nom de *Myosotis ruscinonensis* [aujourd'hui reconnu comme *Myosotis ramosissima* subsp. *lebelii*].

Provenant également de cette session de Collioure, Giraudias sollicite Coste au sujet d'une Biscutelle (figure 5).

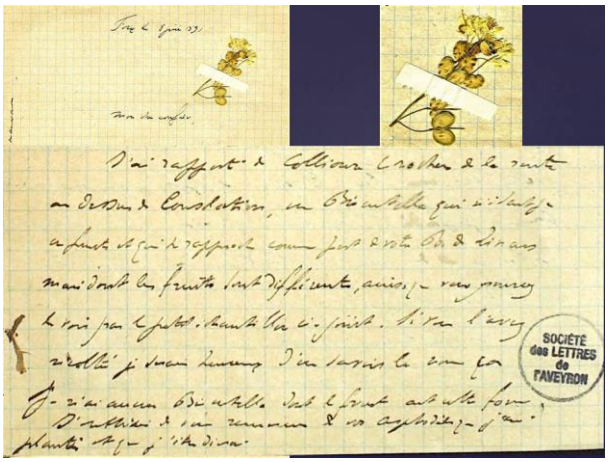


Figure 5. Biscutelle de Collioure.

Opinion sur Rouy (et Foucaud)

En 1891, Giraudias écrit que *les relations avec Rouy sont un peu houleuses.* [Mais] *je n'en ai pas moins souscrit à sa flore de France* [cf. chapitre Foucaud], *tout en estimant que l'œuvre ne sera pas parfaite. Si vous aviez causé de l'association ave MM. Foucaud et Duffort, votre impression eut été toute autre*.

Le 10 janvier 1894, on lit : *Je ne vois pas mentionner dans la nouvelle flore de France le Thalictrum Grenieri* [forme de *T. aquilegifolium* dédiée par Loret à Grenier] *comme habitant l'Aveyron. N'avez-vous pas communiqué votre plante à MM. Rouy et Foucaud ? M. Loret* [1811-1888, l'un des auteurs de la Flore de Montpellier] *l'avait-il vu ?*.

Le 2 janvier 1895 : *Saviez-vous que l'identité de Teucrium gnaphalodes des Cévennes* […] *avait été contestée par M. Rouy ? Je vous enverrai la plante d'Espagne* [où elle est en fait endémique]. Il s'avèrera que la Germandrée observée dans les Causses est une autre espèce, elle-même endémique de cette région, qui sera décrite en 1897 par Coste et Soulié sous le nom de *Teucrium rouyanum*, en hommage au contradicteur.

Le 6 septembre 1896 *: Entre-nous il y a énormément à dire à la flore de nos savants confrères [souligné dans la lettre] et il y a des lacunes* […] *dans leur classification*. Dans cette même lettre, on lit plus loin : *Vous avez récolté l'Æthionema saxatile, y avez-vous trouvé quelques traces d'hétérocarpie ? ce serait intéressant. Avec cela ma note m'a brouillé avec Foucaud* […].

Enfin le 11 novembre 1914 *: Monsieur Rouy n'admet pas comme espèce française le Struthiopteris germanica* [= *Matteucia struthiopteris*]. *Cependant cette fougère figure dans votre flore de France avec une indication indigène* [mont Viso dans les Alpes] *et une autre naturalisée dans les Vosges. J'ai dans mon herbier un échantillon de cette plante récoltée … ? S'agit-il de la plante naturalisée dont vous parlez et qui a fait cette naturalisation ?*.

Fonctionnement de la Société d'échange pyrénéenne

Ce fonctionnement apparait progressivement dans les lettres. Outre le fait que les membres devaient envoyer chaque année un contingent relativement important de parts d'herbier (figure 6), les échantillons étaient ensuite diffusés - y compris à l'étranger - chacun d'eux avec une cote selon leur rareté correspondant à un prix de vente.

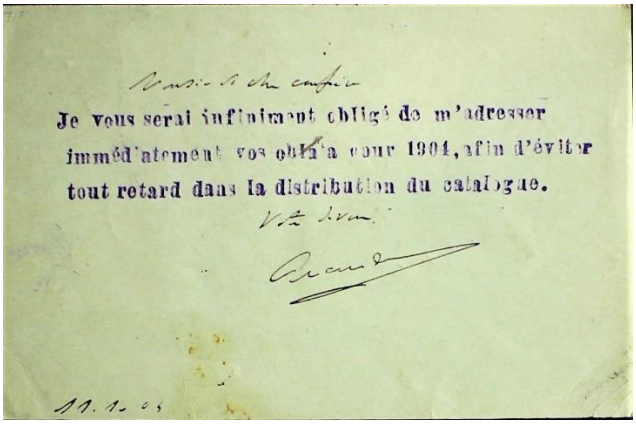

Je vous serai infiniment obligé de m'adresser immédiatement vos obla's pour 1904, afin d'éviter tout retard dans la distribution du catalogue.

Figure 6. Société d'échange, circulaire de 1904.

Même si l'abbé Mailho [1858-1947, a réalisé un herbier des plantes de l'Ariège] a apporté son aide pendant un temps, cette société ne repose en fait que sur le seul Giraudias, et son siège suivra ses différentes affectations, le dernier siège étant son domicile parisien.

Roses

Dans un courrier du 6 septembre 1896, Giraudias décline la proposition de Coste pour collaborer aux exsiccata des *Rosa* de France.

La période de la guerre

La correspondance va cesser de façon dramatique. Le 11 novembre 1914, Giraudias écrit en effet : *Quant à moi, j'ai deux fils partis, l'un* [Paul, né en 1887] *engagé volontaire après réforme n'a pas encore quitté le dépôt mais s'attend à partir très prochainement ; quant au plus jeune* [Daniel, né en 1891], *il est parti depuis le 18 septembre et après un séjour d'un mois dans les tranchées de la Marne, il a été dirigé vers le nord dans la région la plus exposée aux environs d'Ypres. Les nouvelles se font plus irrégulières […]. Enfin la guerre était inévitable* […]. *Il faut s'attendre à tout et tout accepter dans l'intérêt supérieur de la patrie*.

Après une interruption des échanges en 1915, la lettre du 10 mars 1916 est terrible : *Et voici qu'un nouveau malheur vient de m'enlever mon second fils* [Daniel] *que vous aviez vu tout enfant à Foix, soit deux fils en neuf mois, la moitié de la …* ? *Vous devez comprendre si je me sens atteint*. Plus loin : *6 de mon nom appelés, 5 morts* [souligné dans la lettre], *le 6ème parti à Salonique. Quelle moisson dans l'élite française. C'est effrayant*.

Conclusion

La Société d'échange pyrénéenne ne survivra pas à la guerre. Dans ce même courrier de 1916, Giraudias écrit en effet : « je ne devrai pas continuer l'Association pyrénéenne après la guerre, la vente des plantes se faisant surtout en Allemagne et Autriche, vous devez penser les rapports que je compte avoir avec ces gens-là qui ont fait la guerre ».

Giraudias décède en 1922 à l'âge de 74 ans.

Julien FOUCAUD (1847-1904)

Contemporain de Giraudias, nous ne savons pas si les deux hommes ont beaucoup correspondu, si ce n'est par l'intermédiaire de leurs sociétés d'échanges.

Sa Vie

Fils d'agriculteur, Julien Foucaud nait le 2 juillet 1847 à Saint-Clément, près de Tonnay-Charente. Excellent élève, il est poussé par ses maîtres à poursuivre ses études. C'est ainsi qu'il entre au lycée de La Rochelle et prépare le brevet d'instituteur.

Nommé instituteur adjoint à Saujon dès 1867, il occupera successivement dans son département les postes à Ars-en-Ré, Rochefort, Saint-Vivien où il est titularisé, Saint-Pierre d'Amilly, et enfin en 1876 à Saint-Christophe où il reste cinq années (figure 7).

Figure 7. Portrait de J. Foucaud. Source *: Bull. Soc. Bot. Deux-Sèvres*, pl. VI, 1905.

Introduit devant la Société des Sciences naturelles de la Charente-Inférieure, il est chargé de réorganiser le jardin botanique de La Rochelle. Puis il publie en 1878 avec le docteur P. David, et P. Vincent – son inspecteur primaire, un *Catalogue des plantes vasculaires qui croissent spontanément dans le département de la Charente-Inférieure* accompagné d'une *carte botanique*, ouvrage qui sera distingué cette même année à l'Exposition universelle, mais pour lequel le botaniste J. Lloyd apportera un jugement sévère (Bourasseau, 1971). À la même époque, Foucaud est admis à la Société botanique de France.

Dès lors, Foucaud souhaite se consacrer exclusivement à sa passion, et démissionne de ses fonctions d'instituteur. Il devient en février 1885 chef-botaniste du jardin de la Marine à Rochefort qui est un Jardin d'acclimatation, et sera par la suite chargé de Conférences de Botanique médicale à l'École annexe de médecine navale.

Entre-temps, il crée en mars 1878 la *Société botanique rochelaise*, qui est une société d'échange de plantes, liée à la Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure tout en étant autonome. Bien que limitée à 50 membres, on imagine les prélèvements, chaque sociétaire devant fournir tous les ans soixante parts de cinq plantes… Cette Société ne survivra pas à la mort de Foucaud, qui assumait toutes les tâches.

La réputation de Foucaud devient considérable lorsqu'il découvre le 27 juin 1884 sur les chaumes de Sèchebec (commune de Bords) une endémique ibérique, espèce nouvelle pour la France, nommée alors *Evax Cavanillesii* (figure 8) et qui deviendra *Evax carpetana* puis aujourd'hui *Filago carpetana*.

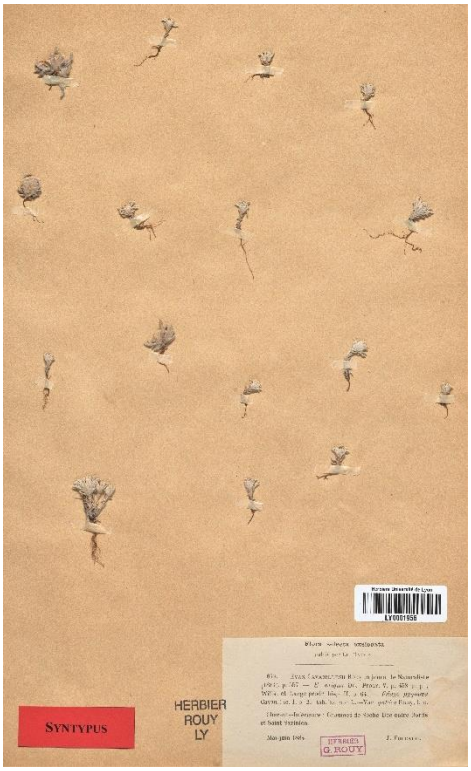


Figure 8. Planche d'*Evax Cavanillesii* [=*Filago carpetana*), récolté par J. Foucaud. Herbier Bonaparte (Rouy)

En 1886, ses prospections permettent d'agrandir très largement le périmètre de la Flore de l'Ouest de la France vers le sud-ouest : James Lloyd, apparemment réconcilié, écrit dans l'introduction de cette 4ème édition : *la présente édition est augmentée des plantes de la Gironde, des Landes, du littoral des Basses-Pyrénées, et cette addition, qui complète la flore du littoral de l'Ouest, est entièrement due à la collaboration de M. Foucaud*. Toutefois, ce partenariat cessera par suite d'incompatibilités d'humeur… allant jusqu'à la suppression de ces départements – avec leurs espèces spécifiques – dans la 5ème édition !

Foucaud voyage beaucoup lorsque son état de santé le permet, allant notamment à plusieurs reprises dans les Pyrénées, ainsi qu'en Corse qu'il affectionne particulièrement.

En juin 1890, il organise à La Rochelle une session extraordinaire de la Société botanique de France, la première dans ce département ; il est remercié par son ami G. Rouy dans son discours d'accueil. Mais cette manifestation va être considérée comme « funeste » par la Société des Sciences naturelles de la Charente-Inférieure. C'est en effet à l'occasion de cette rencontre que G. Rouy et J. Foucaud vont convaincre les congressistes et leurs hôtes du caractère obsolète des trois tomes de la flore de Grenier et Godron (1848, 1850, 1855-1856), et donc de la nécessité de réaliser un ouvrage plus complet. Foucaud obtient de ses collègues locaux que la Société des Sciences naturelles de la Charente-Inférieure assumera les frais associés, en échange de la publication progressive des fascicules dans les annales de cette Société. Un contrat en bonne et due forme est signé. Peu après, des frais imprévus apparaissent, la Société ne parvient plus à assurer toutes ces dépenses et se trouve en quasi-faillite, contrainte même de vendre une partie de son patrimoine historique. Le premier tome est publié en 1893, mais des querelles entre les deux auteurs commencent à apparaître, et Foucaud se sépare de Rouy à partir du quatrième tome. Rouy rappelle alors les termes du contrat, et la Société est dans l'obligation de poursuivre cette publication sous sa seule direction, même après la disparition de Foucaud en 1904. Ce n'est qu'en 1912 que la Société se trouve libérée, après la parution du tome XIII. Il reste cependant un dernier volume à éditer, c'est ainsi que le tome XIV (Poaceae et Ptéridophytes) ne sera pas diffusé par la Société des Sciences naturelles de La Rochelle mais par la seule librairie Deyrolle, ce qui fait que ce volume est parfois absent des collections. Cette flore va cependant être rapidement concurrencée par la publication simultanée, entre 1901 et 1906, de la *Flore descriptive de la France, de la Corse, et des régions limitrophes* de l'abbé Coste en trois volumes.

La mort de Julien Foucaud laisse également inachevée une monographie du genre *Spergularia*. Sa notoriété a été telle que de nombreux binômes lui sont liés : parmi ceux qui ont été conservés, citons *Biscutella rotgesii* Foucaud, *Muscari motelayi* Foucaud, *Spergula heldreichii* (Foucaud) G. López, ainsi qu'*Oxytropis foucaudii* Gillot et *Œnanthe* x*foucaudii* Tesseron. Son herbier a été acquis par le Prince Roland Bonaparte (cf. ci-après lettre d'Eugène Simon) et se trouve aujourd'hui intégré aux collections de l'Université de Lyon I.

Sa correspondance avec l'abbé Coste

Cette correspondance est en fait réduite à un échange sur douze ans de 35 lettres adressées à Coste, entre 1891 et 1903 : 6 lettres en 1891, 1 en 1892, 2 en 1893, 5 en 1894, 1 en 1895, 2 en 1896, 1 en 1897, 1 en 1898, 6 en 1899, 5 en 1900, 3 en 1901 et 2 en 1903. La première, datée du 17 avril 1891, est une prise de contact.

Cette faible documentation est cependant suffisante pour appréhender quelques chapitres importants de la vie de Foucaud. Elle montre aussi les forts liens d'amitié qui existaient entre les deux hommes – du moins en apparence, Foucaud exprimant régulièrement ses confidences à Coste. Mais curieusement, il passe sous silence certaines déceptions, comme la disparition en 1898 du jardin botanique de la Marine dont il a la charge à Rochefort.

Problèmes de santé

Ceux-ci sont évoqués dès le courrier du 7 février 1892 et réapparaissent de façon récurrente par la suite. De quoi souffrait

Foucaud ? Il parle à deux reprises d'influenza à l'origine de grandes fatigues, mais aussi en février 1899 de paludisme. Toujours est-il que ces problèmes constituaient un handicap qui l'empêchait de travailler, ce qui dût avoir une influence sur son caractère. Mais sans doute Foucaud souffrait-il d'un mal plus profond, il est en effet décédé prématurément le 26 avril 1904 à l'âge de 57 ans.

Société botanique Rochelaise

Comme exposé ci-dessus, il s'agit d'une société d'échanges créée par Foucaud. Coste en est membre (figure 9) et fait parvenir très régulièrement des échantillons de l'Aveyron, « remarquablement préparés ». Foucaud n'a de cesse que de le remercier pour tous ces envois.

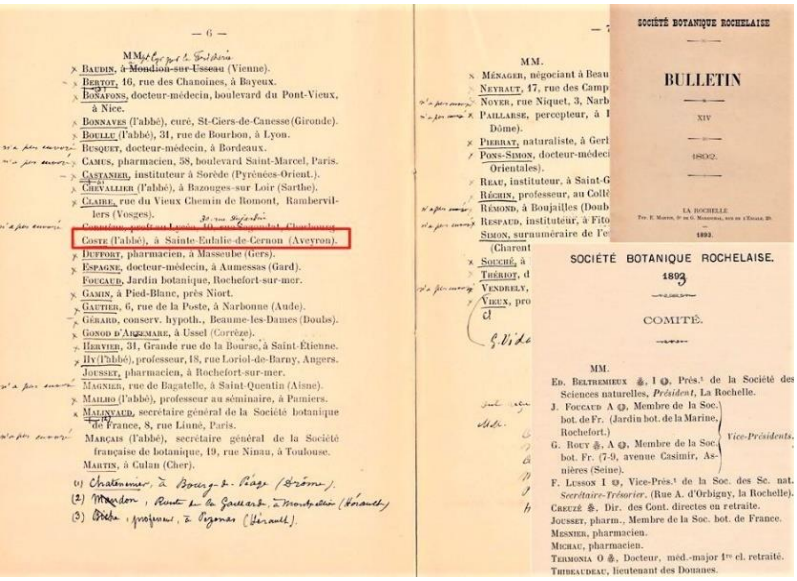


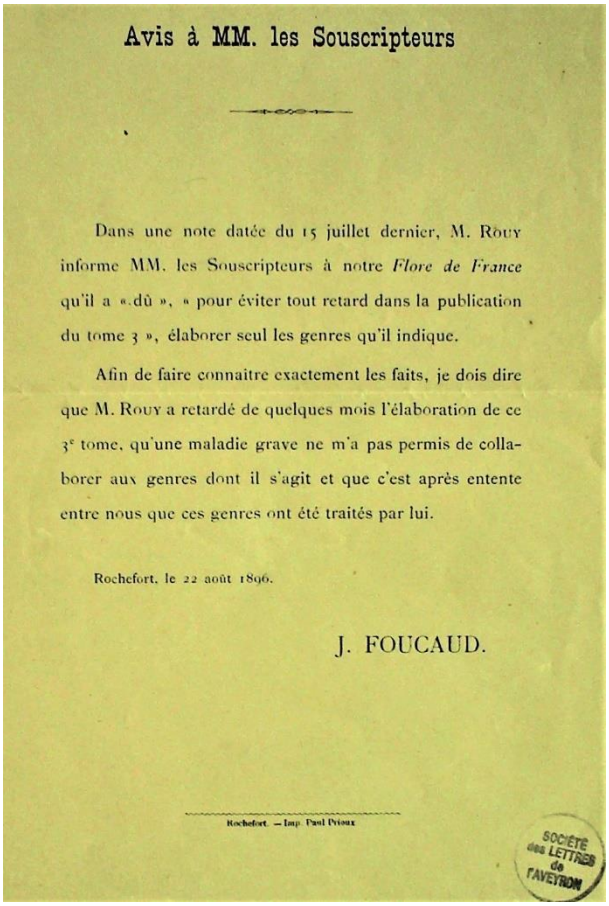
Figure 9. Société botanique Rochelaise en 1893.

Flore de Rouy

Foucaud est associé dès le départ à ce projet de flore dont la genèse a été rappelée ci-dessus. Mais la discorde va rapidement naître entre ces deux fortes personnalités…

Au début, Foucaud écrit « M. Rouy », puis progressivement il parle de « mon collaborateur », puis « Rouy », allant dans la dernière lettre (datée du 9 mars 1903) jusqu'à mentionner *Rouy, le paon de Paris comme l'appelle un collègue des Pyrénées*.

Dès 1895, Foucaud signale que *toute collaboration devient impossible* (lettre du 17 avril). C'est ainsi qu'en 1896, Foucaud est conduit à publier un « rectificatif » adressé aux souscripteurs dont Coste (figure 10), puis le 30 mars 1897, *j'ai autorisé mon collaborateur à publier seul le 4ème volume de la Flore*. Le 6 février 1899, *ma séparation d'avec M. Rouy n'est pas encore complète*, mais cette séparation est inéluctable car « il passe outre » les documents mis à sa disposition. Foucaud ajoute qu'il ne veut pas *endosser la responsabilité des erreurs et des idées de M. Rouy*. Enfin le 3 mars 1900, s'adressant à Coste, on lit : *Le grand travail que vous avez entrepris* […] *sera certainement terminé longtemps avant la Flore que Rouy continue et dont certaines parties sont passablement obscures et erronées*.


Avis à MM. les Souscripteurs

Dans une note datée du 15 juillet dernier, M. Rouy informe MM. les Souscripteurs à notre *Flore de France* qu'il a « dû », « pour éviter tout retard dans la publication du tome 3 », élaborer seul les genres qu'il indique.

Afin de faire connaître exactement les faits, je dois dire que M. Rouy a retardé de quelques mois l'élaboration de ce 3e tome, qu'une maladie grave ne m'a pas permis de collaborer aux genres dont il s'agit et que c'est après entente entre nous que ces genres ont été traités par lui.

Rochefort, le 22 août 1896.

J. FOUCAUD.

Rochefort. — Imp. Paul Prioux

SOCIÉTÉ des LETTRES de l'AVEYRON

Figure 10. Rectificatif pour les souscripteurs de la Flore, envoyé à Coste.

Les divers fascicules de cette flore sont ainsi signés (tableau 1) :

- Tome I, II et III (1893, 1895, 1896) : G. Rouy et J. Foucaud.

- Tome IV (1897) : G. Rouy et J. Foucaud, tome IV par G. Rouy.
- Tome V (1899) : G. Rouy et Foucaud (tomes I-III), continuée par G. Rouy.
- Tome VI et VII (1900, 1901) : G. Rouy et J. Foucaud, continuée par G . Rouy & E.-G. Camus.
- Tome VIII et IX (1903, 1905) : G. Rouy, J. Foucaud et E.-G. Camus ; continuée par G. Rouy.

Rappelons le décès de Julien Foucaud en 1904.

- Tome X (1908) : G. Rouy, J. Foucaud, E.-G. Camus et N. Boulay ; continuée par G. Rouy.
- Tome XI, XII, XIII et XIV (1909, 1910, 1912, 1913) : G. Rouy.

Flore de Coste

Dans son courrier du 30 juillet 1899, Foucaud écrit que l'éditeur Klincksieck lui avait proposé de rédiger une flore (figure 11), mais qu'il dût décliner cette offre en raison de son état de santé. Il ajoute : *Je suis enchanté d'apprendre que c'est à vous que Klincksieck s'est adressé pour la rédaction de la Flore illustrée* et qu'il apportera son concours à ce travail. Cet œuvre remarquable va rapidement éclipser l'ouvrage précédent.

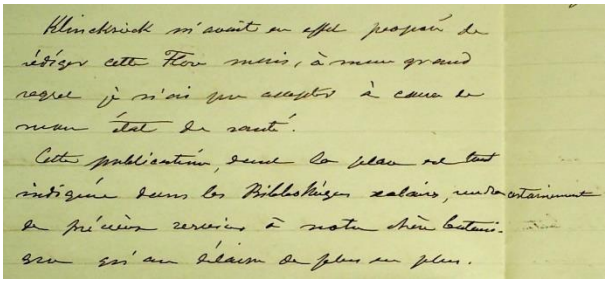


Figure 11. Projet de Flore pour les éditions Klincksieck.

Eugène Simon

Foucaud parle de *cet excellent jeune homme qui aime beaucoup notre chère science* [et qui] *désire faire votre connaissance* (lettre du 26 mai 1894, Simon a alors 23 ans). Eugène Simon fait l'objet d'un chapitre à part entière ci-après. Ils publient ensemble ***Trois semaines d'herborisations en Corse*** en 1898. (figure 20, in Simon)

Genre « *Spergularia* »

Foucaud s'est passionné pour ce genre auquel il souhaitait rédiger une monographie à l'échelle mondiale. Après avoir contredit Rouy sur l'identification dans la Flore de *Spergularia Azorica* (lettre du 21 février 1901), il écrit plus loin : *Je vais continuer mes recherches sur les Spergularia et dans le but d'en publier une monographie illustrée*. En octobre 1901, il ajoute : *Ma monographie avance toujours et prochainement j'étudierai les Spergularia du Musée de Berlin dont on vient de m'annoncer l'envoi*. Le 28 février 1903, on lit : *Ma monographie avance aussi et si mon état de santé se maintient, je compte terminer cette année l'étude des grandes collections. Dans ce cas, je pourrai l'an prochain faire terminer les dessins et achever mon manuscrit. Actuellement j'ai étudié un bon nombre des grandes collections d'Europe et l'étude de ces Spergularia m'a permis de réunir de nombreux et précieux documents sur ce genre aussi intéressant que difficile* (figure 12).

Figure 12. *Spergularia heldreich*ii Foucaud 1903

Mais, un an plus tard, Foucaud n'était plus de ce monde.

Conclusion

Reprenons les propos de Georges Bernard (1835-1925), qui herborisa avec Julien Foucaud : *Simple instituteur, sans ressource scientifique à sa disposition, isolé au fond d'un humble village, il sut, grâce à son extraordinaire énergie et son amour obstiné du travail s'assimiler une science qui lui tenait beaucoup à cœur avec passion* […] *chacun de nous a pu apprécier les qualités de cœur, la bonne obligeance et l'extrême bonté avec lesquels il prodiguait* […] *les trésors de sa connaissance profonde des espèces et de leur variété* [Soc. Sc. nat. Charente-Inférieure, Annales 1902-1905, **34** : 23-26].

Donnons enfin cet extrait de courrier du 22 juin 1894 pour montrer que les échanges avec Coste n'étaient pas uniquement botaniques mais également culinaires ! (figure 13).

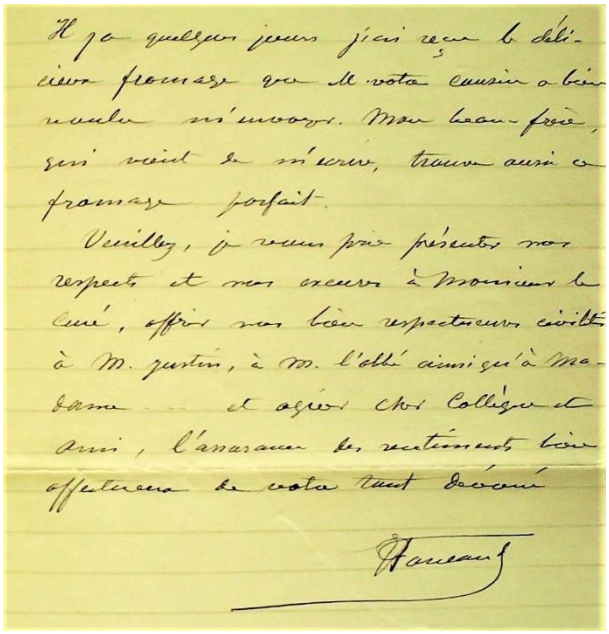


Figure 13. Lettre du 22 juin 1894.

Eugène Ernest **SIMON (1871-1967)**

Beaucoup plus jeune, il fut très proche à la fois de Foucaud et de Coste. Il a correspondu également avec de très nombreux botanistes.

Sa Vie

Eugène Simon nait le 14 février 1871 à Aulnay-de-Saintonge et décède le 1er mars 1967 à Tours à l'âge de 96 ans (figure 14).

Coïncidence ? Comme Giraudias, Simon effectue des études de droit et devient receveur de l'enregistrement et des domaines. Et comme son aîné, Simon se passionne aussi pour la botanique. Par chance, les différents postes qu'il va occuper vont lui permettre à chaque fois de rencontrer d'éminents botanistes. C'est ainsi que, nommé en 1890 surnuméraire à Rochefort-sur-Mer, il se lie avec Foucaud (cf. lettre du 26 mai 1894 de Foucaud à Coste), amitié qui va perdurer jusqu'à la disparition de Foucaud ; tous les deux effectueront un voyage d'étude en Corse (Foucaud et Simon, 1898). Simon adhère également très vite à la Société botanique rochelaise fondée par Foucaud. Puis en 1894, il est envoyé à Pont-de-Salars dans l'Aveyron, ce qui lui permet de rencontrer Coste, ainsi que l'abbé Soulié et Charles Flahault. Simon est affecté ensuite en 1898 à Vouneuil-sur-Vienne (Vienne), puis en 1904 à Gacé (Orne), en 1906 à Charroux (Vienne), en 1908 à Airvault (Deux-Sèvres), en 1915 à Montmorillon (Vienne), et enfin en 1926 à Tours (Indre-et-Loire) où s'achève en 1934 sa carrière. Son arrivée en 1898 dans le Haut-Poitou lui permet de rencontrer une autre forte personnalité, Baptiste Souché qui avait fondé dix ans auparavant la Société botanique des Deux-Sèvres : c'est le début d'un investissement sans faille de Simon dans cette Société, il en deviendra l'un des vice-présidents en 1908 et ce jusqu'à sa mort (la SBDS est devenue entretemps Société botanique du Centre-Ouest ou SBCO en 1931).

Outre la rédaction de nombreuses notes floristiques, il faut mentionner un projet de Flore du Sud-Ouest inspiré par Flahault, mais qui ne paraîtra pas en raison de la mort de

l'éditeur Klincksieck, la reprise de la monographie des *Spergularia* dont le manuscrit de Foucaud avait été perdu, mais qu'il ne pourra mener à terme. Son important herbier a été légué, en mémoire de Charles Flahault, à l'Institut de Botanique de Montpellier.

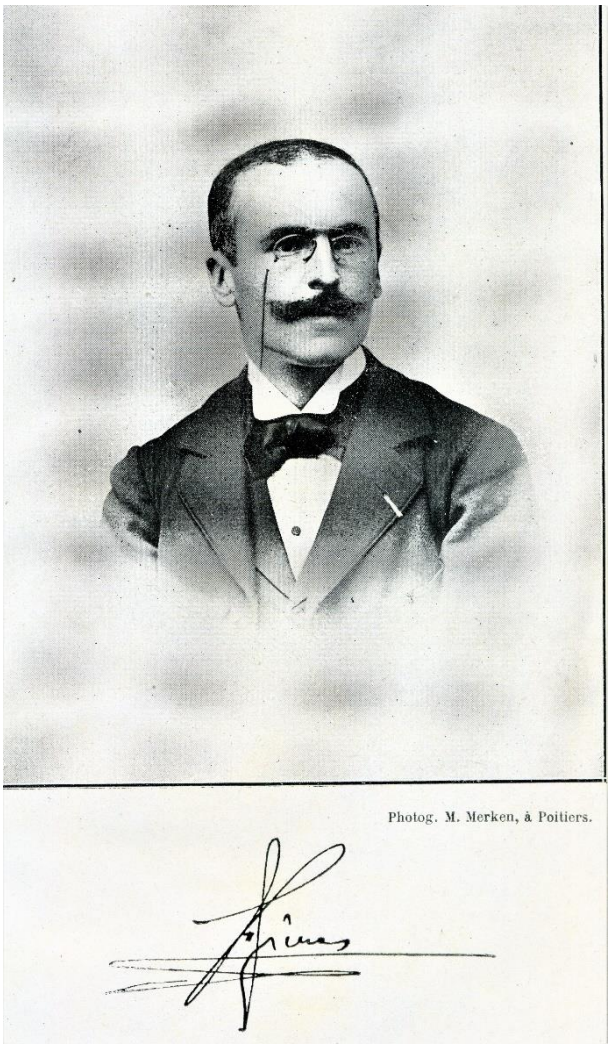


Figure 14. Portrait d'E. Simon. Source : Bull. Soc. Bot. deux-Sèvres, pl. VIII, 1909-1910.

Il faut mentionner ici les idées originales de Simon qui allaient à l'encontre des habitudes régionales, de celles du président Souché en particulier. Partant de la taxinomie (figure 15), Simon s'oriente vers la géographie botanique, et de là à la géographie écologique, ouvrant ainsi la voie à la phytosociologie avec ses capacités prédictives. Plusieurs publications en attestent : *Notes sur les associations végétales maritimes* (1902) avec l'une des premières caractérisations de zonations dunaires et de prés salés, *L'étage montagnard ou continental dans la flore du seuil du Poitou* (1928), et surtout *Esquisse de la végétation du seuil du Poitou* (1931), travail en fait rédigé dès 1915 et qui avait été revu par Flahault. (figure 16). Mais Simon est confronté aux normes de son institution, édictées en particulier par le président Souché qui nie les préceptes de la phytosociologie ! C'est ainsi que Simon sera « écarté » en 1910 pendant deux années, ne faisant sa réapparition dans le bulletin de la SBDS qu'en 1913. Sa longue vie lui aura donné la satisfaction de voir l'essor de cette nouvelle science et qu'il avait ainsi raison…

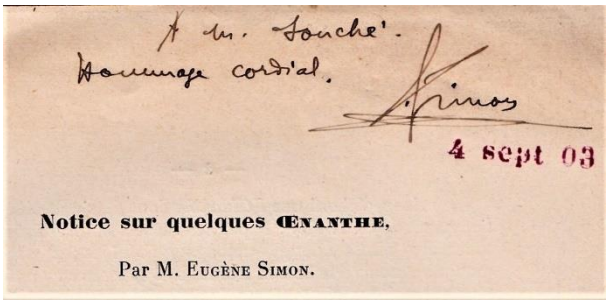


Figure 15. Article dédicacé à B. Souché, président de la SBDS.

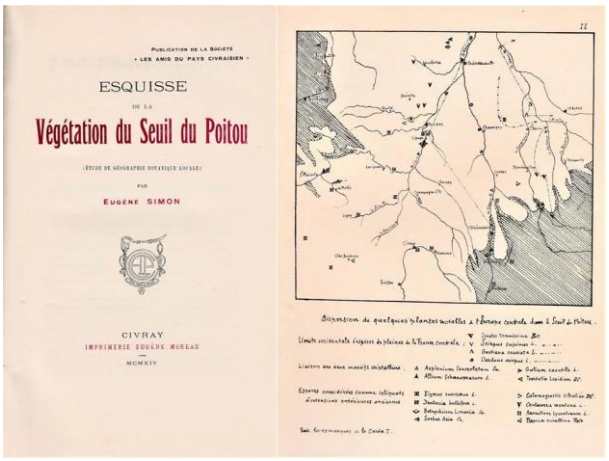


Figure 16. Esquisse de la végétation du seuil du Poitou.

C'est à l'occasion de sa session extraordinaire en Touraine que la Société botanique de France lui décerne en 1956 le prix Gandoger de Phanérogamie.

Sa correspondance avec l'abbé Coste.

Elle débute ainsi le 16 mai 1894 : *Bien que nous n'ayons jamais eu directement de relations ensemble, je prends la liberté de vous écrire, en botaniste, pour faire connaissance*

d'un zélé confrère dont le hasard [nomination à Pont-de-Salars] *m'a permis de me rapprocher quittant à grand regret mon excellent maître et ami M. Foucaud qui peut-être vous a informé déjà de mon installation*.

Eugène Simon a échangé environ 110 lettres avec Coste entre 1894 et 1923, soit sur une période de 29 ans.

Au début, les échanges sont rapprochés avec de 6 à 9 lettres envoyées chaque année depuis Pont-de-Salars. Nommé à Vouneuil-sur-Vienne à l'été 1898, le rythme se tasse avec une moyenne de 3 à 5 lettres annuelles échangées jusqu'à la fin de 1904. Depuis Gacé puis Charroux, ce sont entre 5 et 6 lettres, et la fréquence ne changera guère jusqu'à la fin. Observons que certaines années n'ont pas connu d'échanges : 1900, 1913, 1915, 1917, 1920 et 1921.

L'écriture, très agréable, occupe souvent 4 pages pleines, très denses (figure 17), mais cela peut aller jusqu'à 7 ou 8 pages. L'extrême richesse de ces lettres fait qu'il n'est pas aisé d'en extraire des thèmes et nous amène à en proposer parfois de larges extraits.

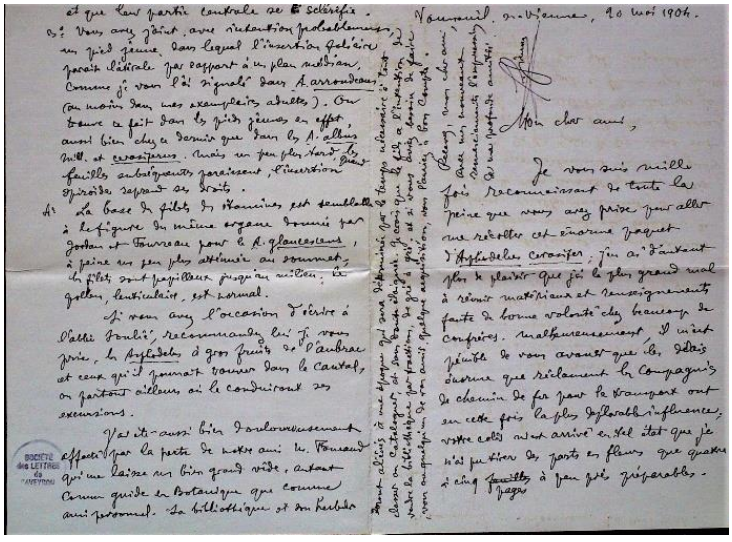


Figure 17. Exemple de lettre.

L'enthousiasme de Simon transparaît à chaque phrase, en particulier dans certaines anecdotes qu'il fait volontiers partager : ainsi lors de cet *accident à la jambe source d'impedimenta* (23 octobre 1894), ou encore, lors de son périple en Corse avec Foucaud : *Je suis allé recueillir moi-même Brassica insularis au risque de me tuer en grimpant pieds nus sur des rocs à pic de plus de deux cents mètres de hauteur, j'en ai pris 80 parts environ*, … peine perdue car la plupart des échantillons ne vont pas tarder à fermenter et ne seront guère exploitables ! (9 juin 1896).

Relations avec Coste et Soulié.

Des trois botanistes étudiés ici, Simon est celui qui a été le plus proche de Coste, cette étroite amitié ayant été favorisée par les années passées à Pont-de-Salars. Chaque lettre débute par « Mon cher ami ». Simon se remémorera pendant longtemps sa première rencontre avec Coste ; ainsi écrit-il le 26 novembre 1903 : *Je vous revois toujours apparaissant à votre fenêtre, le premier soir où, M. Foucaud étant votre hôte, j'entrai timidement dans le jardinet du presbytère de St.- Paul. Et votre dégringolade dans l'escalier, et votre accueil si cordial, si généreux, tant de fois renouvelé depuis !*, ou encore chantant « la chanson du "Coucux" » (28 avril 1914). À une autre occasion, on lit : *j'évoque souvent la truculente vision de ce gigot du Larzac fumant sur votre table* … (21 octobre 1895).

Ajoutons, pour en rester aux aspects culinaires : *Je reçois une avalanche de compliments de ma sœur pour le Roquefort* ! (21 octobre 1895). Simon fait une commande de Roquefort le 7 novembre de cette même année. Plus tard, *Mon grand-père demande un fromage comme celui que vous lui fîtes adresser* (6 février 1899).

Une autre fois, c'est une demande de thé d'Aubrac [*Clinopodium grandiflorum*] (figure 18) ou bien un conseil thérapeutique : *Connaissez-vous les effets d'Euphorbia peplus sur l'asthme ?* (8 juin 1916) [propriétés non démontrées !].

Le 23 octobre 1894, Simon écrit *pour vous féliciter de votre nomination comme curé à Saint-Paul, qui va vous permettre d'utiliser plus de loisir*.

Il s'informe régulièrement de l'avancée de la Flore : *Puissiez-vous mener à bien la Flore de France et donner le jour à la Flore aveyronnaise* (1er janvier 1901), ou *Où en êtes-vous de la Flore de France* ? (1er juin 1901).

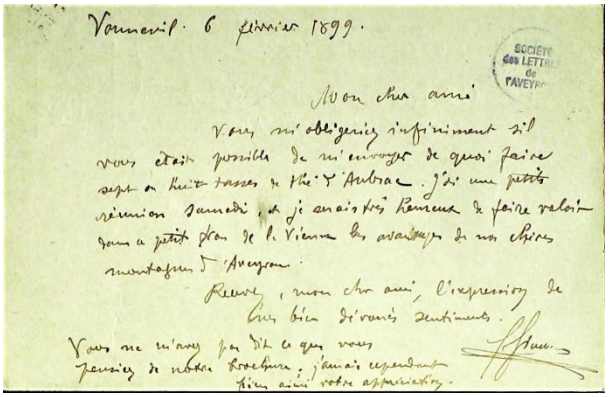


Figure 18. Thé d'Aubrac.

Simon demande très régulièrement auprès de Coste des nouvelles de l'abbé Soulié [1868-1930], *toujours joyeux et marcheur enragé* (17 janvier 1897) : il faut dire qu'ils ont fait de grandes randonnées ensemble : *Monsieur Soulié m'a montré quelques pieds de Malaxis* [= *Hammarbya paludosa*] (16 septembre 1895). Le 27 septembre de la même année, Simon écrit : *rendez-vous manqué avec M. Soulié, mais ce brave abbé et son cousin étaient déjà partis ! Je me suis mis sans hésiter à leur poursuite, et vous ne vous imagineriez jamais que, les ayant aperçus à l'horizon dans la grande lande* […], *je les perdis définitivement au moment où ils disparaissaient dans un ravin… ni mes cris, ni la course effrénée que je piquais à travers les bruyères pour arriver au bord de la combe ne purent les faire recouvrer*. En 1896, ils récoltent ensemble *Ligularia, Scheuchzeria, Genista horrida, Asplenium Halleri* type [= *A. fontanum* subsp. *fontanum*] et une autre fois *Lycopodium chamaecyparissus* [= *L. tristachyum*].

Parfois, ce sont des demandes de diagnose comme le 18 janvier 1898 à propos de cet *Asplenium lamotteanum* [= *A. adiantum nigrum* var. *silesiacum*] ou encore de cette *Ranunculus nemorosus* [= *R. serpens*] dont il envoie le schéma d'un échantillon dont il considère la forme comme notable (10 mars 1898) (figure 19).

Dans l'autre sens, Simon sollicite régulièrement Coste pour l'envoi d'échantillons.

Mais il s'inquiète aussi à plusieurs reprises de la santé de Coste, le sachant malade en 1901, 1902, 1903, …

Figure 19. Echantillon de *Ranunculus nemorosus*.

- *Herbarium Rosarius* : Coste souhaitait approfondir la connaissance des Églantiers, et pour ce faire créa cette société d'échanges ainsi dénommée. Si Giraudias avait décliné la proposition de Coste, Simon est au contraire demandeur pour être associé à ce travail, ce qui va être l'occasion d'échanges également avec le Belge François Crépin [1830-1903], *notre maître en Rhodologie* (4 novembre 1896).

- Hybrides : Simon s'intéresse beaucoup à cette question, particulièrement au sujet des *Primula* (19 avril 1898, 24 avril 1902, …). Il recherche en vain l'hybride *Viola palustris* x "*sylvatica*".

- Asphodèles : Simon annonce entreprendre l'étude des Asphodèles dans une lettre du 28 décembre 1899 dans l'idée de réaliser une monographie. Il demande à plusieurs reprises à Coste de lui fournir des échantillons de *cerasifer* (1er juin 1901, 15 décembre 1901). Les premiers résultats de son travail occupent 3 pages de son courrier en date du 10 février 1905, sollicitant l'avis de Coste.

- Flores régionales : en 1904, l'éditeur Paul Klincksieck lance l'idée de la publication de 10 flores régionales, sous l'égide de Charles Flahault. Coste suggère à ce dernier de confier à Simon le secteur sud-ouest, d'autres régions étant attribuées à « des noms prestigieux :

Corbière [1850-1941], Le Grand [1839-1905] » et naturellement Coste. Mais ces réalisations prennent du retard. À la suite de la disparition de Klincksieck, Léon L'Homme prend le relais, mais va modifier le projet initial ce que regrette Simon (16 mai 1911) qui considère que tout son travail est à reprendre ! Et finalement, ce projet ne verra jamais le jour…

- Flore écologique : s'interrogeant de longue date sur la répartition des espèces, Simon est intrigué par certaines affirmations et demande par exemple au frère Sennen [1861-1937] de lui préciser l'écologie du chêne tauzin (21 février 1914). C'est ce qui le conduira plus tard à « entreprendre une flore écologique du sud-ouest » (13 février 1923). Elle ne verra pas – hélas – davantage le jour.

- Espèces étrangères : le courrier de Simon à Coste est un témoignage de l'apparition et de la prolifération de certaines espèces. Dans le cadre de la préparation de la Flore du sud-ouest, Simon signale le 23 janvier 1901 la naturalisation d'un certain nombre d'espèces : *Acer negundo qui est planté dans la Gironde en guise de Saules le long des marais du Bordelais et se répand de plus en plus, Baccharis halimifolia qui existe maintenant dans les dunes de l'océan de Biarritz à Arcachon, puis, quoique pourvu d'une station unique, Alyssum petraeum* [= *Aurinia petraea*] *du château d'Assier dans le Lot* [où il est toujours mentionné], *enfin Ailanthus glandulosus* [= *Ailanthus altissima*] *ou Vernis du Japon, abondamment planté le long des routes dans beaucoup de départements*. Il ajoute le 16 février 1907 *Hypericum calycinum, Hypericum hircinum* près de La Rochelle, *Rhus typhinus* [= *Rhus typhina*].

Relations avec Foucaud (et Rouy).

Les liens très étroits unissant Simon à Foucaud transparaissent dans de nombreuses lettres. Souvent, c'est pour témoigner de la santé précaire de Foucault : *Foucaud se plaint de ses migraines* (7 novembre 1895). *Foucaud relève d'une maladie, commence à se remettre au manuscrit de la flore, le 3ème volume est presque terminé* (1er janvier 1896). *Mr. Foucaud est toujours très souffrant* (5 décembre 1896).

Le 7 avril 1897 : *Nouvelles de M. Foucaud dont la santé est toujours très chancelante ; Les migraines, la fièvre. Je sais que la situation avec Rouy ne se modifie ni dans un sens ni dans un autre. On a adopté un modus vivendi* (7 avril 1897). *Mr. Foucaud dont la santé est toujours chancelante* (24 octobre 1897).

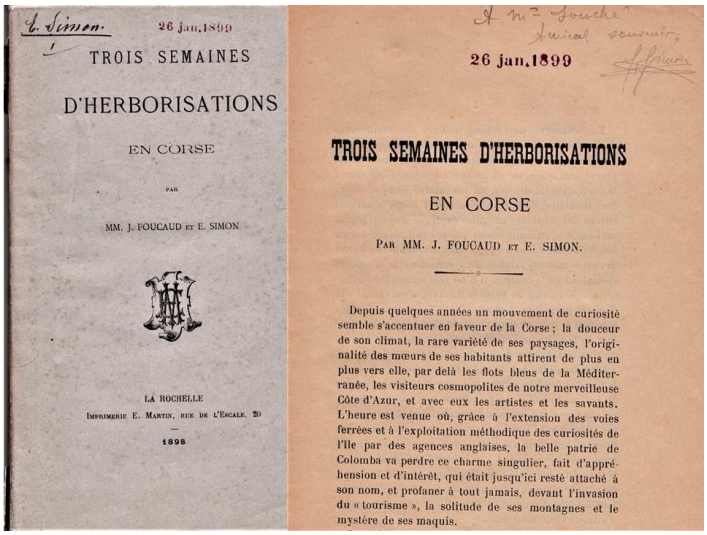
Vous savez […] *que la rupture est définitive. J'ai eu la confidence du projet de Foucaud de publier des contributions à la Flore de France* (10 octobre 1898).

Le 28 décembre 1901 : *Vous n'ignorez pas que Foucaud a eu une congestion au foie* (28 décembre 1901). Pourtant, le 24 avril 1902 : *Foucaud en est toujours aux Spergularia que sa polémique si fâcheuse avec M. Rouy lui fait étudier avec plus d'entrain. M. Foucaud part pour l'Algérie le 17 mai*.

Foucaud se relève à peine de sa terrible et angoissante secousse (23 février 1904).

Une fois néanmoins, le 22 janvier 1899, Simon fait part de sa déception au sujet de la diffusion des tirés-à-part du voyage en Corse effectué avec Foucaud : *Je dois vous confier une contrariété profonde : il avait été entendu avec M. Foucaud que nous offrions <u>ensemble</u> à quelques amis, au nombre desquels je vous avais compris, parmi les premiers, la brochure sur la Corse dès son apparition* (figure 20). *Aussitôt la réception des exemplaires, M. Foucaud m'écrivit pour me demander de nouveau la liste de ces amis. Je la lui adressai, et quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre, avant-hier, qu'il avait expédié lui-même, malgré cette convention, notre travail à ceux que j'avais désignés, avec une dédicace <u>rigoureusement</u> <u>personnelle</u>* ! [souligné dans le texte]. *Je me suis donc trouvé dans une situation bien pénible et bien gênante vis-à-vis des amis à qui la reconnaissance me faisait un devoir de manifester cette petite attention. Je n'ai pu cacher mon mécontentement à M. Foucaud, aussi bien à cause de l'interprétation qu'on pouvait donner à mon attitude que de l'ennui éprouvé par moi de perdre une occasion unique d'être agréable à certains botanistes dont je serais heureux de conserver les*

relations !... Dans ce même courrier, il ajoute plus loin : *Foucaud semble très sensible à votre tiédeur à son égard*.


E. Simon.
26 jan.1899
TROIS SEMAINES
D'HERBORISATIONS
EN CORSE
PAR
MM. J. FOUCAUD ET E. SIMON
LA ROCHELLE
IMPRIMERIE E. MARTIN, RUE DE L'ESCALE, 20
1898

26 jan.1899
TROIS SEMAINES D'HERBORISATIONS
EN CORSE
PAR MM. J. FOUCAUD ET E. SIMON.

Depuis quelques années un mouvement de curiosité semble s'accentuer en faveur de la Corse ; la douceur de son climat, la rare variété de ses paysages, l'originalité des mœurs de ses habitants attirent de plus en plus vers elle, par delà les flots bleus de la Méditerranée, les visiteurs cosmopolites de notre merveilleuse Côte d'Azur, et avec eux les artistes et les savants. L'heure est venue où, grâce à l'extension des voies ferrées et à l'exploitation méthodique des curiosités de l'île par des agences anglaises, la belle patrie de Colomba va perdre ce charme singulier, fait d'appréhension et d'intérêt, qui était jusqu'ici resté attaché à son nom, et profaner à tout jamais, devant l'invasion du « tourisme », la solitude de ses montagnes et le mystère de ses maquis.

Figure 20. Voyage en Corse (Foucaud-Simon).

Hélas, la mauvaise nouvelle arrive : *J'ai été bien douloureusement affecté par la perte de notre ami Mr. Foucaud qui me laisse un bien grand vide, autant comme guide de Botanique que comme ami personnel* (10 mai 1904).

Nous prenons connaissance plus tard (lettre du 11 juin 1907) du devenir des travaux de Foucaud. *Il n'est malheureusement pas exact que je sois en possession des notes de M. Foucaud sur les Spergularia. Malgré tout le désir que j'aurais eu de posséder cela, il ne m'a pas été permis de proposer à la famille de distraire tout ce qui concernait le genre de l'ensemble de l'herbier dont la vente avait été proposée en bloc. C'est le prince Roland Bonaparte qui détient tout cela maintenant, jusqu'à ce qu'un épais monographe germanique utilise l'incroyable labeur poursuivi durant des années par mon pauvre maître ! Ah ! quelle douleur parfois de n'être pas riche !* [Les herbiers acquis par Roland Bonaparte (Foucaud mais également Rouy) sont conservés à l'Université de Lyon I (figure 8, in Foucaud)].

Dans ce même courrier, Simon poursuit : *Je sais bien que la veille de sa mort, M. Foucaud me disait lui-même qu'il n'y avait pas encore assez de charpente à son œuvre pour que je puisse la poursuivre moi-même. Au moment où je le vis, il était déjà trop près du terme fatal pour que j'aie pu songer alors à recueillir cette succession et prendre des conseils pour la mener à bout. A vrai dire, tout cela était un peu épars, il en était encore à la période d'examen, et n'avait pas établi les notes définitives. L'abbé Hy, qui a parcouru ses matériaux pendant un voyage accompli exprès à Rochefort, a conclu aussi qu'il n'y avait pas possibilité de rien publier de posthume. En ce qui concerne la Sp. heldreichii* [ex *Sp. insularis*] (figure 12, in Foucaud), *il ne m'a pas été possible, contre mon espérance, d'obtenir la description de Foucaud, elle est demeurée introuvable. Mais je sais, pour le tenir de Foucaud lui-même, que le principal caractère distinctif de l'espèce est la couleur noire* [souligné ainsi dans le texte] *des graines, alors que Sp. rubra et ses formes ne les ont jamais noires, mais brune foncé. On peut en outre compléter les données spécifiques au moyen d'indications énoncées de source authentiques, en consultant l'opuscule note sur Spergularia rubra* var. *pinguis Feugl. qui a paru dans le Bull. Soc. Rochelaise 1903*.

Relations avec d'autres botanistes.

- Coste met Simon en relation avec Flahault [1852-1935] dès 1894.
- Castanier [1855-1912],
- Abbé Bach [1866-1915], lui demandant des conseils de bibliographie en 1905.
- Richter [1821-1910] : Simon hérite de *son* [petit] *herbier, avec Poa feratiana* [= *Poa trivialis* subsp. *feratiana*] *qui manque à l'herbier Rouy* (2 janvier 1914).
- De Litardière [1888-1957], avec lequel il correspond en 1919 sur la Corse, celui-ci ayant effectué également un voyage botanique en Corse (juillet-août 1908).
- Rallet [1897-1969] : *jeune professeur, déjà bon botaniste, qui ne manque pas d'avenir* (11 juin 1922), propos prémonitoires puisque Louis Rallet deviendra président de la SBCO.

Les sociétés d'échanges.

Simon est membre de la Société Rochelaise bien évidemment, ainsi que de la Société Pyrénéenne de Giraudias, révélant le rythme

effréné des échanges qui était demandé : le 23 octobre 1894, on lit : *Je n'ai même pas mon contingent pour la Rochelaise et j'ai dû, pour la Pyrénéenne, chercher dans de vieux cartons ….* ou encore, le 7 juillet 1895 : *j'ai centurié pour la Rochelaise*. Simon a également fait partie de la Société Agenaise de Duffort [1846-1923] entre 1912 et 1916, *désireux de voir comment cela fonctionne*.

La SBDS.

Je suis très heureux que vous deveniez des nôtres à la Société botanique régionale [= Société botanique des Deux-Sèvres], *effectivement très active. M. Souché est ravi de votre appréciation, mais il m'a dit qu'il se fâcherait si vous l'appeliez Monsieur le Président. C'est un homme fort simple, très liant, qui a fait des prodiges …* (25 septembre 1907). La SBDS publiera un portrait de Coste dans le bulletin 1910-1911.

Mais Simon annonce la mort de Souché en octobre 1915, précisant qu'il a refusé de lui succéder en raison des lourdes tâches du poste.

Témoignage sur la profession de Simon et sur sa famille.

Simon est le seul de ces trois botanistes à révéler ainsi une certaine intimité.

- Sa famille : outre la perte de sa sœur à 23 ans, ajoutant *Je suis anéanti de douleur*, il annonce son mariage en 1899 (figure 20) en précisant que Foucaud sera son témoin et proposant à Coste d'officier (celui-ci déclinera). Il décrit ensuite les joies de la famille, puis les naissances successives de ses trois filles.

- Son métier : allant jusqu'à « maudire l'administration », Simon décrit un peu les contraintes de son métier, avec des visites d'inspecteur qu'il doit héberger parfois pendant plus d'un mois, des faux-espoirs de nomination, « pour raisons politiques » dit-il, des déménagements précipités, … Le 15 janvier 1922, on lit : *Par bonheur, ma fille aînée vient d'être récemment nommée comme employée titulaire à mon bureau. C'est la première fois que le personnel féminin a officiellement accès dans nos services*.

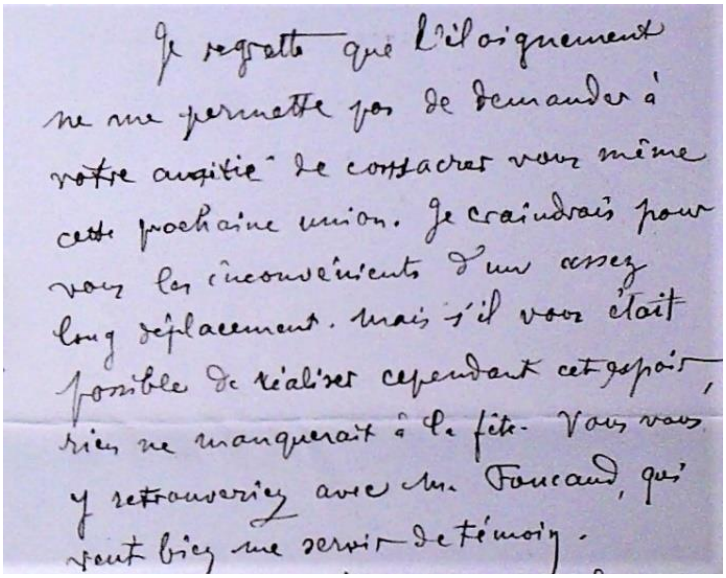
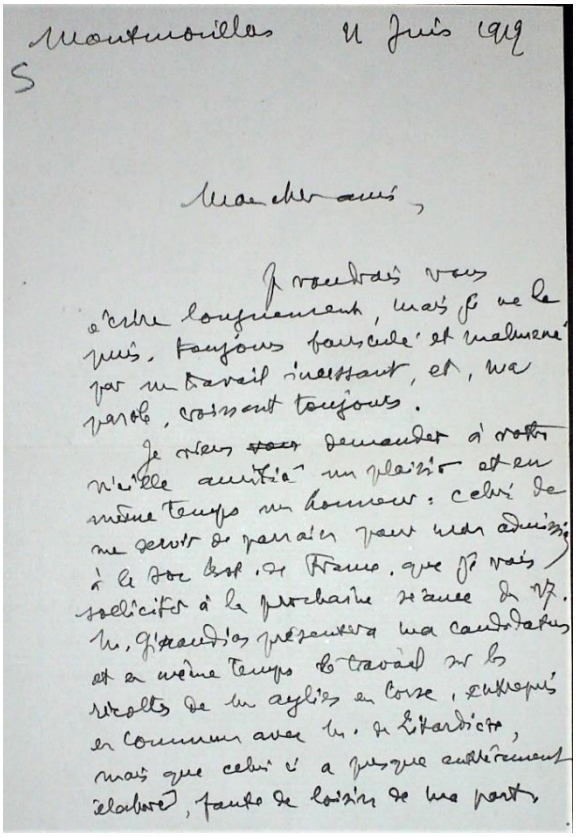

Je regrette que l'éloignement
ne me permette pas de demander à
votre amitié de consacrer vous même
cette prochaine union. Je craindrais pour
vous les inconvénients d'un assez
long déplacement. Mais s'il vous était
possible de réaliser cependant cet espoir,
rien ne manquerait à la fête. Vous vous
y retrouveriez avec M. Foucaud, qui
veut bien me servir de témoin.

Figure 21. Lettre pour le mariage de Simon.


Montmorillon 11 Juin 1919
S

Mon cher ami,

Je voudrais vous
écrire longuement, mais je ne le
puis, toujours bousculé et malmené
par un travail incessant, et, ma
parole, croissant toujours.
Je viens ~~vous~~ demander à votre
vieille amitié un plaisir et en
même temps un honneur : celui de
me servir de parrain pour mon admission
à la Soc. bot. de France, que je vais
solliciter à la prochaine séance du 27.
M. Giraudias présentera ma candidature
et en même temps le travail sur les
récoltes de M. Aylies en Corse, entrepris
en commun avec M. de Litardière,
mais que celui-ci a presque entièrement
élaboré, faute de loisirs de ma part.

Figure 22. Candidature à la Société botanique de France.

- Ses moyens sont modestes : ainsi, il ne peut souscrire à la Flore de Coste, trop onéreuse, mais il arrive cependant à acheter les deux premiers volumes en 1904.

En 1905, Simon demande le *prix actuel de la cotisation SBF*. Pour lui, *l'encyclopédie qu'est le bulletin SBF constitue le compendium indispensable pour tous ceux qui s'occupent quelque peu de la botanique en France* (lettre du 8 mai 1914).

Il faut attendre le 11 juin 1919 pour que Simon demande à Coste – ainsi qu'à Corbière – d'être son parrain à la SBF, Giraudias présentant la candidature (figure 21).

Témoignages sur l'Histoire.

- Séparation des Églises et de l'État : Simon s'inquiète de ce bouleversement, au moins à deux reprises.

Le 23 janvier 1906, on lit : *J'ai fréquemment songé à votre sort depuis quelques temps et me suis souvent demandé ce que vous alliez devenir avec le régime nouveau dans ce petit presbytère de St-Paul où les ressources paroissiales doivent être bien minimes : n'allez-vous pas devenir un peu la victime de l'abnégation avec laquelle vous avez renoncé à une situation plus haute pour vous en tenir à celle qui vous permettait un travail aimé mais certainement insuffisant pour assurer votre vie ? Mon plus ardent souhait est donc, men cher ami, que vous ne souffriez pas de cette révolution qui a au moins cette conséquence contraire à toute équité et à tout droit des gens de spolier les fonctionnaires de droits indiscutablement acquis, et je souhaite que l'avenir assure pour vos futures années la paix et l'exemption de soucis matériels qui sont indispensables à la réalisation complète de votre œuvre scientifique*.

Le 20 octobre 1906, la lettre débute ainsi : *Ma pensée va souvent vers vous durant ces temps troubles et je me préoccupe de la situation qui va vous être faite. Je voudrais avoir la certitude que dans ce petit coin de sol où vous avez volontairement renoncé à toute situation meilleure, vos mérites personnels et la sympathie que vous savez inspirer vous auront acquis des gages de sécurité et de tranquillité relative. Je fais les vœux les plus sincères pour que vous m'apportiez promptement à cet égard de rassurantes nouvelles, et que l'année nouvelle soit pour vous exempte de soucis matériels et qu'elle vous permette de vous consacrer sans obstacle à vos travaux scientifiques*.

- La guerre : elle n'apparaît que par les contraintes du ravitaillement qui *absorbe la majorité du temps* (8 juin 1916) ou par l'expression d'une pensée pour ceux qui ont *mille sujets de douleur* (12 janvier 1916).

Conclusion

Simon fut donc très proche de Coste, si proche qu'une fois il *s'inquiète de l'abandon de l'ami d'autrefois pour le cher confrère* (17 octobre 1903).

Mais dans l'une de ses dernières lettres, une certaine amertume transparaît lorsqu'il écrit le 11 juin 1922 à propos de Litardière : « *ce veinard va partir vers le 11 juillet pour Casablanca, où l'attendra M. Maire, et de là, pour Marrakech, ils doivent se rendre* […] *dans le Haut Atlas marocain ! Voilà les privilèges que confèrent la fortune et une situation pourvue de loisirs. Je n'ai pas pris le bon chemin pour joindre l'une à l'autre. Je n'ai pas eu l'avantage d'être pourvu à ma naissance et je n'ai rien eu à vendre pendant la guerre !*.

CONCLUSION GENERALE

Ce dernier témoignage illustre la jalousie qui a pu parfois apparaître entre "professionnels" et "amateurs", bien que les travaux de ces derniers n'aient souvent rien à envier aux travaux des premiers.

Ces trois ensembles de courriers se complètent mutuellement. Mais il est bien dommage, naturellement, que nous ne disposions pas des réponses de Coste qui se trouve au centre de ces échanges.

Toutes ces correspondances nous apportent un certain nombre d'explications – souvent inédites – nous éclairant sur les relations qui ont pu exister entre quelques botanistes parmi les plus éminents à l'époque de l'abbé Coste. Elles sont aussi parfois le témoignage des événements historiques et des conditions de vie de l'époque.

Tableau 1. Quelques repères chronologiques.

Année	COSTE	GIRAUDIAS	Flore Rouy	FOUCAUD	SIMON
1847				naissance	
1848		naissance			
1858	naissance				
1871					naissance
1874		Asprières			
1878				Soc. Rochelaise	
1881		Aulnay-de-Saintonge			
1884	ordonné prêtre			*Evax carpetana*	
1886				4ème éd. Flore Lloyd	
1887		début correspondance Foix			
1889	Montclar				
1890		Soc. Pyrénéenne		Session SBF La Rochelle	Rochefort-sur-Mer
1891	Ste-Eulalie de Cernon	Poitiers		début correspondance	
1893			Tome I		
1894	Saint-Paul des Fonts			circuit en Aveyron	début correspondance Pont-de-Salars
1895			Tome II		
1896			Tome III	voyage en Corse	
1897		Quimper	Tome IV		
1898				fin Jard. Bot. Rochefort	Vouneuil-sur-Vienne
1899			Tome V	paludisme	
1900	Flore tome I	Orléans	Tome VI		
1901	malade		Tome VII		
1902	malade			Algérie (*Spergularia*)	
1903	Flore tome II		Tome VIII	fin correspondance	
1904				décès (57 ans)	Gacé
1905			Tome IX		
1906	Flore tome III				Charroux
1908			Tome X		Airvault vice-président SBDS
1909			Tome XI		
1910			Tome XII		
1912			Tome XIII		
1913		Retraite à Paris	Tome XIV		
1915					Montmorillon
1916	maladie	fin correspondance			
1922		décès (74 ans)			
1923					fin correspondance
1924	décès (66 ans)				
1926					Tours
1967					décès (96 ans)

REMERCIEMENTS

Nous devons remercier la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron et son Bibliothécaire-Archiviste Pierre Lançon pour avoir permis la réalisation des scans des correspondances liées à ces trois botanistes.

Remercions également Jean-Yves Concé qui est à l'initiative de ce numéro thématique du *Journal de Botanique* consacré aux botanistes amateurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bernard C. et Concé J.-Y., 2024 - Un prêtre savant. Précurseur de la Botanique moderne. Hippolyte-Jacques Coste, 1858-1924. Impr. Merico, 12340 Bozouls, 406 p.

Botineau M., 2020 - Quelques botanistes charentais dans l'Histoire. *J. Bot. Soc. Bot. France,* **89** : 81-88.

Botineau M., 2023 - Quelques botanistes de Charente-Maritime dans l'Histoire. *J. Bot. Soc. Bot. France,* **109** : 147-161.

Bourasseau A., 1971 - La carte botanique et le catalogue de Foucaud. *Bull. Soc. Bot. Centre-Ouest, N.S.*, **2** : 30-35.

Charpin A. et Malécot V., 2021 - Dictionnaire des membres de la Société botanique de France (1854-1953). *Le Journal de Botanique, n° hors-série*, 640 p.

Chézeau G., 2023 - Julien Foucaud, botaniste Charentais du XIXe siècle, membre de la Société botanique de France. *Ann. Soc. Sci. Nat. Charente-Maritime,* **11 (5)** : 545-552.

Dayrat B., 2003 - Les botanistes et la flore de France. Muséum national d'Histoire naturelle, service des Publications scientifiques. Paris, 690 p.

Foucaud J., 1891-1903 - Correspondance avec Hippolyte Coste. Cote 4 J 4 du fonds Coste, Société des lettres de l'Aveyron.

Foucaud J. et Simon E., 1898 - Trois semaines d'herborisations en Corse. La Rochelle, impr. E. Martin, rue de l'Escale, 20 : 180 p. et 3 pl. h.t.

Giraudias Ludovic, 1885-1886 - Herborisations dans la Charente-Inférieure. *Revue de Botanique*, bulletin mensuel de la Société française de Botanique, **IV**, 12 p.

Giraudias Ludovic, 1887-1916 - Correspondance avec Hippolyte Coste. Cote 4 J 4 du fonds Coste, Société des lettres de l'Aveyron.

Lloyd J., 1886 - Flore de l'ouest de la France, 4ème édition augmentée des plantes de la Gironde, des Landes et du littoral des Basses-Pyrénées par M. J. Foucaud, 456 p.

Matagne P., 1990 - De la taxinomie à la phytosociologie : Eugène Simon à la Société botanique des Deux-Sèvres (1898-1915). *Bull. Soc. Bot. Centre-Ouest, N.S.*, **21** : 113-130.

Rallet L., 1967 - Eugène Simon (1871-1967). Fédération Française des Sociétés de Sciences Naturelles, juin 1967, n° 25, tome 6 : 49-52.

Simon E., 1894-1923 - Correspondance avec Hippolyte Coste. Cote 4 J 10 du fonds Coste, Société des lettres de l'Aveyron.

Simon E., 1902 - Notes sur les associations végétales maritimes. *Bull. Soc. Bot. Deux-Sèvres,* Niort, impr. Lemercier : 242-250.

Simon E., 1928 - L'élément montagnard ou continental dans la flore du seuil du Poitou. *Bull. Soc. Bot. Deux-Sèvres,* Saint-Maixent, impr. Garnier : 120-124.

Simon E., 1931 - Esquisse de la Végétation du Seuil du Poitou (étude de géographie botanique locale). Publication de la Société *les Amis du Pays Civraisien* (1915) Civray, impr. Eugène Moreau, 68 p., I-III, 8 pl. photographiques et 2 cartes h.t.

Société botanique Rochelaise, 1893 - Bulletin **XIV** (1892). La Rochelle, Typ. E. Martin, Sr de G. Mareschal, rue de l'Escale, 20 : 38 p. auxquelles sont joints des extraits des Actes de la Soc. Linnéenne de Bordeaux, 5e série, **XLV**, séance du 18 novembre 1891, 1 pl. h.t.

Tison J.-M. et de Foucault B. (coords), 2014 - *Flora Gallica* Flore de France. Biotope, Mèze, xx + 1196 p.

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 041-047 (2024)

Jean Carbonel (1864-1942), botaniste rouergat, botaniste occitan

par **Christian BERNARD**

RÉSUMÉ. Notice biographique de Jean Carbonel, botaniste occitan.

MOTS-CLÉS. Carbonel Jean.

ABSTRACT. Biographical note of Jean Carbonel, botanist from Occitania.

KEY-WORDS. Carbonel Jean.

En 2024, la commémoration du centenaire de la mort de l'abbé Hippolyte Coste (1858-1924) est l'occasion de consacrer quelques pages à la mémoire de Jean Carbonel qui fut, pendant près de 25 ans, en correspondance avec le grand botaniste rouergat, et qui a apporté sa contribution à la connaissance de la Flore de l'Aveyron.

Biographie de Jean Carbonel

Jean Carbonel est né le 26 mars 1864 au hameau du Bournhou sur la commune de Taussac dans le Carladez, région du nord-Aveyron confinant avec le Cantal. Il était le fils de Marie Laparra et d'Antoine Carbonel, petit agriculteur lettré qui exerçait également, sous la loi Guizot, la profession d'instituteur à Peyrat, commune de Taussac.

C'est ainsi que Jean Carbonel, enfant, bénéficia des rudiments scolaires que son père assurait à Peyrat pour les jeunes ruraux qui fréquentaient l'école, encore non obligatoire avant la loi Jules Ferry de 1881.

Après son Certificat d'études primaire, passé en 1878, l'adolescent poursuivra ses études à Mur-de-Barrez, puis à Rodez où il obtint le Brevet élémentaire de Capacité en 1883. Il se dirigera alors vers l'enseignement public.

Il est d'abord nommé instituteur stagiaire à St-Amans-des-Cots. En 1888, après avoir obtenu son Certificat d'aptitude, il exercera dans la classe unique de Castailhac, sur la commune de Golinhac, en 1890 et 1891.

Le 28 septembre 1891, il est nommé chef d'école de St-Hippolyte ou il restera jusqu'en février 1903, tout en assurant également le secrétariat de mairie.

Figure 1. Jean Carbonel vers 1930.

Le 17 septembre 1892, il épousera Melle Marie-Sophie Clermon, née en 1872 à la Boule, commune de St-Hippolyte, fille d'instituteur en retraite. De 1894 à 1913, naîtront de cette union sept enfants : quatre à St-Hippolyte, trois à Thérondels. Hormis le quatrième enfant décédé à l'âge de 17 ans et le cinquième qui fut artisan, les autres devinrent fonctionnaires dont quatre dans l'enseignement public.

Le 27 février 1903, Jean Carbonel est muté à Thérondels où il exercera ses fonctions d'instituteur et de secrétaire de mairie, jusqu'en octobre 1925, année de son départ à la retraite.

Figure 2. Ecole de Thérondels, dédiée à Jean Carbonel.

Retiré à Entraigues avec son épouse, qui y décèdera le 28 avril 1942, lui-même quittera ce monde le 22 octobre de la même année, chez sa fille aînée institutrice à Bars de Lacroix-Barrez[6]. Il sera inhumé à St-Hippolyte.

Jean Carbonel le botaniste

Jean Carbonel fut initié par son père, féru de botanique, et par Eugène Jordan de Puyfol, juge de paix à Mur-de-Barrez, botaniste confirmé, résidant au château de Courbelimagne dans le Cantal tout proche, château où séjournera plus tard, contre toute attente, l'abbé Joseph Soulié (1868-1930) infatigable marcheur et découvreur de plantes, embauché là, comme chapelain chargé de classer l'herbier de la famille.

En novembre 1891, il entre en correspondance avec l'abbé Hippolyte Coste afin qu'il accepte de l'aider dans ses recherches dont il s'occupe *depuis 3 à 4 ans* ayant commencé un herbier de 500 espèces. Il propose de fournir des données sur les communes de St-Amans, Mur-de-Barrez et Entraygues dans cette région du Carladez, encore peu connue des botanistes à cette époque.

Il énumère les flores en sa possession : *Flore d'Auvergne…*, *Flore de Montpellier* par H. Loret et A. Barrandon et la *Nouvelle Flore de France…* par M. Gillet et J.H. Magne.

A partir de 1892 et jusqu'en 1913, Jean Carbonel va effectuer une quarantaine d'envois de plantes vasculaires que Coste recevra à St-Paul-des-Fonts.

Ces envois et le courrier joint que nous avons pu consulter, au siège de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, révèlent l'activité intense et la vie de cet instituteur, chercheur actif, en collaboration épistolaire étroite avec Coste qui devient son ami.

On y trouve en effet plusieurs communications de la liste des plantes qu'il a pu observer et récolter, également des envois d'échantillons de nouveautés ou de raretés pour la flore de l'Aveyron, et enfin des échantillons

[6] Note de l'auteur : c'est avec émotion que j'imagine Jean Carbonel à la fin de sa vie, à Bars de Lacroix-Barrez, près du poêle de la petite salle en rez-de-chaussée, servant de salle de classe, dans cette maison basse et traditionnelle, au toit de lauzes enveloppant des murs noirs en basalte, aux joints blanchis à la chaux… où moi-même j'ai séjourné en septembre-octobre 1967, comme instituteur, avant de regagner la Faculté de Montpellier pour terminer mes études universitaires qui me conduiront à une carrière d'enseignant en biologie… et à la botanique !

pour confirmation ou pour détermination. Carbonel a aussi communiqué à Coste ses nombreuses et diverses publications y compris celles en langue occitane. Parfois, il livre des anecdotes de sa vie : ses charges de travail (60 élèves à St-Hippolyte et le secrétariat de mairie) et les difficultés qu'il rencontre, notamment difficultés financières pour nourrir sa nombreuse famille et de ce fait son impossibilité à voyager dans d'autres régions éloignées sauf exception (Plomb du Cantal, Causse comtal).

Les envois à Coste cessent juste avant le début de la Grande guerre. En novembre 1914, Carbonel écrira à Coste : *depuis la guerre, je n'ai rien fait pour notre chère science, accablé par les fastidieux travaux de secrétariat de mairie.*

Dès 1925 et jusqu'en 1933, il entretient notamment des relations avec Maurice Chassagne, auteur de l'***Inventaire analytique de la flore d'Auvergne*** (1956), qui apprécie ses *qualités de savant observateur et sa modestie.* Ce sont près d'une trentaine d'échanges épistolaires et de partages de découvertes sur le terrain et d'envois d'exsiccatas de plantes qui seront échangés, concernant notamment les Salix et des Hieracium… Dans un courrier du 5 août 1931, M. Chassagne informe son ami de sa découverte de la rare Orchidée *Epipogon aphyllum* dans le Cantal : 3 pieds le 27 juillet et deux autres en deux excursions.

Mais, Jean Carbonel s'est également intéressé aux Bryophytes. Dans une lettre du 23 novembre 2023, adressée au Bryologue Pierre Tranquille Husnot, fondateur de la Revue bryologique (1874) il souhaite obtenir de l'aide pour identifier les Muscinées qu'il a pu récolter dans le Carladez, *depuis une quinzaine d'années*. Malheureusement ce dernier ne peut donner suite à cette demande, invoquant son âge (83 ans) et des problèmes de cécité partielle mais préoccupante. Cependant, il le recommande auprès de M. Gabriel Dismier, bryologue, alors vice-Président de la Société botanique de France. Celui-ci lui répond : *je suis à votre entière disposition pour revoir ou déterminer les Muscinées que vous avez recueillies ou que vous pourrez recueillir, car cette région m'intéresse beaucoup*.

Les échanges et envois entre les deux botanistes vont durer jusqu'en 1926. Jean Carbonel abandonnera l'étude des mousses en 1927.

Les contributions de Jean Carbonel à la botanique

Les publications sont nombreuses et variées : voir la liste générale de ses œuvres ci-après.

Ce sont, d'une part, plusieurs contributions floristiques de ses découvertes sur le Carladez. C'est aussi, avec le professeur Henri Gaussen (1891-1981), l'achèvement d'une Flore manuscrite de l'Aveyron qu'Hippolyte Coste avait entreprise sans pouvoir la terminer, accaparé qu'il était par d'autres travaux dont la *Flore descriptive et illustrée de la France*… Cette *Flore de l'Aveyron* était l'objectif majeur de ses débuts en botanique. En définitive elle ne sera jamais publiée. Cependant, les notes de Coste… et de Carbonel… alimenteront le Catalogue des plantes de l'Aveyron que publiera l'Abbé Joseph Terré (1908-1986), par fascicules, à partir de 1979… et des publications plus récentes comme ***L'Aveyron en fleurs*** (2005) et ***Flore des Causses*** (1996 et 2008).

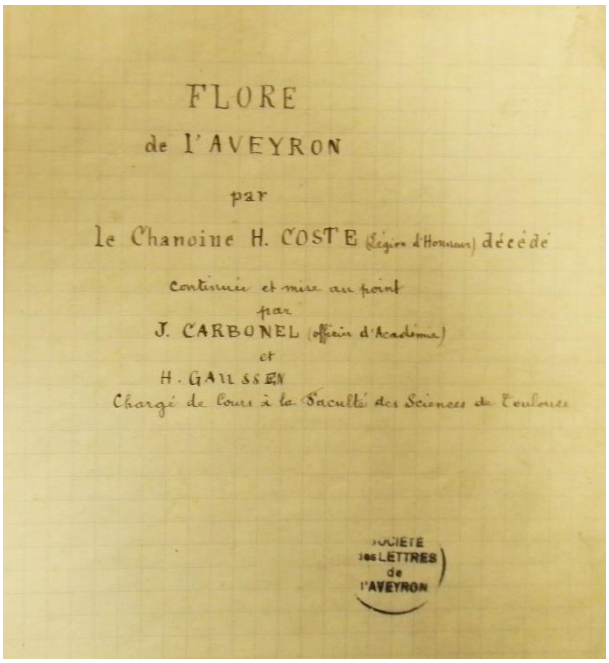

FLORE
de l'AVEYRON
par
le Chanoine H. COSTE (Légion d'Honneur) décédé
continuée et mise au point
par
J. CARBONEL (officier d'Académie)
et
H. GAUSSEN
Chargé de cours à la Faculté des Sciences de Toulouse
SOCIETE des LETTRES de l'AVEYRON

Figure 3. Manuscrit de la Flore de l'Aveyron.

L'Herbier

Commencé en 1890, Jean Carbonel le terminera en 1938. Par lettre du 22 mai 1938, il en fit don à la commune d'Entraygues qui le rétrocéda à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron en 1954 ; il cohabita donc à Rodez avec l'herbier du chanoine Hippolyte Coste, dans un grenier, au siège de la Société : 2 rue de Laumière.

Depuis le 14 octobre 1970, ces deux herbiers ont été mis en dépôt à l'Institut de Botanique de Montpellier.

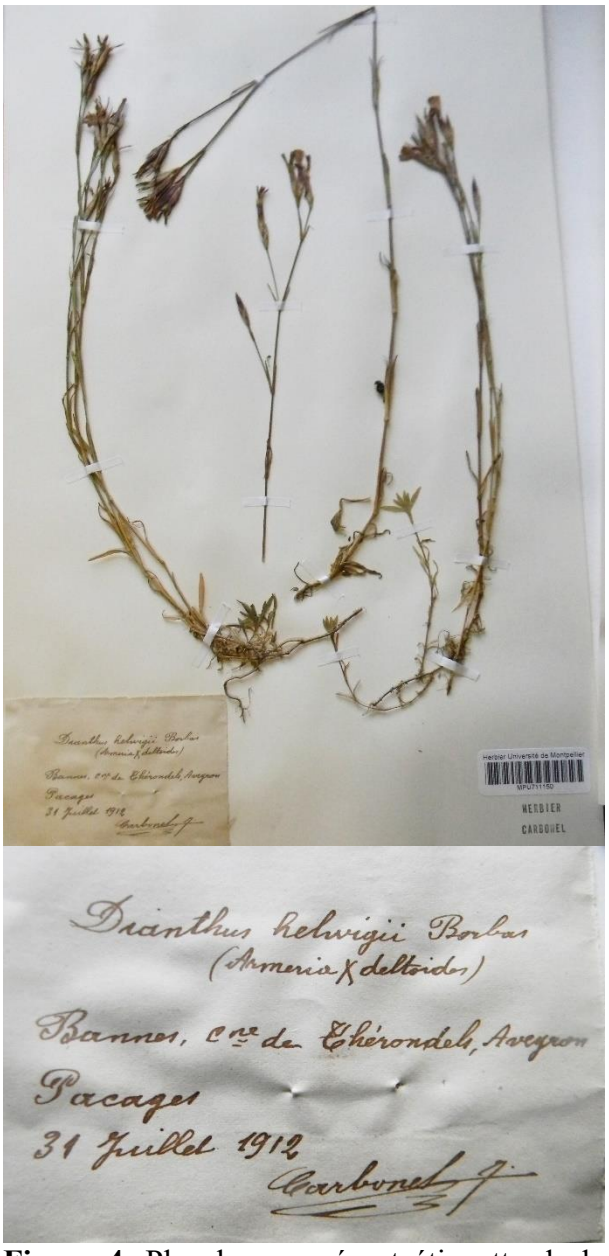


Figure 4. Planche scannée et étiquette de la planche du *Dianthus* x *helwigii* Borbas. © Institut de botanique de Montpellier.

Cet herbier Carbonel comporte 84 liasses de plantes vasculaires et 22 liasses de mousses pour un total de 8349 spécimens. Comme l'herbier Coste, il a été numérisé grâce au programme E- ReColNat.

Jean Carbonel le félibre

Lors de la séance de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, en juin 1941, Jean Carbonel présente : *Occitanie – Pour l'âme occitane*, véritable plaidoyer pour la langue et la culture occitane dont voici un extrait essentiel :

Le vent est au régionalisme. Si nous devons être réunis à la région d'Occitanie ou former une unité fortement apparentée à cette dernière, il nous faut devenir occitan d'esprit.

Pour forger au peuple une âme occitane, il faut le nourrir de la sève de ce terroir. Dans l'enseignement secondaire on tâche de donner aux futurs bacheliers une âme romaine en leur présentant et faisant souvent repasser devant leurs yeux les faits et gestes des dieux et des héros de l'ancienne Rome, les gloires des hommes célèbres de la nouvelle. De cette façon l'adolescent arrive à penser la plupart du temps et à juger en romain.

Il doit en être de même pour ce qui nous occupe. Il faut que le futur sujet occitan soit imbu, imprégné, saturé de faits et gestes occitans. Sans doute les faits et gestes glorieux ou épiques seront-ils moins abondants que chez les Romains, ici, dans ces provinces heureuses et sans histoire ; mais les fastes de la vie quotidienne, publique ou privée, les satyres contre le banditisme, la muflerie, la duperie, comme aussi la confiance benête, ne manqueront pas.

Ces faits et gestes, ces aperçus de la vie consistent en proverbes, anecdotes, paraboles, fables, et contes issus du terroir et propagés de génération en génération dans le public. 100 ans d'ostracisme de la langue vulgaire à l'école et dans la bonne société, 25 ou 30 ans d'un français barbare et déparé de toute finesse imposée aux enfants dans toutes les familles n'ont pu noyer définitivement l'esprit du terroir ; il en surnage, Dieu merci ! encore assez ...

Les publications en langue occitane

Comme les publications botaniques, elles sont nombreuses et diverses. Elles reflètent, chez Carbonel, d'un souci constant durant toute sa vie et en toutes occasions, de glaner des traits, des anecdotes, des dictons, des proverbes, fables et contes, pièces de vers inédites, souvent non écrits mais transmis oralement en langue occitane. En effet, du fait de son métier d'instituteur et de sa charge de secrétaire de mairie dans les divers postes qu'il a occupés, Jean Carbonel était en contact permanent avec toutes les couches de la société rurale du Nord-Aveyron, dans laquelle la pratique de la langue occitane prévalait largement sur le français.

Dans ce domaine, la portée de son œuvre est considérable pour l'histoire locale.

CONCLUSION

Jean-Carbonel, fait partie de ces instituteurs, attachés viscéralement à leur terroir. Malgré son isolement dans une région montagneuse reculée, il a pu déployer, en marge de son enseignement, une étonnante et incessante activité de recherche qui honore l'histoire locale et sa langue traditionnelle -l'occitan- mais aussi la science botanique, floristique et ethnobotanique.

Sa contribution à la connaissance de la Flore de l'Aveyron, en collaboration avec le chanoine Hippolyte Coste, est incontournable.

Noms en langue d'oc des plantes (considérées) nuisibles en agriculture dans le Massif Central [Aveyron – Cantal] relevés et notés par Jean Carbonel, dans l'ordre systématique des familles

	Langue d'oc	Français	Latin
	Renonculacées		
1	Auba-vit Alisa-cabra Trelha-vièlha Tira vièlha Estira-vièlha Vidalba Vidalha Sauva-maire	Clématite des haies Herbe aux gueux Vigne blanche	Clematis-vitalba
2	Morgue Monge Flor del vent Flor de las damas	Anémone pulsatile Coquelourde Fleur des dames et du vent	Anemone pulsatilla
3	Auriflan Galan	Adonis d'été Adonis goutte de sang Adonis d'automne	Adonis æstivalis, flammea et autumnalis

Figure 5. Page de noms occitans (Cantal).

Liste générale des Œuvres de Jean Carbonel

Œuvres publiées

1899 – Note sur le *Collomia coccinea* Lehm - Bull. de l'Association française de Botanique, t. 2, pp. 170 – 171.

1999-1900 – *Florule de la commune de St-Hippolyte* - Bulletin de l'Association française de Botanique, t. 2, pp. 181- 193.

1903 – *Note sur la station de Sibthorpia europaea à Entraygues* (vallée du Lot) - Le Monde des Plantes, n° 20, p. 19.

1908 – Notes sur le *Dianthus x hellwigii Bordas* (hybride *D. armeria* x *deltoides*), découvert à Bannes, commune de Thérondels. Nouveau pour la France : Bulletin de l'Association française de Botanique.

1913 – *Géographie botanique de la commune de Thérondels* - Mémoire I de l'Académie internationale de Géographie botanique. pp. 1 -83.

1931 – *Florule de la commune d'Entraygues et ses environs*. Entraygues : floristique, touristique, géographique, historique. Publiée à compte d'auteur.

1933 – *Liste complète des Muscinées dans la commune de Thérondels* – Bulletin de la Société botanique de France, tome LXXX.

Décembre 1941 - *Les plantes adventices d'Entraygues* : Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon, n° 10.

Œuvres inédites

1891/1903 – *Aperçu géographique et historique sur la commune de St-Hippolyte.*
1899 /1900 – *Plantes médicinales de la commune de St-Hippolyte.*
1904 /1925 – *Monographie de la commune de Thérondels,* essai.
- Essai monographique, d'après l'étude historique de Thérondels et ses environs par Mr Géraud Redouly.
- Relevé des noms patois des plantes du Massif central.
- Plantes nuisibles en agriculture du Massif central (avec leur nom scientifique en latin et le nom vernaculaire en langue d'Oc). Liste par ordre systématique des familles.
- Les plantes nuisibles en agriculture de l'Aveyron (jardins, champs, prés et pacages).
- La flore de l'Aveyron, manuscrit de 720 pages déposé à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, le 23 avril 1929, établi pour compléter le catalogue de Dr A. Bras ainsi que les notes du chanoine Coste et confié à Mr le professeur Henri Gaussen (lettres de 1927, 1928 et 1929).
- Occitanie, pour l'âme occitane : mémoire manuscrit de 24 pages sur l'utilité de la pratique de l'occitan… 42 textes ou citations. Déposé en 1941 à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron. Sera publié à titre posthume en 2004.
- Proverbes, locutions, bons mots grivois ou gaulois (complément) employés dans le nord de l'Aveyron (Carladez – Viadène).
- Origine des noms propres : mémoire manuscrit de 28 pages, déposé en 1941 à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron.

1935 – *Les familles naturelles des plantes de la flore aveyronnaise* (Mémoire n° 23 de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron.
Sans date - Les joyeusetés du métier de botaniste (anecdotes savoureuses).

Articles divers et communications effectuées à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron et publiés dans les procès-verbaux de la Société dont il était adhérent depuis le 7 octobre 1926, jusqu'à son décès en 1942.

1930 *Trois plantes intéressantes à Entraygues*. PV – XXXI, 340-342.
Comment les végétaux luttent contre leurs ennemis. PV – XXXII, 360-362.
1932 *Deux plantes rares sur la commune de St-Hippolyte*. PV - XXXII, 63-65.
Une plante américaine sur les bords de la Truyère. PV XXXII, 154-156.
Les plantes voyageuses. PV - XXXII, 164 -169.
1933 *Quelques mots sur les hybrides en botanique*. PV – XXXII, 193 -190.
Aperçu sur les végétaux inférieurs. PV – XXXII, 253 – 258.
A propos des vignes gelées. PV – XXXII, 284 - 287.
Les plantes migratrices. PV – XXXII, 309 – 312.
1934 Considérations sur l'espèce. PV – XXXII, 322-325.
1937 *Une des causes de la fructification chez les plantes*. PV – XXXIII, 287 – 289.
Les plantes spéciales aux montagnes du N-E de l'Aveyron. PV – XXXIII, 301 – 313.
1938 *Les gelées de 1938*. PVXXXIII, 376 – 379.
1939 *Botanique*. PV – XXXIV, 22 – 23.
1940 *Petit essai sur la reproduction sexuée et la prévoyance chez les végétaux.* PV – XXXIV, 92 – 94.
1941 *Plantes adventices d'Entraygues*. PV – XXXIV, 146 – 150.

Les aveyronnais se souviennent : hommages à Jean Carbonel

Deux journées commémoratives ont eu lieu en l'honneur de Jean Carbonel :

- le 18 avril 2004, à St-Hippolyte, où il demeura pendant 12années : une plaque lui a été dédiée ; une gerbe a été déposée sur sa tombe dans le cimetière où il repose avec son épouse.
- le 17 juin 2011 à Thérondels. A cette occasion une impasse du village lui est dédiée ; l'école publique devient « Ecole Jean Carbonel ». Représentant l'A.M.B.A. (Association mycologique et botanique de l'Aveyron), nous avons souligné dans notre allocution la contribution de cet instituteur-botaniste à la connaissance de la Flore de l'Aveyron et sa collaboration fructueuse avec l'abbé Coste.

REMERCIEMENTS

A M. Pierre Lançon, historien, bibliothécaire de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, pour son accueil à Rodez et pour son aide à l'accès au fonds H. Coste et au fonds J. Carbonel.

A M. Jean-Yves Concé, président de l'Association *Les journées Coste* pour la relecture de cette note.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bosc Z., 2004 – *Occitanie. Pour l'âme occitane*. Mémoire de Jean Carbonel (1864 – 1921), Millau, 106 p.

Bosc Z., 2016 – *Flore occitane du Massif central* (Aveyron et Cantal) principalement établie à partir de la *Liste des noms patois de plantes usités dans les cantons d'Entraygues et de Mur-de-Barrez* de Jean Carbonel (1904-1905), 118 p, éditée par le Grelh Roergàs.

Chassagne M., 1956 - *Flore analytique de la Flore d'Auvergne*. Editions Lechevalier, Paris, t.1.

Vigarié E., 1927 - *Esquisse générale du département de l'Aveyron*, Rodez.

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron - Courriers, conservés et classés par dates à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron : près d'une quarantaine de lettres et cartes envoyées par Jean Carbonel au chanoine H. Coste.

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 048-063 (2024)

Henrietta Cerf (1810-1877), botaniste amatrice belge

par **Gilles ANDRÉ**[1], Melsia **TOMLIN-KRAFTNER**[2] & Marc **PHILIPPE**[3*]

[1] 4 rue du Presbytère, Athose, F-25580 Les Premiers Sapins
[2] The Business School, Howard House, University of Bristol Business School Queen's Ave, Bristol BS8 1SD
[3] Université Claude Bernard Lyon 1, LEHNA UMR 5023, CNRS, ENTPE, F-69622, Villeurbanne, France * correspondance à adresser à : 9 Boulevard Joffre, F69300 Caluire

RÉSUMÉ. Certes peu de femmes ont pratiqué la botanique comme une science avant la fin du XIXe siècle, mais ce nombre est aussi sous-estimé. Diverses raisons ont conduit a occulter des personnalités majeures comme Clémence Lortet ou Julienne Dugage de Pommereul. Une botaniste belge, Henrietta Cerf (1810-1877) fait partie de ces botanistes oubliées, quoiqu'elle ait publié pas moins de neuf articles, seconde chronologiquement seulement après Marie-Anne-Libert. Sa vie est retracée, en essayant de comprendre d'où lui venait son goût pour la botanique et pourquoi elle se résolut à publier. Ses collaborations sont détaillées, ainsi que son oubli rapide au début du XXe siècle. Son origine antillaise pourrait avoir joué un rôle important dans son parcours.

MOTS-CLÉS. Angleterre, Belgique, genre, histoire de la botanique, Jamaïque.

ABSTRACT. Admittedly, few women practised botany as a science before the end of the 19th century, but this number is also underestimated. For various reasons, major figures such as Clémence Lortet and Julienne Dugage de Pommereul have been overlooked. A Jamaican-born Belgian botanist, Henrietta Cerf (1810-1877), is one of these forgotten botanists, although she published no fewer than nine articles, second only chronologically to Marie-Anne-Libert. We retrace her life, trying to understand where her passion for botany came from and why she decided to publish. Her collaborations are detailed, as is her rapid demise in the early twentieth century. Her West Indian origin may well have played an important role in her career.

KEY-WORDS. Belgium,;botany history, England, gender, Jamaica.

INTRODUCTION

De 1859 à 1863, *The Phytologist*, une revue botanique renommée éditée à Londres, a accueilli plusieurs articles scientifiques signés simplement "H.C." Sans la courte notice publiée à son sujet par François Crépin (1877), et quelques mentions faites *passim* (par ex. dans Crépin, 1862), ces initiales n'auraient pas été identifiées avec certitude comme celles d'Henrietta Cerf (Britten, 1922). Henrietta Cerf (figure 1) est d'ailleurs ignorée de la monumentale compilation *Dictionary of British and Irish botanists* (Desmond, 1994), quoiqu'elle ait contribué au recensement de la flore britannique (Watson, 1874).

Comme ceux de tant de femmes botanistes des XVIIIe et XIXe siècles, le nom d'Henrietta Cerf a rapidement été effacé des mémoires (Benharrech, 2018 ; André & Philippe, 2020), du fait d'usages et de règles non écrites, bien qu'elle ait été la deuxième botaniste belge ayant publié, trente ans après Marie-Anne Libert. Qui était Henrietta Cerf, qui a publié des données floristiques sur la Belgique et le Royaume-Uni dans les années 1860 ? Pourquoi a-t-elle rédigé

des articles sur la botanique ? Quel souvenir a-t-on gardé d'elle ?

Nous explorerons ces questions à l'aide de sites généalogiques et de diverses sources en Jamaïque, des archives de l'État belge (https://genealogie.arch.be), et aussi grâce à un ensemble de 34 lettres envoyées par Henrietta Cerf à Crépin et scannées par le Jardin botanique de Meise (http://bib.plantentuinmeise.be/airwebopac/www.main.cls) et enfin grâce aux journaux de ses sœurs Emilia et Laura, aimablement mis à disposition de l'une d'entre nous (MTK) par des membres de la famille.

Figure 1. Henrietta Cerf.

1 Les parents d'Henrietta Cerf

Son père, Henry Cerf (1757 - 1840), était un Juif prussien, né à Liebenwald (Brandebourg, près de Berlin). On admet souvent que le patronyme Cerf est une francisation de l'équivalent allemand *Hirsch*. Les Juifs ashkénazes ont été parmi les derniers Européens à prendre des noms de famille. Au XVIIIe siècle l'administration prussienne les a fortement incités à adopter un patronyme. Pour ce faire plusieurs ont choisi des noms d'animaux ayant une dimension religieuse symbolique, dont la gazelle, d'où *Hirsch*[7]. On ne sait pas exactement pourquoi certains ont préféré l'équivalent français (Cerf), bien que la langue française fût alors à la mode en Prusse[8].

Henry a émigré vers 1770 en Angleterre, où en 1784 il est enregistré à Londres comme franc-maçon juif. En 1776, vivait à Bruxelles un Joseph Cerf (né en 1751 à Endingen, Allemagne), qui se rendit également en Angleterre avec sa femme, et y eut un fils, Isaac Joseph Cerf, né en 1784 à Exeter (Devon). Joseph Cerf est ensuite retourné avec sa famille à Bruxelles, où ils ont eu sept autres enfants. Deux des fils de Joseph, Isaac-Joseph et Simon, ont nommés leurs fils Henri Cerf. On peut donc supposer qu'Henry et Joseph étaient liés. Quel que soit leur lien de parenté, ces deux hommes illustrent l'existence au début du XIXe siècle d'une communauté juive reliant la Prusse, la Belgique[9] et l'Angleterre. La loi anglaise sur la naturalisation des Juifs promulguée en 1753 a initié un flux faible mais régulier d'immigration ashkénaze en provenance principalement des pays germanophones.

C'est à Londres qu'Henry aurait fait la connaissance des frères Judah et Hyman Cohen et d'Elis Wolfe, de riches marchands juifs de Jamaïque vivant à Londres, qui bâtirent leur fortune sur l'esclavage colonial et les investissements jamaïcains. C'est également là

7 Littéralement *Hirsch* signifie chevreuil.

8 Un David Cerf, né à Liebenwald en 1764, fut professeur de langue et bibliophile notoire à Königsberg (Allemagne ; Krüger, 1966). Mais du fait du processus de choix il ne faut pas surinterpréter les patronymes ashkénazes.

9 Partie des Pays-Bas jusqu'à son indépendance en 1830, *minus* une parenthèse française de 1793 à 1814.

qu'Henry aurait rencontré Thomas Elliot Esq[10], un entrepreneur écossais, du clan écossais Elliot of Stobs, résidant en Jamaïque à partir de 1793 environ. Henry Cerf immigra en Jamaïque en tant que marchand vers 1796 et acheta avec Thomas Elliott un terrain à St Elizabeth nommé Brown's Hill Mountain. Brown's Hill devint plus tard le domaine de Berlin.

Figure 2. Ruines de la plantation de Berlin (St Elizabeth, La Jamaïque).

Henry Cerf aurait rencontré au cours de l'année 1797 Elisabeth Anderson Wint, âgée de 21 ans, une chrétienne métisse vivant à St Elizabeth. Le couple, non marié, vécut sur la plantation de Berlin (figure 2) et eut huit enfants : Elizabeth, née le 17 septembre 1799 ; Henry Cerf Jnr, né le 28 octobre 1802 ; Sarah née le 10 août 1804 ; Emilia, née le 2 décembre 1805 ; Sophia, née le 18 novembre 1807 ; Henrietta née le 10 février 1810 ; Laura, née en 1816 ; et enfin Philip né en mai 1817. Tous sont nés sur le domaine de Berlin et y ont été baptisés selon le rite anglican par le révérend Bridges, Henrietta en 1814, à l'exception de Sophia, qui a été baptisée à Londres (Tomlin-Kräftner, 2020). Aucun autre enfant n'est mentionné dans le testament d'Henry, mais la société esclavagiste avait ses particularités (Tomlin-Kräftner 2020), et il existe dans les registres de naissances jamaïcains des mentions d'enfants *mustee* (légalement blancs) avec le nom d'Henry en tant que père.

En 1805 Henry acheta une plantation de café à un certain Philip Levy. Il devint ensuite rapidement propriétaire de plusieurs autres plantations, qu'il nomma pour certaines de noms de villes brandebourgeoises : Berlin ; Corby Castle ; Edimbourg ; Heathfield ; Nile ; Potsdam, etc. Henry posséda jusqu'à plus de 800 esclaves, une jetée et un magasin dans le port de la baie de Black River, vingt-trois propriétés, etc. Un bateau de commerce, propriété de six investisseurs mais baptisé le *Henry Cerf*, naviguait dans les Antilles sous pavillon britannique. Cependant Thomas Elliot mourut subitement en 1813 - pour beaucoup d'Européens l'espérance de vie en Jamaïque était alors limitée du fait des maladies tropicales (Tomlin-Kräftner, 2020) et la région de St-Elizabeth était particulièrement malsaine (Gardner, 1971). En outre, à cette époque la rhétorique anti-esclavagiste s'intensifia, des personnes asservies se rebellèrent, brûlant des propriétés. Henry commença alors à liquider ses biens. Il vendit ses parts dans le navire, le quai et plusieurs propriétés. En 1815, Henry et Elisabeth avaient emmené Sophia, âgée de 7 ans, en Angleterre et l'y avaient fait baptisée. A cette occasion ils effectuèrent également des transactions commerciales, et recherchèrent une propriété à Londres où installer leur nombreuse famille. Dès 1820, Henry Cerf était un propriétaire terrien absent de Jamaïque, ayant transféré, vendu ou loué ses plantations. Son neveu Maximilian Wolff (originaire d'Allemagne) lui acheta en 1821[11] le domaine

10 Le pentaïeul de l'une d'entre nous (MTK).

11 L'acte de vente, enregistré en janvier 1822, domicilie Henry à Worton Hall, Middlesex.

d'Edinburgh à Manchester (Jamaïque), tandis que Judah et Hyman Cohen, avec l'aide de sa femme Elizabeth, géraient les domaines de Berlin (St. Elizabeth) et de Heathfield (Manchester) et achetaient une partie d'autres domaines (Tomlin-Kräftner, 2014).

Peu après la naissance de Philip, Henry et sa famille émigrèrent donc en Angleterre et s'installèrent à Worton Hall (Isleworth, Middlesex, Angleterre), dans une riche maison bourgeoise proche de Londres, construite en 1783, à 1 km à l'ouest des Kew Gardens (figure. 3). Isleworth était un centre de production horticole important, mais aussi un lieu de résidence de prestige. Pour pouvoir s'intégrer dans la bonne société britannique qu'il fréquentait assidument le couple Cerf - Wint s'est marié religieusement le 10 septembre 1826 à Newland, Gloucester, dans une église anglicane[12] et en toute discrétion[13]. Henry se rendait alors encore régulièrement du Royaume-Uni à la Jamaïque pour visiter et gérer ses propriétés.

Figure 3. Worton Hall (Isleworth, Middlesex, Angleterre).

En 1829, le 15 mai, Henry Sr. rédigea son testament à Londres[14]. Peu après il déménagea à Bruxelles, peut-être pour se rapprocher de son fils Henry Jr. et de sa fille Emilia[15], qui avaient tous deux épousé des enfants de Julien Deby, un Juif originaire de Prusse comme lui. Né Israel Ebie en 1771 à Strelitz (duché de Mecklembourg-Strelitz, aujourd'hui en Allemagne), celui-ci avait immigré avant 1783 à Bruxelles, alors sous domination française, et y avait changé son nom en Julien Deby en 1808. Les familles Cerf et Deby, qui avaient opté pour la nationalité belge, étaient voisines à Bruxelles et leurs enfants, alors de jeunes gens, se rendaient visite journellement selon le journal de Laura[16], qui ajoute qu'Henriette était surnommée affectueusement Henny.

Henry Sr. est décédé en Belgique, à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles), le 18 novembre 1840. Elisabeth Wint, elle, est décédée le 2 avril 1841, également à Bruxelles. Les exécuteurs testamentaires de Henry Sr. sont des hommes d'affaires, son neveu Maximilien Wolff et le révérend Thomas Roberts[17], de Bristol. Ce pasteur baptiste était un anti-esclavagiste notoire, qui continua à militer après 1833 (*Slavery abolition act* du Royaume-Uni) pour l'abolition aux États-Unis.

Après la mort de ses parents Henrietta Cerf a résidé plusieurs années (Cerf, 1858) au château de Blocqmont[18] (figure 4) à Houx sur-Meuse près de Dinant, chez "un parent" (Crépin, 1877). Elle est recensée à Bruxelles, en 1856, à Bruxelles, au n° 27 boulevard de l'Observatoire, vivant en compagnie de sa sœur Emilia, de son mari et de leur fille. À cette époque-là le groupe se partageait probablement entre Blocqmont à la belle saison et Bruxelles l'hiver. De 1863 à 1867, Henrietta habita près de Bruxelles, à Ixelles, au n° 29 de la rue des Champs-Élysées. À partir de 1868, son adresse est la même mais au n° 41. En 1874, elle est recensée comme rentière à Ixelles (Belgique), toujours au 41 rue des Champs-Élysées, où elle résidait encore lors du décès de sa sœur Emilia, le 12 février 1877. Le 5 mai 1877 elle quitta Ixelles pour Bruxelles-ville, au n° 129 rue

12 Le prêtre était selon le registre le « rev. Thomas » (Tomlin-Kraftner, 2020).

13 Newland est situé à une journée de voyage de Londres, en calèche ou à cheval.

14 The National Archives, Londres, Prob 11/1939/102 ; avec des codicilles en 1832 et 1838.

15 Senior (2003) avance une autre raison, qui semble résulter d'une confusion.

16 Le journal de Laura couvre juillet et août 1835.

17 Thomas Roberts (1780-1841), pasteur baptiste. Était-ce lui qui maria le couple Cerf-Wint ?

18 Henrietta Cerf, et diverses sources de son époque orthographient Bloquemont.

Joseph II, où elle habita avec son neveu Henri Alexandre Deby, officier. Elle y décéda le 22 octobre 1877, célibataire.

Figure 4. Bloqmont.

2 La fratrie d'Henrietta Cerf

Henrietta a un frère et trois sœurs aînés et une sœur et un frère cadets :

Henry Jr., né en 1802 en Jamaïque, a épousé en 1827 Rosalie Caroline Deby, fille de Julien Isidore Deby et sœur de Marcus Julien Deby. Ce couple n'a eu qu'une fille, Amelia Elisa, née en 1827. Henry Jr. est décédé à Bruxelles en 1877.

Sarah, née en 1804 en Jamaïque, y est morte en bas âge.

Emilia (on trouve aussi Amelia), née en Jamaïque en 1805, a épousé en 1825 l'avocat Marcus Julien Deby [19] à Bathwick, en Angleterre, puis à nouveau à Bruxelles en 1826. Le couple a eu quatre enfants : Julien Marcus (né à Bruxelles en 1826) ; Rosalie Emilie (née à Bruxelles en 1827) ; Henri Alexandre (né à Laeken en 1838) et Laura (ou Laure) Jeanne (née à Laeken en 1846). Emilia est décédée à Ixelles (Belgique) en 1877, au domicile qu'elle occupait avec Henrietta.

Sophia (ou Sofia), née en Jamaïque en 1807, n'a été baptisée qu'à l'âge de sept ans, à St-Mary, Abbots Church, Kensington en Angleterre. Ceci pourrait être dû au fait que sa peau ait été sombre (Tomlin-Kräftner, 2020). Elle épousa Charles Ellis en 1838 et mourut en 1878.

Laura, née en 1816 en Jamaïque également, restée célibataire, était encore vivante en 1829.

Un dernier frère, Philip, né en Jamaïque en 1818, mourut en 1820 en Angleterre.

Dans ses lettres à Crépin, Henrietta évoque souvent « ma sœur, Madame Deby » dont elle s'occupe lorsqu'elle est souffrante, qui habite avec elle et qui la suit dans ses voyages, un « neveu », qu'elle dit être Julien Deby, et une nièce qu'elle nomme « M$^{lle.}$ Deby », et qu'elle précise être âgée de 13 ans dans une lettre datée de 1859. Cette nièce est donc Laura Jeanne Deby. Henrietta Cerf semble ainsi avoir été particulièrement liée à sa sœur Emilia et sa famille. Les autres membres de la fratrie d'Henrietta Cerf, y compris ses beaux-frères, ne sont que rarement évoqués, ou pas du tout, dans les lettres à Crépin.

3. Henrietta Cerf, botaniste

Ayant vécu jusqu'à au moins huit ans en Jamaïque, dans une plantation d'une région connue pour la diversité et la richesse de ses productions agricoles, Henriette Cerf a probablement été sensible tôt à la diversité végétale. Une éventuelle influence de ses parents n'est pas à exclure, même si on a aucun élément fiable à ce propos. A Worton Hall il y avait une orangerie, avec des plantes tropicales, ainsi que de riches vergers. Le parc de la maison était connu pour ses cèdres splendides et ses plantes américaines (Aungier, 1840). La famille disposait également d'une demeure à Kensigton (Londres), contigüe du verger Goaring, acheté par Henry en 1820. Plus tard à Bruxelles, comme le raconte le journal de Laura, Henriette et ses sœurs Sophia et Laura allaient souvent au château de Stuyvenberg où vivait leur frère et sœur mariés. Le parc du château incluait un riche jardin, et Henrietta était en termes amicaux avec le jardinier d'après Laura. Selon Crépin (1877) Henrietta était une « dame d'un esprit très cultivé », et

19 Marcus Julien Deby (1801-1890), longtemps bourgmestre de Laeken et membre fondateur de l'Université de Bruxelles (Vanderkindere, 1884).

dont les connaissances en botanique étaient fort étendues. Elle parlait couramment plusieurs langues. Le titre de son article de 1859 suggère qu'elle avait alors déjà acquis une bonne connaissance tant de la flore britannique que de celle de Belgique. Aucune source n'a permis de dater précisément les débuts d'Henrietta Cerf en botanique, mais dans les premières lettres qu'elle envoie à Crépin (août et octobre 1859) elle dit la pratiquer depuis plusieurs années, en autodidacte. Un de ses articles de 1861 (Cerf, 1861a) mentionne des récoltes qu'elle a faites en 1849 dans le Kent. Dans un de ses courriers à Crépin, daté du 11 mars 1863, elle parle d'une récolte faite en Belgique en 1846 par son neveu Julien.

Dans les années 1850, Henrietta Cerf vécut plusieurs années chez "un parent" près de Dinant, au château de Blocqmont[20] (Crépin, 1877), où elle effectua un recensement de la flore locale. Comme elle y décrit des herborisations avec un neveu et une nièce, il est probable que ce parent soit sa sœur Emilia, épouse Deby, qui résidait avec elle[21]. Julien Marcus Deby a d'ailleurs adressé certaines de ses publications depuis Blocqmont (Deby, 1853). Ce petit groupe constitué d'Henrietta Cerf, Julien Deby et Laura Jeanne Deby, semble avoir été un temps au moins une équipe de botanistes fort active dans la région de Dinant (Cerf, 1861). Le fils d'Emilia, Julien Deby, avec qui Henrietta Cerf a herborisé à Houx-s/Meuse, ingénieur et naturaliste[22], a étudié à Liège puis enseigné à Bruxelles avant de parcourir le monde comme spécialiste d'exploitation des mines et de métallurgie, puis enfin de s'installer à Londres vers 1877, où il devint un spécialiste reconnu des diatomées (Deby, 1888 ; Van Heurk, 1895).

Serait-ce Julien Deby qui initia sa tante à la botanique, à la suite de ses études à Liège en 1845-1848, où il a appris la botanique (Durand, 1881) avec Morren qui le marqua profondément (Deby, 1848) ? Malgré son profil de naturaliste publiant et passionné, nous n'en avons aucune preuve.

Lors d'un voyage en 1872 en Écosse, Henrietta Cerf a herborisé à Saint-Fillans (Perthshire) avec Alice Worsley[23] (Watson, 1874, Jackson, 1883). Cette botaniste était la nièce d'Anna Worsley[24], une botaniste relativement connue, active et qui communiqua sa passion à de nombreuses personnes de son entourage, encourageant la pratique féminine (Howard, 1962 ; Allen, 2001). Anna Worsley était l'épouse de Frederick Russell, également botaniste. Il est tout à fait possible qu'Henrietta Cerf et Anna Worsley se soient connues. La famille Worsley était établie à Bristol, gérant une raffinerie de sucre, alors importé des Antilles. Nous ne savons pas si le rev. Thomas Roberts, également de Bristol, aurait pu avoir joué, dans les années 1840, un rôle dans le contact Cerf – Worsley.

Selon Crépin (1877), Henrietta avait beaucoup voyagé et étudié la flore en Écosse, en Angleterre, en Suisse et le long du Rhin. D'après ses lettres à Crépin et ses articles elle a effectivement voyagé à plusieurs reprises (au moins six fois) au Royaume-Uni entre 1849 et 1872. Un échantillon d'edelweiss de l'herbier J. Hennen (BR0000029191086) est indiqué comme récolté par « Mlle H. Cerf » en août 1862 au Grand Combin, dans le Valais en Suisse. Ce voyage vers les Alpes n'est pas évoqué dans les courriers à Crépin, mais le seul courrier daté de 1862 est un court billet le félicitant de sa nomination de professeur de botanique à Gentbrugge. Nous n'avons trouvé aucune trace d'un voyage le long du Rhin. Par contre, elle est venue en 1871 dans le nord de la France, tout en ne semblant pas y avoir herborisé. Le voyage à St-Fillans avec Alice Worsley montre qu'Henrietta Cerf faisait encore activement de la botanique de terrain en 1872. Une part d'herbier de *Lathyrus cicera*

20 Elles résidaient probablement en tant que locataires de ce château, alors propriété de la famille de Lévignan, qui elle résidait probablement au château de Houx (Doran, 1855 ; Courtoy, 1949).

21 Lettre de Henrietta Cerf à Crépin du 1° février 1861.

22 Également botaniste, Julien Marc Deby a laissé des parts aujourd'hui conservées à AHW, BM, OS, PC. Le Muséum national d'Histoire naturelle conserve aussi un holotype de Ténébrionidé qu'il collecta à Sumatra.

23 Alice Worsley (1833-1914).

24 Anna Worsley (1807-1876).

conservée au Jardin botanique de Meise (BR)[25], collectée par elle en juin 1876, montre qu'elle herborisait encore en Belgique un an avant son décès.

Henrietta Cerf compila probablement ses données floristiques dans des notes. Mais ni celles-ci ni l'herbier "fort intéressant", avec des spécimens "admirablement" préparés (Crépin, 1877), qu'elle constitua ne sont aujourd'hui localisés (Hauman, 1958). Il en est de même de l'herbier de sa nièce, comme de celui de Julien, dont seule la collection de diatomées semble conservée au Natural History Museum de Londres. Quelques spécimens collectés par Henrietta Cerf se trouvent dans des herbiers d'autres botanistes, à Meise.

Henriette Cerf a été cofondatrice de la Société Royale de botanique de Belgique en 1862 (selon Crépin, 1877 - d'autres sources recensent 33 fondateurs, parmi lesquels Henrietta Cerf n'est pas citée). À sa création, cette société comptait 100 membres (dont 3 femmes) et 3 membres associés (dont une femme, Marie-Anne Libert). Dans les *Bulletins de la Société royale de Belgique*, elle est désignée, en tant que membre effectif de 1862 à 1877, comme « Melle Cerf (H.) » puis « Cerf (H.), rentière ». En 1865, Henrietta Cerf a été cooptée membre associée de la Société phytologique d'Anvers, créée par H. Van Heurk (voir les *Annales* de cette société, volume 1 fascicule 3, non paginé). Comme elle a publié dans *The Phytologist*, il serait possible qu'elle ait été membre de la *Botanical society of London*, éditrice de cette revue et l'une des rares sociétés à admettre les femmes, cependant la liste de ses membres est incomplètement connue (Allen, 1980) et il n'y en a aucune trace dans ses courriers.

Selon Crépin (1877), Henrietta Cerf se consacrait également à la « botanique rurale ». Nous n'avons pas réussi à trouver trace qu'elle ait eu un intérêt pour l'agronomie, même si son neveu, Julien Deby, a été au début de sa carrière professeur d'agriculture et d'histoire naturelle à l'école centrale de commerce de Bruxelles (Deby, 1848). Il faut donc sans doute comprendre « botanique rurale » comme « botanique de terrain à la campagne » par opposition à la recherche en laboratoire.

4. Henrietta Cerf, autrice

À l'époque victorienne il n'était pas rare que des femmes écrivent sur les plantes, mais il était exceptionnel qu'elles le fassent dans un mode scientifique (George et Martin, 2011). Nous n'avons pas trouvé la raison qui l'a conduite à publier sur ce mode. Son neveu Julien Deby publie dès l'âge de 19 ans (Deby, 1845) des articles dans *The Zoologist*. Peut-être a-t-il incité sa tante à faire de même ? Alexander Irvine, éditeur de 1855 à 1863 de *The Phytologist*, semble avoir aussi joué un rôle important pour la publication des recherches d'Henrietta Cerf. Enseignant et lui-même botaniste amateur, il était attaché à la diffusion des connaissances botaniques, notamment floristiques, et aidait les débutant(e)s à publier leurs observations (Trimen & Baker, 1873). D'après ses courriers à Crépin, Henrietta Cerf semblait bien connaître Irvine.

Entre 1858 et 1863, Henriette Cerf a publié plusieurs communications, toutes dans *The Phytologist* (Crépin, 1877, 1878 ; notre liste ci-après). Aucune n'est signée autrement que par les initiales "H.C." et son nom n'est jamais mentionné dans ce journal. Il faut noter que, aussi flatteuse soit-elle, la notice de Crépin sur Henrietta Cerf n'énumère pas toutes ces contributions. Par exemple, elle ne mentionne pas celle de 1858. La liste des contributeurs publiée au début de chaque numéro du *Phytologist* mentionne plusieurs fois "H.C." sans pour autant identifier clairement toutes ses contributions. Sans la notice de Crépin (1877), la participation d'Henrietta Cerf à cette revue aurait probablement été oubliée (Britten, 1922).

Dans ce qui pourrait être son premier article dans *The Phytologist* (1858), Henrietta Cerf traduit un texte publié originellement en allemand par un Suédois dans le *Botanische Zeitung*, texte qui répondait, indirectement, à une question posée précédemment par un

25 BR0000029723249, *Lathyrus cicera*

contributeur du *Phytologist.* Henrietta Cerf se justifie de proposer cette traduction à la publication dans le *Phytologist* en argumentant que cette revue allemande est peu lue en Angleterre. Deux autres de ses contributions sont basées sur de telles traductions d'articles en allemand. Elle connaissait donc la littérature botanique germanophone et se tenait au courant de ses progrès. Van Horen (1869) reconnaît l'aide d'Henrietta Cerf pour la littérature sur les *Lemnaceae*[26]. Henrietta Cerf semble donc avoir eu une bonne connaissance de la littérature botanique en général et s'être tenue informée des avancées.

La maternité de l'un des articles cités par Crépin (1877, 1878) comme étant d'Henrietta Cerf est controversée. Cet article intitulé *East Anglian Botany* n'est en effet pas signé, pas même par des initiales, et son style est très différent de celui des autres articles d'Henrietta Cerf (Britten, 1922). L'auteur, masculin d'après l'orthographe, y utilise parfois " nous ", ce qui pourrait suggérer qu'il s'agit du rapport d'un groupe – qui pourrait alors inclure le neveu d'Henrietta Cerf, Julien Deby, comme rédacteur. En 1863, un *Aliquis* (c'est-à-dire "quelqu'un" en latin) a attribué la contribution de *East Anglian Botany* à un "correspondant de Yarmouth" (*The Phytologist*, 6 : 494), qui ne semble donc pas devoir être Henrietta Cerf. Britten (1922) pense que le texte pourrait avoir été écrit par Irvine lui-même. Un article récent cite cette contribution comme anonyme (Rich & Pryor, 2003).

À la fin de chaque livraison mensuelle de *The Phytologist* est donnée une liste de contributeurs. La constitution de celle-ci questionne, les auteurs de la livraison n'y figurant pas toujours tous, plusieurs usant de pseudonymes (e.g., aliquis, alpha, sigma, botanophilus, vasculum, etc.) et plusieurs contributions étant totalement anonymes. Plusieurs mentions de "H.C." dans ces listes de contributeurs n'ont pu être reliées à un texte. Il est donc possible que certaines des contributions d'Henrietta Cerf soient encore non repérées.

Toutes les contributions d'Henrietta Cerf ont apparemment été publiées dans *The Phytologist* (deuxième forme, avec *A botanical journal* comme sous-titre, 1855-1863), avec Alexander Irvine comme éditeur. Aucun article d'elle postérieur à 1863 n'a pu être découvert dans d'autres revues botaniques. Elle n'a apparemment communiqué de textes à publier qu'en anglais et en Angleterre. La politique éditoriale plutôt ouverte du *Phytologist* a permis la publication des travaux de plusieurs femmes. Si les auteurs désignés uniquement par leurs initiales, environ 10 % des contributeurs du *Phytologist,* étaient toutes des femmes, alors il s'agit d'un taux impressionnant pour une revue botanique, dans un pays où elles étaient exclues de la plupart des sociétés savantes, y compris la *Linnean Society*. Bien qu'il ait accueilli de nombreuses contributions de femmes botanistes, le *Phytologist* n'a rien fait pour permettre qu'elles soient identifiables, potentiellement à la demande de ces dernières, ni pour qu'elles puissent avoir accès à une quelconque reconnaissance.

Henrietta Cerf a participé à une publication collective, le *London catalogue of British plants* (Jackson, 1883). Cette liste numérotée des plantes britanniques, dont la première publication date de 1844, a été régulièrement mise à jour. Dans une lettre du 19 novembre 1862, Henrietta Cerf fait part à Crépin du fait qu'Irvine lui a demandé d'annoter une version du *London catalogue*. Watson (1874) rapporte qu'il a été demandé à Alice Worsley de vérifier le *London Catalogue* (6^{éme} éd.) pour la flore du vice-comté de Mid Perth, où Alice Worsley résidait temporairement et qu'Alice Worsley a fait cette vérification avec Henrietta Cerf. Enfin il faut noter qu'Henrietta Cerf n'a jamais publié dans le *Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*. On pourrait s'en étonner vue l'influence qu'y avait Crépin, avec qui elle collaborait régulièrement. Mais il semble que si Crépin a eu à cœur, dans un premier temps, de réunir les données floristiques d'un grand nombre d'amateurs, une fois devenu professionnel, en 1862, il a tenu à

26 Elle lui avait prêté un livre sur ce sujet, lettre à Crépin du 26 février 1868.

se démarquer d'eux et s'opposait fortement au fait qu'ils puissent publier (Diagre-Vanderpelen, 2014).

5. Collaborations botaniques

En 1860, Crépin reconnaît la contribution d'Henrietta Cerf à son *Manuel de la flore de Belgique* par ces mots : *C**** (Mlle H.). - *Cette dame savante explore avec succès depuis dix ans les bords de la Meuse. L'année dernière, elle a publié dans le n° 50 du Phytologist une intéressante notice sur la Florule des environs de Dinant, intitulée : Notes on the Belgium Flora - Une liste de plantes poussant à l'état sauvage en Belgique, et qui sont soit rares, soit non indigènes en Angleterre. C'est elle qui, la première, a constaté la présence de l'Orchis simia dans la province de Namur. Je lui exprime ici mes remerciements pour les plantes et les renseignements qu'elle m'a procurés avec tant de bonté* (dans la préface, page LXVI). Il est à souligner qu'Henriette n'est pas explicitement nommée. Crépin avait remarqué dans *The Phytologist* l'article ***Notes on the Belgium flora*** (Cerf, 1859) et s'était renseigné auprès de l'abbé Bellynck[27] pour en connaître l'auteur. Il a ensuite envoyé le premier fascicule de ses ***Notes sur quelques plantes rares ou critiques de la Belgique*** (Crépin, 1859) à Henrietta et à sa nièce. La lettre de remerciements d'Henrietta Cerf, datée du 10 août 1859, initia une collaboration soutenue. D'après les lettres d'Henrietta Cerf, Crépin lui confirmait des identifications et assurait la relation avec le botaniste allemand Wirtgen[28] qui vendait des plantes à Henrietta, ainsi qu'avec d'autres botanistes. Henrietta Cerf, elle, transmettait à Crépin des données et des échantillons, y compris des *Rosa*[29], lui prêtait des livres et des revues de botanique[30] de sa riche bibliothèque, lui signalait des parutions intéressantes, transmettait à Alexander Irvine et d'autres botanistes anglais des desiderata de plantes de Crépin. C'est Henrietta qui transmit à Irvine le *Manuel* de Crépin (1860) et lui permit un certain retentissement en Angleterre (Irvine, 1860). La collaboration Cerf-Crépin n'est cependant pas signalée dans la notice écrite sur Crépin par Moreau (1906).

Dans ses lettres (voir figure 6 son monogramme), Henrietta Cerf propose par deux fois, en 1864 puis 1866, un ouvrage de Darwin (*On the fertilisation of orchids by insect agency*[31] puis une brochure (*On the movements and habits of climbing plants*[32]) à Crépin, qui était fixiste (Irvine, 1860 ; Errera & Durand, 1906), mais elle n'exprime nulle part de position quant au débat transformiste si intense à l'époque.

Rapportant sur le *Manuel* de Crépin, Irvine écrivait, faisant allusion à Henrietta Cerf : *Nous sommes très heureux de voir que notre auteur* [Crépin] *fait une mention honorable de l'assiduité et du succès, dans l'investigation de la botanique de la Belgique, d'un de nos bons contributeurs, qui a de temps en temps enrichi les pages du Phytologist avec ses remarques*

27 Bellynck, Auguste Alexis (1814-1877), abbé, enseignant et naturaliste.

28 Wirtgen, Philipp Wilhem (1806-1870), enseignant et botaniste.

29 Nos recherches n'ont permis d'identifier qu'une seule collecte d'Henrietta Cerf dans l'herbier de Crépin à Meise - BR0000010576885, provenant de Blocqmont mais non datée.

30 Dont *Botanische Zeitung*, *Journal of botany*, *The phytologist*, *The naturalist*, *The popular science review* et *La revue horticole*. D'après ses lettres ses revenus semblent avoir permis à Henrietta Cerf de réunir une riche bibliothèque de botanique et de manière générale de mener une vie aisée, agrémentée de nombreux voyages.

31 Henrietta Cerf utilise curieusement une locution de Darwin parue dans *Gardeners' Chronicle and Agricultural Gazette* (14 septembre 1861 : 831) plutôt que le titre de l'ouvrage publié par Darwin en 1862, dont le titre complet est *On the various contrivances by which British and foreign orchids are fertilised by insects, and on the good effects of intercrossing.* Cependant une forme proche avait servi de titre à une brève note dès 1860 (Darwin, 1860), et Darwin utilise dans ses courriers quand il se réfère à son livre le titre court *On the fertilization of orchids.*

32 Ce travail lu à la Linnean Society en février 1865 n'est paru en tant qu'ouvrage qu'en 1875. Henriette Cerf a donc reçu un tiré-à-part dès avant juillet 1866.

sur les plantes belges et britanniques (traduit de l'anglais, *Phytologist*, 4 : 273). C'est probablement aussi Irvine qui a écrit (*Phytologist*, 6 : 283 ; sept. 1862) à destination d'Henrietta Cerf : *Notre aimable amie H.C., qui actuellement réside et fait de la botanique dans le Rossshire, est informée qu'une série de roses écossaises serait très bienvenue*.

Ravenshaw[33] publie en 1860 une donnée de *Fumaria vaillantii* de « Mdlle. H. Cerf » pour le Devon, et reconnait sa collaboration. En 1869 dans leur *Flora of Middlesex* Trimen et Thiselton-Dyer publient dix-neuf données de plantes pour Worton, mais pour aucune ils n'indiquent la source. Henrietta Cerf n'y est pas citée parmi les collaborateurs, mais peut-être a-t-elle demandé à Trimen qui était un ami d'Irvine (Trimen & Baker, 1873) de ne pas le faire.

Dans une lettre à Crépin datée du 29 juin 1863, Henrietta Cerf mentionne un correspondant à la recherche de fougères rares, et ajoute une liste de desiderata. Ce correspondant, le britannique Thomas Westwood, était une relation de son neveu par alliance. Nous n'avons pu l'identifier.

La collaboration floristique d'Henrietta Cerf est mentionnée par Crépin (1863, 1866) et Thielens (1870, 1873). En 1868, Henrietta offre les six premiers volumes du *Phytologist* à la Société royale de Botanique de Belgique, ainsi que des plantes du Chili. Les données d'Henrietta Cerf mentionnées par Thielens ne sont pas nouvelles, par contre, ses deux données publiées par Errera en 1874, provenant des environs d'Ixelles (Boitsfort et La Hulpe), le sont. Bien que le *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique* ait publié certaines de ses données, en indiquant son nom complet (mais jamais son prénom), il n'a jamais accueilli de contribution d'Henrietta Cerf.

À plusieurs endroits dans ses lettres, Henrietta parle d'amies lui ayant envoyé des plantes, du Chili, de France (Corse, Marseille). Malheureusement elle ne cite jamais leurs noms. Il pourrait y avoir eu autour d'Henrietta Cerf, comme autour de Clémence Lortet (Lortet et al ., 2018), un réseau féminin informel de botanistes. Le lien avec Alice Worsley a été évoqué plus haut. Les plantes chiliennes données à la Société royale de botanique de Belgique viennent probablement d'Anne Field, ép. Alison. Dans sa lettre du 13 juillet 1866, Henrietta Cerf écrit en effet que ces plantes lui viennent d'une amie et qu'elles ont été rassemblées « vers Coquimbo [Chili] il y a quelques années ». Anne Field était l'épouse de Robert Edward Alison, consul britannique à Coquimbo de 1857 à 1859. Elle y avait soigné le botaniste William Henry Harvey, très malade. Dans les mémoires de ce dernier (Harvey, 1869) figurent quatre lettres à Anne Field (Mrs. Alison), dont deux datées de 1857, envoyées par Harvey juste après son retour au Royaume-Uni. Il y explique à Anne Field, qui lui demande comment l'aider, que sa fille Gertrude Alison (née en 1844) pourrait lui confectionner des parts d'herbier. Henrietta Cerf reçoit les plantes chiliennes d'Anne (et sa fille ?) Field en juillet 1866, c'est-à-dire peu après le décès de Harvey (15 mai 1866), qui ne les avait que partiellement étudiées. Le paquet a donc probablement été retourné à Anne Field, qui l'aurait envoyé à Henrietta Cerf. La connexion Anne Field – Henrietta Cerf pourrait être expliquée par l'activité de Robert Edward Alison, qui gérait une compagnie minière exploitant le cuivre à Coquimbo et connaissait probablement Julien Deby, exploitant alors des mines de cuivre en Géorgie (États-Unis) et spécialiste reconnu de cette activité (Deby, 1855).

Dans deux lettres de 1863, Henrietta Cerf cite comme une amie londonienne, une certaine Mme Doran, qu'elle dit essayer d'aider un botaniste piémontais garibaldien[34] offrant à la vente des plantes alpines. Or un écrivain anglais, John Doran[35], a résidé au château de Blocqmont en 1855, qu'il décrit comme un

33 Ravenshaw, Thomas Fitz-Arthur, (1829-1882), pasteur et botaniste anglais.

34 Dans sa lettre du 11 mars 1863 elle donne son nom, Zackmary. Un officier hongrois de ce nom fut major dans la légion hongroise formée après la prise de Palerme en mai 1860 (Tamborra, 1983).

35 Doran, John, (1807 - 1878), écrivain anglais, philosophe et historien, auteur d'un pamphlet sur

endroit pittoresque et fleuri (Doran, 1855). Sa femme, Emma Gilbert, a probablement côtoyé Henrietta Cerf à Blocqmont.

6. La fin et les souvenirs

Le décès d'Henrietta Cerf, le 22 octobre 1877, a été annoncé en Belgique par Crépin (1877) et la *Revue de l'horticulture belge et étrangère* (4 : 17, 1778). Plus tard, il a été annoncé au Royaume-Uni par Jackson (1877) dans le *Journal of Botany*, avec la mention complète de son nom comme "Mademoiselle Henrietta Cerf" et les lignes suivantes : *Elle possédait une bonne connaissance des plantes européennes, en particulier celles de Belgique. Elle est l'auteur de plusieurs articles originaux et de traductions publiés dans la nouvelle série du Phytologist* . Sa disparition fut également annoncée dans le numéro du 17 novembre 1877 de la *Gardener's chronicle*, là encore avec son nom complet et la mention non détaillée qu'elle avait publié dans le *Phytologist*, puis en novembre 1877 par les revues *Nature* et *Journal of botany*, avec un texte similaire. Avec des avis plus courts, sa mort fut aussi rapportée aux États-Unis par le *Harper's weekly* (Anonyme, 1878a), en Hongrie par le *Magyar Növénytani Lapok* (1877) et en Allemagne (Anonyme, 1878b). La publicité donnée à son décès est exceptionnelle pour une femme de sciences à l'époque.

Le nombre de journaux ayant annoncé sa mort, et leur internationalisme, contraste vivement avec la discrétion qu'Henrietta Cerf semble avoir cultivée toute sa vie. Ce décalage pourrait être significatif du changement initié vers 1870, au début bien timidement, quant à l'acceptation de la participation publique des femmes à la science. Quant à la discrétion d'Henrietta Cerf, c'est bien elle qui demandait à n'être citée que par ses initiales. Elle écrit en 1859 à Crépin : *Si vous me faites l'honneur de me nommer dans la préface de votre manuel, je vous prie de ne le faire que par mes initiales* (notre traduction). Elle s'en explique encore dans une autre lettre, datée du 30 décembre 1860 : *Je me sens plutôt honteuse de me voir placée dans une liste de botanistes aussi distingués et d'une manière aussi flatteuse. Il est bon que seules mes initiales apparaissent* (notre traduction). C'est donc un argument d'illégitimité qui est avancé, même si une forte pression sociale qui désapprouvait qu'une femme investisse la sphère publique a certainement aussi joué.

Après sa mort, son nom est encore mentionné par Crépin (1878) comme celui d'une botaniste belge [36], puis par Durand (1881) avec ces mots : *Un échantillon dans l'herbier belge est accompagné de la note suivante de M. Crépin : échantillon envoyé par Mlle Cerf, et, si j'ai bonne mémoire, trouvé dans les environs de Liège par M. J. Deby*.

Son nom est encore cité par Wildeman et Durand (1899), pour treize données, par Pâque (1902), pour six données, et par Broeck (1913) comme collectrice potentielle pour une orchidée.

En 1922, Britten, intrigué par les initiales "H. C." lors d'une recherche bibliographique dans le *Phytologist*, a mené une brève enquête. Il note que le compte-rendu de Crépin n'est pas complet et discute des travaux d'Henrietta Cerf. Il est clairement impressionné par les travaux d'Henrietta et suggère des recherches plus complètes sur elle. En 1958, elle est listée comme botaniste belge par Hauman, selon qui Henrietta Cerf a laissé un *herbier admirable qui ne semble pas être resté en Belgique*. Plus récemment, Schreiber et Pierret (2004), analysant un inédit d'Émile Ouverleaux sur les Juifs en Belgique au XIXe, la citent comme botaniste réputée.

On notera que le nom de genre botanique *Henrietta* Macfadyen (*Flora Jamaica,* 2 : 76. 1837) n'est pas lié à Henrietta Cerf, mais à *Henriettea* DC (*Prod.* III : 178. 1828), lui-même tiré d'un nom vernaculaire guyanais.

le comte de Cavour en 1860. Il épousa en 1834 à Londres Emma Marry Harrington Gilbert (1809-1898).

36 Crépin liste les botanistes belges ou « étrangers qu'un long séjour en Belgique peut faire considérer comme Belges ». Henrietta Cerf avait la nationalité belge.

CONCLUSION

Henriette Cerf (figure 6) est la deuxième femme "belge" à avoir publié des articles botaniques scientifiques, la première étant Marie-Anne Libert. Comme elle, Henrietta Cerf a échangé avec plusieurs botanistes reconnus, et conduit ses recherches sans aucune aide financière, ni statut académique (Maroske et al., 2018) ; comme elle, Henrietta Cerf affiche la modestie et n'est restée dans les mémoires que grâce à des mentors masculins qui lui ont permis de publier (Irvine) ou l'ont citée (Crépin) ; comme elle, elle est, au sens actuel comme à celui de l'époque, une amatrice. Cependant l'écho international de son décès montre bien que son expertise, même si elle était celle d'une amatrice, était reconnue et appréciée. Comment expliquer dès lors que son souvenir se soit si vite estompé ?

Certes Henrietta Cerf n'a pas publié de nouveaux taxons, ce qui ne l'a probablement pas aidée à rester dans les mémoires, malgré ses nombreuses publications. L'éducation d'Henrietta Cerf lui a fait fuir toute publicité. Elle n'aurait sans doute pas apprécié que son identité d'autrice soit dévoilée, comme l'a fait Crépin à partir de 1862, puis plus clairement après son décès. Un équivalent masculin aurait signé ses articles de son nom, et ce statut de publiant aurait certainement aidé à ce que son herbier, voire ses notes et catalogues manuscrits, soient conservés, réétudiés, appréciés. Henrietta Cerf a donc été soumise au processus bien décrit par Benharrech (2018) d'érosion différentielle affectant la mémoire des femmes scientifiques.

Il reste à comprendre ce qui détermina Henriette à s'intéresser à la botanique. A-t-elle simplement accompagné son neveu Julien Marcus lors de ses études en Belgique ? L'intérêt de ses parents pour les plantations et jardins pourrait avoir joué un rôle. Une autre antillaise, la créole Joséphine de Beauharnais, a marqué la botanique française au début du XIXe siècle. Il y aurait-il une part de culture antillaise dans le goût d'Henrietta pour le monde végétal ? Si les sources permettent de relativement bien cerner le parcours de son père, on ne sait que très peu de choses sur sa mère et son ascendance. Peut-être incluait-elle des personnes, d'origine africaine ou européenne, vivement intéressées par les plantes, un intérêt transmis à Henrietta, qui aurait ensuite développé une approche floristique avec son neveu ?

Figure 5. Henrietta Cerf.

Figure 6. Monogramme d'Henrietta Cerf.

REMERCIEMENTS

Nous remercions vivement les personnes qui nous ont aidé lors de la préparation de ce texte, et notamment mesdames Régine Fabri et Nicole Hanquart (Jardin botanique de Meise), Alison Smale (famille d'Henrietta Cerf) et Jovita Yesilyurt (Natural History Museum, Londres), ainsi que messieurs Benoît De Clerk (famille d'H. Cerf), Bernard Le Hardÿ de Beaulieu (Blocqmont) et David Mabberley (Royal botanical gardens, Kew). Merci aussi aux bénévoles des sites généalogiques, notamment ceux de Geneanet.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Allen D.E., 1980 - The women members of the Botanical society of London, 1836-1856. *The British journal for the History of Science*, **13** (3) : 240-254.

Allen D.E., 2001 - *Naturalists and society : The Culture of Natural History in Britain, 1700–1900*. Aldershot, Ashgate Publishing, xiv + 298 p.

Anonymous, 1878a - Scientific intelligence. *Harper's weekly*, **22** (1099) : 51.

Anonymous, 1878b - Nekrolog für das Jahr 1877. *Jahrbuch der Erfindungen und Forschritte aus den Gebieten der Physik und Chemie, der Technologie und Mechanik, der Astronomie und Meteorologie*, **14** : 438-451.

Aungier G.J., 1840 - *The history and antiquity of Syon monastery, the parrish of Isleworth*. London, J.B. Nichols & son, 567 p.

Beaujean J., Fabri R., 2022 - Personnalités illustres et méconnues de la botanique et de l'horticulture en province de Liège (Belgique). *Lejeunia*, **207**, 155 p.

Benharrech S., 2018 - Botanical palimpsests, or erasure of women in science : the case study of Mme Dugage de Pommereul (1733–1782). *Harvard Papers in Botany*, **23** (1) : 89-108.

Britten J., 1922 - Henrietta Cerf (1810-1877). *Journal of Botany*, **60** : 297-298.

Broeck H. (van den), 1913 - Notes. *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique*, **52** : 33-47.

Cerf H., 1858 - On the fertilization of imperfect flowers (with a woodcut). *The Phytologist*, **2** : 616-617.

Cerf H., 1859 - Notes on the Belgium Flora. A List of Plants growing wild in Belgium and which are either rare or not indigenous in England. *The Phytologist*, **3** : 161-164.
Cerf H., 1860 - Additional Notes on the Flora of Belgium. 1860. *The Phytologist*, 4 : 33-34.
Cerf H., 1861a - List of Plants collected about Dover, Walmer, Folkstone, and Sandgate, from the middle of May to the beginning of July, of the past year, 1860. *The Phytologist*, **5** : 33-45.
Cerf H., 1861b - Addition to the List of South Kent Plants, collected in the course of last summer. *The Phytologist*, **5** : 70-72.
Cerf H., 1861c - On the Hybernacula of *Hydrocharis Morsus-Ranae*, by G.-C. Treviranus. Translated from the Botanisch Zeitung, n° 4, p. 699, 1857. *The Phytologist*, **5** : 190-191.
Cerf,H., 1861d - Botany of the Meuse. Botany of the Fond de Leffe, Dinant, Belgium. *The Phytologist*, **5** : 353-356.
Cerf H., 1862 - Hybernaculum of *Potamogeton crispus* by Treviranus. Translated from the Botanisch Zeitung, n°41, October 9, 1857. *The Phytologist*, **6** : 68-70.
Cerf H., 1862 - East Anglian Botany. *The Phytologist* **6** : 327-335 & 359-370.[37]
Cerf H., 1863 - Scottish botany. - Cromarty plants. *The Phytologist*, **6** : 447.
Courtoy F., 1949 - *Inventaire des archives de la famille de Gaiffier-de-Levignen*. Bruxelles, Archives générales du Royaume, 127 p.
Crépin F., 1859 - Notes sur quelques plantes rares ou critiques de la Belgique. *Bulletin de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique*, **7** : 94-116.
Crépin F., 1860 - *Manuel de la Flore de Belgique*. Bruxelles, Librairie agricole d'Emile Tarlier, LXXV + 236 p.
Crépin F., 1862 - Notes sur quelques plantes rares ou critiques de la Belgique. *Bulletins de l'Académie royale des sciences, lettres et des beaux-arts de Belgique*, **14** : 76-146.
Crépin F., 1866 - Recueil de faits tératologiques. Suite (1). *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique*, **5** : 108-112.
Crépin F., 1863 - Notes sur quelques plantes rares ou critiques de la Belgique. *Bulletins de l'Académie royale des sciences, lettres et des beaux-arts de Belgique*, **16** : 509-567.
Crépin F., 1877 - Notice sur Mademoiselle Henrietta Cerf. *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique*, **16** (1) : 54-55.
Crépin F., 1878 - *Guide du botaniste en Belgique (plantes vivantes et fossiles)*. Bruxelles, Mayolez, 495 p.
Darwin C., 1860 - On the fertilization of british orchids by insect agency. *The Entomologist's weekly intelligencer* **8** (23 & 30 juin 1860) : 93-94 & 102-103.
Deby J.M., 1845 - Notes on the birds of Belgium. *The Zoologist*, **3** : 813-816 ; 858-862 ; 933-934 ; 979-981 ; 1019-1022 ; 1070-1072 ; 1131-1132 ; 1187-1189.
Deby J.M., 1848 - *Histoire naturelle de la Belgique. Mammifères*. Bruxelles, Ajamar, 192 p.
Deby J.M., 1853 - Short Extracts from a Journal of a Voyage made to Central America in 1852. *The Zoologist*, **11** : 3929 -3935.
Deby J.M., 1855 - Canton copper mine, Cherokee Co., Georgia. *The mining magazine*, **5** : 395-397.
Deby J.M., 1888 - Introduction à l'étude des diatomées. Pp. : 1-9 in : Pelletan, J., *Les Diatomées. Histoire naturelle, préparation, classification & description des principales espèces*. Paris, Journal de micrographie.
Deby J.M., 1889 - *Bibliotheca debyana : being a catalogue of books & abstracts relating to natural science, with special reference to microscopy, in the library of Julien Deby*. vol. 1. Londres, Deby, 151 p.
Desmond R., 1994 - *Dictionary of British and Irish botanists and horticulturists including plant collectors, flower painters and garden designers*. Londres, Taylor & Francis et Natural History Museum, 900 p.

37 Cette note ne semble pas être d'elle, mais est pourtant listée par Crépin comme telle.

Diagre-Vanderpelen D., 2014 - La Société royale de Botanique de Belgique (1862-1875) : tourments identitaires et éditoriaux d'une jeune société savante. *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, **6** (1). https://doi.org/10.7202/1027696ar.
Doran J., 1855 - Jacques de Lelaing; the good knight, without fear and without doubt. *Gentleman's magazine*, **september 1855** : 235-245.
Doran J., 1860 - The sayings and doings of Count Cavour. *The living age*, **66** (847) : 499.
Durand T., 1881 - Annotations à la flore liégeoise. *Bulletin de la Société royale de Botanique de Belgique*, **20** : 102-108.
Errera L., 1874 - Indications concernant quelques espèces peu communes de la zone argilo-sablonneuse, ou nouvelles pour cette zone. *Bulletin de la Société royale de Botanique de Belgique*, **13** : 311-314.
Errera L.A., Durand T., 1906 - Notice sur François Crépin, né à Rochefort le 30 octobre 1830, mort à Bruxelles le 30 avril 1903. *Bulletin de la Société royale de botanique de Belgiqu*e, **43** : p. 1-95.
Gardner R.W., 1971 - *A history of Jamaica from its discovery by Chritopher Columbus to the year 1872*. London, Psychology press, 526 p.
George S., Martin A.E., 2011 - Botanising women: transmission, translation and european exchange. *Journal of literature and science*, **4** (1) : 1-11.
Harvey W.H., 1869 - *Memoir of W.H. Harvey*. Londres, Bell and Daldy, 372 p.
Hauman L., 1958 - *Biographie nationale publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Tome 30, suppl. 2, fasc. 1, Abattucci - Hanssens*. Bruxelles, E. Bruylant, 462 p.
Howard D.F., 1962 - *The correspondence of Samuel Butler with his sister May*. Berkeley, University of California press, 265 p.
Irvine A., 1860 - Reviews. *The Phytologist*, **4** : 271-278.
Jackson D., 1877 - Botanical News. *Journal of botany, British and foreign*, **15** : 380.
Jackson D., 1883 - Local catalogues used in preparing Watson's « Topographical botany ». *Journal of botany*, **21** : 343-363.
Kasper-Hollkote C., 2003 - *In Westen neues Migration und ihre Folgen: deutsche Juden als pionere judischen Lebens in Belgien, 18/19. Jahrhundert*. Brill, Leiden, 616 p.
Krüger H.-J., 1966 - *Die Judenschaft von Königsberg in Preussen, 1700-1812*. Marbourg, J.G. Herder Institut, 142 p.
Lortet P., Audibert C., Bärtschi B., Benharrech S., Chambaud F., Philippe M., Thiébaut M., 2018 - Les Promenades botaniques de Clémence Lortet, née Richard (1772-1835). *Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon*, **87** (7-8) : 199-254.
Maroske S., Janson S., May T.W., 2018 - Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent's set of *plantae cryptogamicae arduenna* and the importance of mentors and modesty in Marie-Anne Libert's cryptogamic career. *Lejeunia*, **198**, 40 p.
Moreau C., 1906 - Notice sur François Crépin. *Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, 43 : 5-95.
Pâque E., 1902 - *Flore analytique & descriptive des provinces de Namur et de Luxembourg*. Namur, Wesmael-Charlier, 595 p.
Ravenshaw T.F., 1860 - *A new list of the flowering plants and ferns growing wild in the county of Devon, with their habitats and principal stations*. Londres, Bosworth & Harrison, 92 p.
Rich T.C.G., Pryor K.V., 2003 - *Galeopsis segetum* Neck. (Lamiaceae), Downy Hemp-Nettle: native or introduced in Britain? *Watsonia*, **24** : 401-411.
Schreiber J.-P., Pierret P., 2004 - *Orientalisme et études juives à la fin du XIXe siècle : Le manuscrit d'Emile Ouverleaux*. Bruxelles, Institut d'étude du judaïsme. 195 p.
Senior O. 2003 - *Encyclopedia of Jamaican Heritage*. Kingston, Twin Guinep Publishers, 549 p.
Tamborra A., 1983 - *Garibaldi e l'Europa*. Rome, Stato maggiore dell'esercito, Ufficio storico, 250 p.

Thielens A., 1870 - *Acquisitions de la flore belge depuis la création de la Société royale de botanique, jusque et y compris l'année 1868*. Mons, Manceaux, 114 p.
Thielens A., 1873 - Les orchidées de la Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg. *Bulletin de la Société Royale de botanique de Belgique*, **12** : 26-108.
Tomlin-Kräftner M., 2014 - *Up from slavery: exploring economic positions & strategies of mixed heritage women in St. Elizabeth, Jamaica, up to the Slavery Compensation Awards 1800-1845*. mémoire de master inédit, Université de Warwick, UK.
Tomlin-Kräftner M., 2020 - *Colonial matriarchs in the British slavery economy: exploring the socioeconomic landscape of mixed-heritage women in Jamaica from 1750-1850*. thèse de doctorat inédite, Bornemouth University, UK, 410 p.
Trimen H., Baker J.G., 1873 - Botanical news. *Journal of botany*, **2** : 222-223.
Trimen H., Thiselton-Dyer W.T., 1869 - *Flora of Middlesex: a topographical and historical account of the plants found in the county*. London, R. Hardwicke, 428 p.
Vanderkindere L., 1884. 1834-1884 - *L'université de Bruxelles – Notice historique*. Bruxelles, Weissenbruch, 216 + ccxviii p.
Van Heurk H., 1895 - Julien Deby - notice nécrologique. *Bulletin de la société belge de microscopie*, **21** : 122-131.
Van Horen F., 1869 - Observations sur la physiologie des Lemnacées. *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique*, 8 : 15-88.
Watson H.C., 1874 - *Topographical botany, being local and personal records towards showing the distribution of British plants through the 112 counties and vice-counties of England and Scotland. Part second - Orchidaceae – Equisetaceae*. Londres, édition privée, p. 370-740.
Wildeman E. (de), Durand T., 1899 - *Prodrome de la flore belge. Tome III*. Bruxelles, Castaigne, 1112 p.

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 064-072 (2024)

Henri Lecomte, de la Lorraine à l'Académie des Sciences

par **François VERNIER**
vernier-francois@bbox.fr

RÉSUMÉ. Henri Lecomte (1856-1934), botaniste, fils de modestes cultivateurs de la montagne vosgienne, grimpe un à un les échelons de l'instruction publique pour terminer sa carrière au Muséum National d'Histoire Naturelle. Il étudiera particulièrement les milieux tropicaux et sera un promoteur des cultures de plantes utilitaires. Compte-tenu de la qualité et de la quantité de ses travaux, il sera admis à l'Académie des Sciences en 1917.

MOTS-CLÉS. Académie des Sciences, Afrique, Antilles, Asie, botanique, Lecomte Paul Henry, Lecomte Henri, milieux tropicaux.

ABSTRACT. Henri Lecomte (1856-1934), botanist, son of modest farmers from the Vosges mountains, climbed the ranks of public education one by one to end his career at the Muséum national d'Histoire naturelle. He studied tropical environments in particular and promoted the cultivation of useful plants. Given the quality and quantity of his work, he was admitted to the Académie des Sciences in 1917.

KEY-WORDS. Africa, Asia, botany, Lecomte Paul Henry, Lecomte Henri, tropical environments, West Indies.

INTRODUCTION

La rédaction de cet article m'a mené sur les pas de Henri Lecomte, botaniste vosgien d'origine, à travers les quelques récits faits par ses contemporains et par le fonds d'archives déposé récemment par un membre de sa famille aux Archives départementales des Vosges. Ce voyage je vous le propose en présentant sa vie familiale à Basse-sur-le-Rupt, son parcours professionnel exemplaire, ses explorations et ses publications.

Vie familiale de Henri Lecomte

Le 8 janvier 1856, à Saint-Nabord dans le canton de Remiremont, département des Vosges, Marie-Claire donne naissance à son sixième enfant. Il est prénommé, d'après le registre d'état-civil, Paul-Henry (Arch. Dép. 88-1). Dans la famille et la société il est appelé Henri. Son père Jean-Dominique Lecomte et Marie-Claire Mougel se sont mariés le 20 janvier 1844 à Basse-sur-le-Rupt. Ils sont tous les deux cultivateurs. (Arch. Dép. 88-2) Les frères et sœurs de Henri sont tous nés à Basse-sur-le-Rupt dans la ferme de Trougemont (figure1). La fratrie est alors composée de Marie-Louise qui a, alors, près de 10 ans, Célestine 8 ans et demi, Césarine 7 ans, Dominique 6 ans et Joseph-Camille 3 ans. Très vite la famille retourne à Basse-sur-le-Rupt à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau de Saint-Nabord. C'est là que Henri passe une grande partie de sa jeunesse. Il y fréquente l'école communale de Planois à Basse-sur-le-Rupt. Son père, maire de ce village montagnard d'octobre 1870 à juillet 1875, décède le 16 mai 1887. Henri est très attaché à sa famille et passe ses vacances dans la ferme de Trougemont. Il est resté célibataire. Parmi ses frères et sœurs, il a une affection particulière avec Joseph-

Camille qui sera longtemps avoué de justice à Remiremont et terminera sa carrière comme juge de paix à Trouville où il décédera le 14 janvier 1915.

Figure 1. Maison-ferme de Jean-Dominique et Marie-Claire Lecomte.

Figure 2. Monument en l'honneur de P.H Lecomte à Basse-sur-le-Rupt.

Formation et carrière de Henri Lecomte

En 1872, Henri passe avec succès le concours d'entrée à l'école normale primaire de Mirecourt en tant que boursier. Il apprécie particulièrement les excursions organisées par son professeur d'histoire naturelle. Il prend particulièrement goût à la botanique. En 1875, à la sortie de l'école normale, il est nommé instituteur-adjoint à Xertigny. En 1876, année de sa conscription, ce jeune homme aux cheveux et sourcils châtains, yeux roux, visage ovale, front découvert, nez fort et grande bouche, comme l'indique sa fiche matricule n° 1706 (Arch. Dép. 88-3), est muté à Epinal. Compte-tenu de son engagement décennal d'enseignant, il est dispensé de service militaire. En 1877, il est déplacé à Bruyères. Volontaire et passionné par les sciences, il apprend en autodidacte le latin et prépare son baccalauréat. La réussite à ce diplôme le décide à abandonner l'enseignement primaire et à demander un poste de répétiteur en lycée. Il l'obtient, et le 4 février 1879 il entre en service au lycée de Chaumont. Il doit cependant rembourser une partie de la bourse obtenue pour ses études à l'École normale primaire de Mirecourt, soit 358 francs (environ 1500 euros actuels). Il reste très peu de temps à ce poste, mais profite de son temps libre pour herboriser et faire ainsi connaissance de la flore locale, assez différente de celle de ses Vosges natales.

Le 19 décembre de la même année, il est nommé au lycée de Nancy, actuel Lycée Henri Poincaré. Il en profite pour s'inscrire à la faculté des sciences où il suivra l'enseignement du professeur Georges Le Monnier, qui est l'un des co-auteurs de la ré-édition posthume de la Flore de Lorraine de Dominique-Alexandre Godron. En seulement quatre années, il obtient deux licences, l'une en sciences naturelles (1881) et l'autre en sciences physiques (1883). Ces diplômes lui ouvrent le droit de se présenter, en 1884, au concours de l'agrégation qu'il réussit en terminant premier. Compte-tenu de ses bons résultats, il obtient deux récompenses de la Faculté de Nancy, la médaille d'argent en 1881 et la médaille de vermeil en 1884.

Il entre alors comme professeur au Lycée Saint-Louis à Paris. Profitant de la proximité du Muséum national d'Histoire naturelle, Henri fréquente le laboratoire d'Organigraphie et de Physiologie végétale dirigé par Philippe Van Tieghem, Président de la Société botanique de France en 1881 et qui le sera à nouveau en 1895.

Le 18 juillet 1889 il présente une thèse sur ***Le liber des Angiospermes***, accompagnée d'une deuxième intitulée ***Propositions données par la faculté -Zoologie : les Protozoaires et Géologie : le Carbonifère*** devant un jury composé de MM. Edmond Hébert professeur de Géologie, Doyen de la Faculté des Sciences, président, Yves Delage, professeur de Zoologie, Anatomie et Physiologie comparée et Gaston Bonnier, professeur de Botanique. Il devient alors Docteur ès Sciences Naturelles.

Nous verrons ci-dessous qu'il est très impliqué dans l'étude du monde tropical. Il a d'ailleurs été en 1897 le premier rédacteur en chef de la Revue des Cultures Coloniales créée par Albert Milhe-Poutingon.

Reconnu pour ses compétences des territoires d'Outre-mer, il est chargé en 1900, par le ministère des Colonies, de conduire un travail sur la production agricole et forestière des colonies françaises en vue de l'Exposition Universelle. A cette occasion il est récompensé par une médaille d'or.

En 1902, il prend l'intérim du laboratoire colonial du Muséum national d'Histoire naturelle, alors qu'il enseigne encore au Lycée Saint Louis. Il y met toute son énergie et son savoir à telles fins que les titulaires Léon-Gaston Seurat zoologiste et Auguste Chevalier biologiste et botaniste retrouvent à leur retour un service parfaitement organisé.

Il continue d'enseigner les Sciences Naturelles et en 1904 il dispense son savoir également au Lycée Henri IV, enseignement secondaire qu'il quitte définitivement en juin1906, pour être nommé Professeur de botanique (Classifications et familles naturelles) au Muséum national d'Histoire naturelle, où il succède à Edouard Bureau, à la direction du service des herbiers du Laboratoire de Phanérogamie. Il s'attache alors à mettre à jour les collections de plantes accumulées, et non encore déterminées, provenant des territoires coloniaux.

Il habite 24 rue des écoles, non loin de son lieu de travail. Chaque matin, on le voit aux alentours de 9 h 00 se diriger vers son laboratoire passant par la rue Cuvier et traversant le Jardin des Plantes. Il le quitte vers 11 h 30 pour prendre son déjeuner et revient vers 14 h 00 pour quitter son travail vers 18 h 00.

En 1909, il fonde le périodique *Notula systematicae* dans lequel sont publiées les diagnoses des espèces nouvelles de l'Herbier du Muséum. Cette publication durera jusqu'en 1960.

En 1910, il est élu Président de la Société botanique de France, succédant à Edouard-Ernest Prillieux.

En 1916, Henri Lecomte est élu à la Société linnéenne de Londres en tant que membre étranger. Cette nomination sera suivie en 1917 par celle de l'Académie des Sciences en remplacement d'Edouard-Ernest Prillieux décédé en 1915.

A cette occasion les élèves de l'école normale de Mirecourt lui adressent par l'intermédiaire de l'Inspecteur d'Académie et du Recteur cette lettre : *La courte biographie publiée par le journal Le temps, à l'occasion de votre élection à l'Académie des Sciences, nous a été lue par Monsieur le Directeur. Elle nous remplit d'admiration, car nous entrevoyons quel labeur opiniâtre, digne de l'énergie vosgienne, vous a permis d'atteindre à la plus haute situation scientifique en partant de la situation modeste qui est la nôtre aujourd'hui. Elle nous inspire aussi quelque fierté, car un peu d'honneur qui vous est fait, rejaillit sur notre vieille école. Et au moment où le salut de la patrie réclame l'effort vigoureux de tous ses enfants, l'exemple de votre vie est pour nous un réconfort et une leçon. Certes il n'est pas donné à tous d'atteindre les plus hauts sommets de la Science, mais c'est un devoir pour chacun de nous de travailler avec persévérance, et il dépend de notre énergie que nous soyons, nous aussi dans une sphère en rapport avec nos aptitudes, comme on l'a dit si souvent de vous les fils de nos œuvres. Veuillez, donc Monsieur, recevoir les félicitations des jeunes élèves de l'école normale de Mirecourt et croire à leurs sentiments les plus respectueux* (Guilliermond A., 1935)

Henri Lecomte répond à cette lettre :

Mes chers et jeunes camarades.

Vous avez pensé que, plus sûrement que toutes les autres, les félicitations des élèves de

l'École normale de Mirecourt trouveraient le chemin du cœur de votre vieux camarade des années1872-75. Vous ne vous êtes pas trompés. C'est avec une vive satisfaction que, par cette circonstance, je reprends aujourd'hui un contact direct avec ma vieille et chère École normale de Mirecourt et aussi avec le personnel enseignant des Vosges auquel je m'honore d'avoir appartenu et dont je garde un persistant souvenir.

Au moment où l'Académie des Sciences me fait le grand honneur de m'ouvrir ses portes, il m'est particulièrement agréable de penser que c'est au contact journalier de bons camarades vosgiens sur les bancs de notre École Normale que je contractais, autrefois, les habitudes de discipline et de travail qui furent les facteurs essentiels de ma carrière scientifique.

Mais dans les circonstances que nous traversons, le travailleur qui poursuit tranquillement sa tâche dans un laboratoire, doit s'effacer et je vous demande instamment de réserver toute votre admiration pour nos héroïques camarades qui versent leur sang sur tous les champs de bataille pour le triomphe du droit et pour la grandeur de la France. A eux seuls appartient la place d'honneur dans le livre d'or de notre École normale primaire des Vosges (Guilliermond A., 1935)

Par décret du 31 juillet 1921, il est élevé à la distinction d'Officier de la Légion d'Honneur. Il demande que son collègue Louis Mangin, professeur au Lycée Louis Le Grand, 2 rue de la Sorbonne procède à sa réception. Il avait été élevé à la dignité de Chevalier de la Légion d'Honneur par décret du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, en date du 2 janvier 1904, décoration qui lui avait été remise également par son collègue Louis Mangin le 28 janvier.

En 1926, il devient membre du Conseil Supérieur des Colonies dans la section économique. Le 30 septembre de cette même année, il lui est remis le diplôme d'honneur de la Société botanique de Tokyo.

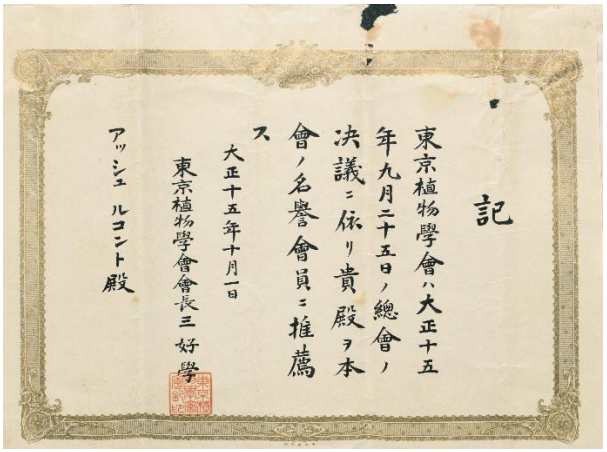

記
東京植物學會ハ大正十五
年九月二十五日ノ總會ノ
決議ニ依リ貴殿ヲ本
會ノ名譽會員ニ推薦
ス
大正十五年十月一日
東京植物學會會長三好學
アッシュ ルコント殿

Figure 3. Diplôme d'honneur de la Société botanique de Tokyo.

Il est admis à la retraite le 22 janvier 1931 et nommé au titre de Professeur Honoraire le 29 février 1932. Cela ne l'empêche pas de continuer à publier, mais il tombe rapidement malade, et décède le 12 juin 1934 à la Fondation Saint-Jean-de-Dieu, 19 rue Oudinot Paris VII. La cérémonie des obsèques est l'occasion des plus brillants hommages de la part du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Alfred Lacroix, du directeur du Muséum national d'Histoire naturelle, Paul Lemoine, de son successeur à la chaire des herbiers, Henri Humbert, et du président de la Société botanique de France, François Gagnepain. Tous ont souligné sa lucidité d'esprit, son talent de professeur et d'organisateur, son grand savoir et sa passion pour servir la science et son pays. (Chevalier A., 1934)

Henri Lecomte repose dans le cimetière de Planois à Basse-sur-le-Rupt, auprès de ses parents et de son frère Dominique, et de deux de ses sœurs Célestine et Césarine.

Il est indiqué sur sa tombe à Basse-sur-le-Rupt qu'il avait reçu la distinction de Commandeur de l'ordre du Dragon d'Annam.

Figure 4. Tombe de la famille Lecomte au cimetière de Planois à Basse-sur-le-Rupt.

Henri Lecomte explorateur

Son travail de pédagogue ne l'empêche pas d'être chargé de mission dans les nouvelles colonies. C'est ainsi qu'en 1893, Alfred Le Chatelier, militaire, fondateur de la Société d'étude et d'exploration du Congo français, lui demande d'accompagner en tant que botaniste une expédition au Gabon. Le Chatelier veut étudier la possibilité de construire une ligne ferrée Loango-Brazzaville pour accéder dans les régions intérieures du bassin du fleuve Congo. Henri Lecomte y reste d'août 1893 à juin 1894 et herborise de Pointe noire au Congo à Libreville au Gabon, en passant par Cap Lopez (Port-Gentil), la lagune de Fernan-Vaz, Mayumba, dans la Vallée inférieure du Kouilou, le long de la rivière Loango. Revenu à Paris, il commence alors le travail de détermination des 800 échantillons qu'il a récoltés (Lacroix A. 1939). Il s'est également découvert une vocation pour l'étude des cultures coloniales.

C'est sans effort de mémoire que se présentent à nos yeux avec une remarquable netteté les spectacles qui nous frappèrent le plus : la Rivière de Loémé avec ses rives couvertes de Papyrus et de Raphia au milieu desquels apparaissent de place en place des caïmans de grande taille ; les plaines de Pointe noire avec leurs palmiers et leurs Sanseviera les marigots peuplés de Lissochilus et de Mélastomaceae ; la grande forêt presque impénétrable avec ses arbres séculaires au tronc armé de puissants contreforts et les cimes reliées les unes aux autres par des lianes retombant en guirlandes jusqu'à terre ; au bord des fleuves, au milieu d'immenses prairies de Papyrus, des herbes plus humbles, telles que les Pistias et les fougères flottantes du genre Ceratopteris ; enfin des associations parfois moins imposantes que la forêt vierge, mais non moins intéressantes telles que la région côtière du pays de Mayomba où il nous fut donné d'admirer, dans une brousse maigre d'Euphorbiacées arborescentes une profusion d'Orchidées épiphytes ou terrestres (Guillermond A., 1935).

Le besoin grandissant en caoutchouc ou autre gomme naturelle fait qu'en 1898, il a la mission d'expérimenter aux Antilles françaises et en Guyane, l'acclimatation de plants d'Hévéa producteur de caoutchouc et de Palaquium producteur de Gutta-percha, gomme naturelle servant d'isolant électrique, mais également à fabriquer des objets pour la chirurgie, des vêtements, des chaussures…. Ces plantes avaient été récoltées à Java par la mission du pharmacien en chef des colonies Edouard Raoul. Celui-ci étant décédé peu après son retour à Paris, c'est Henri Lecomte qui a la tâche d'aller expérimenter l'acclimatation des plants récoltés.

Le 12 juillet 1898, Le Ferdinand de Lesseps embarque Henri Lecomte qui a pris soin de placer les plants d'Hévéas et de Palanquium dans des caisses vitrées qu'il surveille de près. Le navire rejoint Fort-de-France le 29 juillet. Longeant d'abord la côte espagnole où il fait plusieurs escales, dont Henri Lecomte profite pour visiter jardins, églises et cathédrales.

Dans le carnet relatif à cette expédition, déposé aux Archives départementales des Vosges, il décrit son voyage et on découvre ses centres d'intérêt.

Le mercredi 13 juillet, visite de Barcelone : *Le Jardin Public est très grand, bien entretenu mais ne paraît pas moins fréquenté que les Buttes Chaumont. Les palmiers, les magnolias, les mimosas poussent en pleine terre. On sent qu'on se trouve là sur le seuil d'un autre climat. Une fontaine monumentale en forme de cascade en occupe le centre. Elle est flanquée à droite et à gauche d'un escalier de belle allure et surmonté d'une sorte de tour*

surplombant un groupe de chevaux dorés qui rappellent beaucoup ceux de l'Arc de Triomphe du Carroussel.

Il a également le loisir d'apprécier les coutumes locales et d'admirer, à Malaga, les jolies filles qu'il décrit ainsi dans son carnet de voyage : *Véritablement les Andalouses méritent leur réputation. Rien de plus élégantes que ces jeunes filles aux toilettes claires, dont la taille souple ondule avec grâce, dont les cheveux noirs semblent une crinière prête à ruisseler sur les épaules, dont le teint bruni, les grands yeux veloutés, les mains fines, les pieds d'enfants vous attirent tous ensemble. Et ce sein bruni dont parle le poète, on le devine sous une dentelle qui le cache à demi pour le faire mieux désirer*. Il est célibataire, soit ! mais pas insensible aux charmes féminins.

Lors de ses escapades il profite également de quelques restaurants, bons ou moins bons, avec ses compagnons de voyage.

En 1903, Camille Guy, Gouverneur du Sénégal lui demande de faire une étude sur la culture du cotonnier et de l'arachide en Égypte, afin d'en rapporter les données qui pourraient être utiles au développement de l'agriculture au Sénégal. Il entreprend donc une expédition en Égypte. Il arrive à Alexandrie le 11 août à 7 h du matin. Il visite ensuite un certain nombre d'exploitations. Il en fait des croquis, fait quelques remarques sur les méthodes et rendements des cultures. Il restera dans ce pays au moins jusqu'au 13 août.

En 1905, c'est Charles Jonnart, gouverneur général d'Algérie, qui lui demande une étude sur l'acclimatation du cotonnier en Afrique du Nord.

En 1911-1912, missionné par le ministère de l'Instruction Publique, il entreprend une expédition pour récolter des espèces dans le but de compléter la collection du Muséum national d'Histoire naturelle afin de réaliser une Flore d'Indochine.

Il décrit une bonne partie de cette expédition dans un carnet de voyage. Les citations entre guillemets sont des extraits de ce document.

Ce long trajet commence par la traversée de l'Europe et de l'Asie par les trains Orient-Express, Transsibérien. Il part avec un de ses élèves et collaborateur Achille Finet.

Le mercredi 28 juin 1911 Henri Lecomte part de Trougemont où il est arrivé l'avant-veille de Paris, pour prendre l'Orient-express de 12 h 13 à Nancy, dans lequel il rejoint Achille Finet.

La première partie du trajet les amène à Vienne où ils arrivent le jeudi 29. Hébergés dans un hôtel du Ring, ils profitent de cette brève étape pour visiter la capitale d'Autriche-Hongrie et apprécier les monuments et les fameuses viennoiseries *qui ne démentent pas cette opinion favorable*. Le vendredi 30, départ du train à 4 h 55 du soir pour Varsovie. Ils arrivent à 7 h du matin *après un voyage assez fatiguant dans un train mal organisé*. Ils repartent de la gare de Kohé à 3 h de l'après-midi vers Moscou. Arrivés le dimanche 2 juillet à 3 h 45 de l'après-midi, Lecomte et Finet vont y rester jusqu'au 5 juillet. Ils prennent le temps de visiter le Kremlin, Saint-Michel Archange, la tour Vassili, la maison Romanof… et bien sûr le Jardin botanique. Le directeur de l'établissement, Monsieur Golenki, que Henri Lecomte a déjà rencontré l'année précédente à Berlin et à Bruxelles leur fait faire la visite. Henri Lecomte qualifie ce jardin de 5 ha assez petit mais bien tenu, mais il trouve les serres petites.

Ils reprennent le train à la gare de Koursk, une des 9 gares de Moscou. Ils partent à 9 h 50 du soir. Henri Lecomte note tout au long du voyage les plantes et les paysages qu'il rencontre. Il fera également quelques remarques sur les différents peuples qu'il rencontre et s'amuse à transcrire quelques mots de russe tel «СЧЕТЬ» qui se prononce Schiott. et qui signifie «note, addition». Arrivés à Vladivostok, ils visitent rapidement un musée qui s'avère bien décevant : *Je comptais y trouver des fossiles végétaux provenant des houillières, mais il n'y a rien*.

De Vladivostok, ils vont prendre le bateau à vapeur Pensa, qui les amènera dans le port japonais de Tsuruga. Ainsi commence leur voyage de prospection à l'extrême-Orient. Ce sont d'abord les jardins nippons de Tokyo et de Nykko où ils sont accueillis et peuvent admirer la qualité des cultures. Passant par Shangaï, Hong-Kong et Singapour leur périple les conduit à Java, où ils visitent les jardins

botaniques coloniaux de Buitenzorg dans l'île de Java et son annexe, le Jardin de montagne de Tjibodas, véritables édens pour les botanistes où ils restent 6 semaines, le Royal Botanical Garden de Ceylan.

Le but de cette expédition étant de compléter la collection de plantes originaires d'Indochine n'est pas oublié. Les recherches sur la flore des régions calcaires commencent par le Tonkin vers Lang Son, pour monter vers le Haut-Tonkin via Yen-Bay, Lao-Kay puis Copa pour récolter les plantes d'altitude. Hanoï et sa région sont également prospectés ainsi que les îles de la baie d'Halong. L'Amman du centre fait l'objet de récoltes sur les sols sableux entre Hué et Tourane (actuelle Da Nang). Lecomte relève le rôle de stabilisation des sables par les Malaleucas. Ce sont 2410 échantillons qui se trouvent mis sous presse en attendant leurs déterminations et classés dans les herbiers du Muséum.

« Mes voyages dans les colonies françaises et étrangères nous avait fait toucher du doigt l'infériorité manifeste de nos possessions au point de vue agricole. Dans la mesure de nos forces nous avons tenté d'apporter le remède qui était en notre pouvoir. » (Guillermond A., 1935).

Henri LECOMTE écrivain

Henri LECOMTE est soucieux de passer le message à ses contemporains et il est un auteur prolifique et rigoureux.

Professeur aux Lycées Saint-Louis et Henri IV, il publie ***Cours de zoologie*** en 1888, ***Notions de Botanique*** en 1904, ***Cours d'histoire naturelle pour l'enseignement primaire supérieur*** et ***Éléments d'anatomie et de physiologie végétales*** à partir de 1905, tous ces documents ont été réédités et adaptés au public auquel ils étaient destinés.

Bien que fortement occupé par ses tâches d'enseignement, il passe tous ses « temps libres » au Muséum national d'Histoire naturelle auprès de Philippe Van Tieghem. Avec lui en 1886, il consacre ses travaux à l'Anatomie végétale et cosigne ses premiers écrits scientifiques sur ***Structure et affinités du Leitneria*** et ***Sur quelques points de l'Anatomie de la tige et de la feuille des Casuarinées***. (Guillermond A., 1935).

En 1892, avant son départ en expédition pour le Gabon avec Le Chatelier, il a le temps de produire l'ouvrage « Les Textiles végétaux et leur examen microchimique » de 196 pages. Par la suite, il enrichira ses connaissances sur ces textiles et produira de nouvelles éditions sur le sujet.

Revenu de son expédition africaine, il s'investit dans la connaissance de l'agriculture tropicale. Il écrit de nombreux articles, fascicules et livres sur des espèces utilitaires et leur culture. C'est ainsi qu'une collection sur les plantes tropicales voit petit à petit le jour sous la plume de notre botaniste vosgien. En 1897 il produit ***Le cacaoyer et sa culture*** rédigé en collaboration avec Charles Chalot, directeur du Jardin d'essai de Libreville. En 1898 il reçoit une médaille de la Société de géographie commerciale pour l'ensemble de ses travaux. Il poursuit en 1899 avec ***Le café, monographie, culture, manipulations et production*** et ***Les arbres à Gutta-Percha, leur culture***. En 1900 il s'attelle à la production agricole et forestière des colonies françaises et il traite le sujet sur le coton : monographie, culture, histoire économique qui lui vaudra la médaille d'or Olivier de Serres remise par la Société Nationale d'Agriculture. Cette même année, le prix Rossi lui est attribué par l'Académie des Sciences morales et politiques, pour un mémoire sur un sujet mis au concours par cette société savante. Infatigable, notre désormais spécialiste des cultures tropicales publie avec Charles Chalot ***Le Vanillier, sa culture, préparation et commerce de la vanille***. En 1901 et 1902, dans le bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle il évoque la ***Coagulation des latex à caoutchouc*** et ***Nouvelles observations sur la coagulation des latex à caoutchouc***.

Suite à la mission donnée par le Gouverneur du Sénégal, il publie en 1904 ***La culture de l'arachide en Egypte*** et en 1905 ***Le coton en Égypte : monographie, culture, préparation, exportation***. Pour ce dernier, l'auteur reçoit en 1906 la médaille Caillé de la Société de géographie commerciale.

De nombreuses autres publications montrent, s'il en est besoin, de la force de travail, la précision et la rigueur dont fait preuve notre savant vosgien. Outre ces rapports relatifs à ses expéditions, il produit des articles dans différents bulletins, revues ou journaux. Il évoque les Eriocaulacées de Chine et d'Indo-Chine de l'herbier du Muséum entre 1907 et 1908, sur le *Quassia africana* en 1909, ***La chute des fleurs et les articulations florales*** en 1910, ***Remarques à propos des Cactées*** en 1912, ***les Lauracées de Chine et d'Indo-Chine*** et bien d'autres sujets.

Il met cette puissance de travail au service de la rédaction de la ***Flore générale de l'Indochine*** commencée en 1907 pour laquelle il s'entoure de ses meilleurs collaborateurs tels que Achille Finet, Henri De Boissieu, Paul Guérin et Paul-Louis Dop. Il se réserve le traitement des familles suivantes : Aceraceae, Anacardiaceae, Aristolochiaceae, Balanophoraceae, Chloranthaceae, Connaraceae, Eriocauloniaceae, Irvingiaceae, Lauraceae, Loranthaceae, Myristicaceae, Monimiaceae, Ochnaceae, Nepenthaceae, Proteaceae, Sabiaceae, Santalaceae, Sapindaceae, Simaroubaceae, Thyméléaceae.

Voici ce que Henri Lecomte exprimait au sujet de ce travail : *Dans tous nos travaux de botanique descriptive, en particulier dans nos Lauracées de Chine et d'Indochine et dans nos diverses publications sur les Loranthacées, les Balanophoracées et les Sapotacées, nous avons eu le soin de faire intervenir les caractères anatomiques à la place qu'il leur revient, car ils sont d'un intérêt pratique négligeable pour la détermination des plantes à la campagne, ils peuvent au contraire, comme Van Tieghem l'a si bien montré, acquérir une importance exceptionnelle et une valeur de premier ordre pour la détermination des groupes et la recherche de leur affinité ce qui est, en somme, la raison d'être de toute œuvre de classification*.

La parution du premier volume fait l'objet d'une récompense de l'Académie des Sciences. M. Edmond Perrier, directeur du MNHN et Président de l'Académie des Sciences, à cette occasion, fait cette appréciation : *L'académie des Sciences, pour le prix Gay décerné en 1915, avait mis au concours l'étude de la répartition des végétaux en Indochine. Il est difficile de répondre d'une façon plus parfaite à ce programme que ne l'a fait M. Lecomte*.

Henri Lecomte s'intéresse également aux bois tropicaux. En 1919, il produit ***Atlas des bois d'Indochine***, qui sera suivi de ***Atlas des bois de Madagascar***. Ces ouvrages sont très bien illustrés de microphotographies des sections transversales et longitudinales tangentielles des différentes essences forestières.

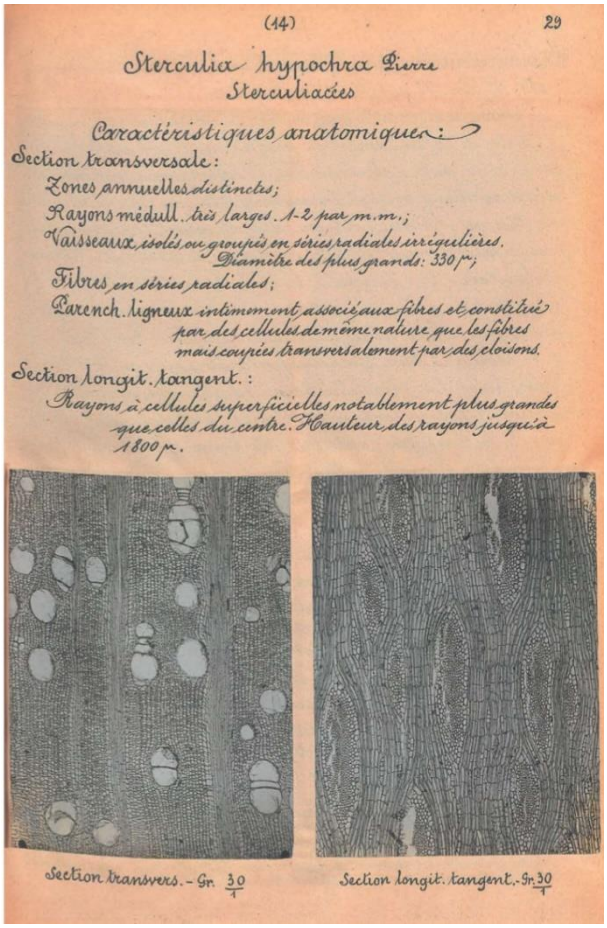


Figure 5. Planche de l'Atlas des bois d'Indochine (Lecomte 1919).

Il sera également descripteur de 207 nouvelles espèces dont *Acer tonkinense* Lecomte 1927, *Allophylus cochinchinensis* Lecomte,1911, *Aphania spirei* Lecomte 1911, *Arceuthobium chinense* Lecomte 1915, 5 espèces du genre *Aristolochia*, une trentaine du genre *Dyosporos*, *Ginalloa laosensis* Lecomte 1915, 4 du genre *Le-Monniera*, 21 du genre *Loranthus* et 20 du genre *Viscum*.

CONCLUSION

Né dans une petite commune vosgienne de la haute vallée de la Moselle, Saint-Nabord, dans une famille modeste, Henri Lecomte va gravir un à un les échelons de l'instruction publique en passant d'instituteur adjoint, à répétiteur de l'enseignement secondaire puis professeur de l'enseignement supérieur, pour terminer sa longue et belle carrière au Muséum national d'Histoire naturelle. Il sera intronisé à l'Académie des Sciences. Ce fut un travailleur acharné qui est resté modeste, gardant son indépendance. Rigoureux et énergique, il sera un très bon administrateur réformant les services dans lesquels il a exercé. Toujours abordable, affable et bienveillant, il saura entraîner ses collaborateurs dans des projets ambitieux et valorisants. Il restera très attaché à ses Vosges natales et s'y rendra fréquemment lors de ses vacances, pour passer du temps auprès de sa mère.

L'appréciation suivante est tout à fait éclairante sur sa vision de l'étude de la botanique *Le microscope doit devenir l'un des instruments de travail du botaniste descripteur, et si on doit regarder comme un botaniste incomplet celui qui a négligé l'étude des formes végétales en elles-mêmes, on peut tenir pour tout aussi incomplet celui qui ignore le détail de la vie et de l'organisation des plantes….Enfin on nous permettra d'ajouter que la Science ne peut pas déroger en signalant l'utilité des objets qu'elle soumet à l'étude* (Guilliermond A. - 1935).

Le 30 octobre 1938, la commune de Basse-sur-le-Rupt a inauguré un monument à la gloire de Paul-Henry Lecomte.

Cet article ne donne qu'un aspect partiel de la vie de Henri Lecomte dense et riche. Ce grand scientifique qui a consacré sa vie à la botanique, mériterait une biographie complète.

Figure 6. Inauguration de la stèle en l'honneur de Paul-Henry Lecomte, le 30 octobre 1938.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier chaleureusement pour leurs relectures attentives et leurs apports sur les éléments de vie de Henri Lecomte, mon épouse Cécile, Camille Seigner agent administratif de la commune de Basse-sur-le-Rupt, Julie Bedez assistant principal de conservation aux Archives départementales des Vosges, Jean Couval descendant de la famille Lecomte, Philippe Defranoux, naturaliste alsacien et Michel Stoecklin correspondant de Floraine, association des botanistes lorrains pour le département des Vosges,

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Arch. dép. Vosges (88) - 1 **4E436/11-68285** page 4 acte 5 ; -2 **4E37/4-5441** pp 2-3 acte 2 ; -3 Fichier **1R1260-115821**- Fiche matricule 1706

Arch. dép. Vosges (88) - **cote 461J :** Carnet de notes botaniques ; Carnet de voyage aux Antilles 1898 ; Carnet de voyage en Egypte 1903 ; Carnet de voyage en Asie 1911-1912

Chevalier A., 1934 - Nécrologie. *Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale* **160** : 1070-1076.

Guilliermond A., 1935 – Notice sur la vie et travaux de Henri Lecomte (1856-1934). *Académie des Sciences* : 634-672

Lacroix A., 1939 - Un grand botaniste français : Henri Lecomte (1856-1938). *Revue internationale de l'enseignement* **93** : 83-97.

Lecomte H. 1939 - *Atlas des bois de l'Indochine Agence économique de l'Indochine*– Paris

Le rôle des amateurs dans la constitution des collections régionales et nationales

Herbier d'élève…

Une pratique courante
au début du XXe siècle

Herbier oublié …

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 074-081 (2024)

Sous les toiles arachnéennes, l'herbier endormi du pharmacien Louis Ferdinand Comar

par **Françoise DECOURSIER-SANDOZ**

RÉSUMÉ. Notice biographique de Louis Ferdinand Comar et historique de son herbier.

MOTS-CLÉS. Comar Louis Ferdinand, Faculté de Pharmacie, herbier.

ABSTRACT. Short biography of Louis Comar and history of his herbarium.

KEY-WORDS. Comar Louis Ferdinand, herbarium.

Automne 2022. Faculté de Pharmacie de Paris. Une serre botanique[38] d'où dégringole un piètre escalier. Un minuscule réduit encombré de fils de soie alourdis de poussières quasi ancestrales. Un incroyable dédale de vieux cartons, de boîtes hétéroclites, de sacs ventrus prêts à crever. Des éternuements dus à l'âcreté de l'air. Et au milieu du fatras, trois meubles à étagères riches de 210 dossiers numérotés. Consomptif, crasseux, engourdi, délaissé mais absolument altier, c'est l'herbier Comar.

Figure 1. Faculté de pharmacie de Paris, 2022 : façade principale éclairée par le soleil automnal. Photographie ©FDS.

Figure 2. Discret jardin pédagogique. Photographie ©FDS.

Figures 3. Faculté de pharmacie de Paris, 2022 : escalier malaisé de la cave.

[38] Sur demande préalable, le jardin botanique ainsi que la serre se visitent.

Figure 4. Réduit poussiéreux abritant l'herbier Comar. Photographie ©FDS.

Origine de la découverte

Imprévisible, la rencontre résulte d'une simple démarche qui visait le complément des menues lignes relatives à Louis Ferdinand Comar, contenues dans le précieux et utile *Dictionnaire des membres de la Société botanique de France* (1854-1953*)* [39] d'André Charpin et de Valéry Malécot. La prospection diligente a conduit à *La France Médicale*[40] de 1909, revue dans laquelle le rédacteur en chef, Albert Prieur, rend hommage à Comar, son ami disparu. Ce qui retient l'attention, c'est la brève nécrologie évoquant un remarquable herbier auquel le pharmacien a consacré les dernières années de sa vie, collection léguée à l'École de pharmacie.

Avec bonheur, l'existence actuelle de l'ensemble d'exsiccata se confirme auprès de Sylvie Michel, responsable du musée de Matière Médicale de la Faculté de pharmacie, musée dénommé François Tillequin. Démarrent alors les traditionnels contacts, les multiples lectures, les visites sollicitées, avec notamment la contribution de Thomas Gaslonde, du département de chimie et physico-chimie du médicament de la Faculté.

La bibliothèque de la Faculté constitue une des premières sources informatives avec le grand travail du gastroentérologue Jean-Pierre Poirier, *Comar et Cie, une famille de pharmaciens*. Le livre traite des rouages de la longue aventure industrielle et scientifique des Laboratoires Clin-Comar, puis Clin-Byla. L'étude croise aussi *le fantôme des ancêtres*[41] de la saga, pourtant, chose inattendue, ne comporte pas d'allusion liée à sa passion botanique ou à la matérialité d'une quelconque collection.

Connaître Louis Ferdinand Comar s'impose.

Premières années à Gisors

Ancienne capitale du Vexin normand et « françois » [42] , Gisors résonne des cris fort matinaux de Louis Ferdinand Comar, né à la pointe du 30 janvier 1832[43]. Deuxième enfant et premier garçon du couple formé par François, maître de poste, traiteur[44], aussi aubergiste à l'Écu de France[45] et par son épouse Marie-Louise-Eulalie Toutain. À proximité du canal des tanneurs, sur la place du marché au poisson[46], le jeune évolue dans l'atmosphère grouillante des chevaux de poste ou de diligences et s'habitue au remue-ménage des voyageurs. Bon écolier communal, il grandit et ses jeunes pas le mènent vers le collège gisorsien. À l'âge de douze ans, il perd son père. Louise-Léonie, la sœur aînée, devenue épouse du pharmacien Pierre-Hippolyte Lepage, se charge, avec son conjoint bienveillant, de l'éducation de l'adolescent qui, ainsi épaulé, continue ses classes et devient bachelier. À cette période, Louis Ferdinand, tour à tour coursier et apprenti préparateur chez son beau-frère, se familiarise avec le milieu de la pharmacie. Lepage, une personnalité scientifique aux écrits reconnus [47] , et une

[39] *Le Journal de Botanique*, Hors-série, 2021, page 143.
[40] La France médicale, 1909, pages 130 et 131.
[41] Poirier Jean-Pierre, *Comar et Cie, une famille de pharmaciens*, chez Philippe Rey, 2004, page 9.
[42] Nodier Charles, *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France,* Vol. 2., Imprimerie J. Didot l'ainé, Paris, 1825
[43] Archives départementales de l'Eure, 1832, acte n°6.
[44] Idem à la note 6.
[45] Idem à la note 4, page 9.
[46] Orthographié au singulier selon les multiples cartes postales contemporaines éditées.
[47] Divers opuscules dont *Préparation des huiles de croton tiglium, de laurier et de muscades, au moyen du sulfure de carbone »*, BNF Gallica.

officine provinciale active, il faut voir là les deux racines authentiques, presque naturelles d'une vocation affirmée.

Figure 5. Vue générale des ruines du château de Gisors[48]©Gallica BNF.

Figure 6. Hôtel de l'Écu de France, vers 1900©Collection privée.

Années estudiantines dans la capitale

Le jeune homme rejoint l'École supérieure de pharmacie de Paris animée par d'éminents professeurs. Au cœur du quartier de l'observatoire, au 13 de la rue de l'Arbalète, Louis Ferdinand fréquente l'amphithéâtre, les laboratoires, les salles d'études. À l'extérieur, c'est l'ordonnance remarquable et riche des jardins botaniques qui le frappe. Discipline complexe, l'enseignement modernisé de la botanique a pour maître, à cette période, Adolphe Chatin[49], alors unique titulaire de la chaire concernée. L'enseignant prône la classification de De Candolle basée sur la « méthode naturelle », et insiste sur la pratique régulière des activités d'herborisation [50] . Matière qui plaît et Louis Ferdinand va de l'avant.

Figure 7. Angle de vue sur les jardins botaniques de l'ancienne Faculté de pharmacie. ©Biu Santé, pharmacie.

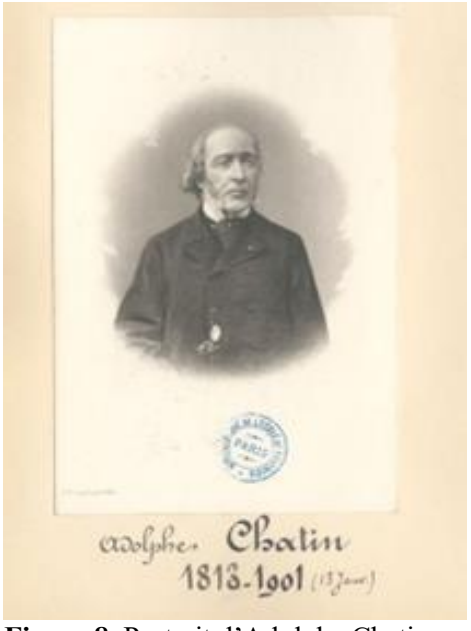


Figure 8. Portrait d'Adolphe Chatin. ©Biu Santé, pharmacie.

[48] Idem à la note 5.
[49] Centenaire de l'École supérieure de pharmacie, page 205.
[50] Idem à la note précédente, page 207.

Il devient pharmacien en 1852. Quelques temps après, le 23 décembre 1856, la soutenance de thèse inaugurale sur le chloroforme valide d'autres compétences et lui octroie l'estimable titre de pharmacien de 1ère classe. À cette occasion, Comar, à travers sa dédicace de l'exposé public, clame une « reconnaissance » et une « affection sans bornes[51] » à son beau-frère et mentor Lepage. Dès lors, la vie familiale s'engage et la carrière professionnelle s'articule.

Investissement d'un jeune membre de la Société botanique de France

Tout jeune homme de 22 ans, nouvellement diplômé de la faculté de pharmacie de Paris, Louis Ferdinand est un des 162 premiers membres de la Société botanique de France, dont la liste paraît le 15 juin 1854. Lapalissade incontestable, l'inscription signifie son intérêt majeur pour la science botanique et insinue sa proximité avec les sommités de cette sphère. Comar côtoie Cosson, Brongniart, Vilmorin, Lasègue. Il les retrouve d'abord rue du Vieux Colombier, puis au 84 de la rue de Grenelle. D'emblée, son implication prend forme de prosélytisme botanique puisqu'il entraîne ses amis, ses pairs, ses connaissances dans le sillage de la SBF. Il parraine ainsi, coup sur coup, en janvier 1856, Arthur Décès, interne en médecine, Léon Ferrer, étudiant en pharmacie, Georges Frogé, interne des hôpitaux, Alcide Fort, interne en pharmacie, Jules Chevrier, David Barnsby, Abel Poirier.

Sa jeunesse, son entrain, son engagement plaisent aux membres de la Société. De Rouen, 12 janvier 1856, dans une note sur la floraison de *l'Helianthemum guttatum*, Alexandre-François Malbranche [52] , pharmacien et botaniste de son état, relate : *J'avais eu l'occasion de récolter avec M. Comar, un des membres les plus jeunes et les plus zélés de la Société, une assez grande quantité d'Helianthemum guttatum. Grand fut notre désappointement de voir le sol jonché de pétales, et que pas une fleur ne restait ouverte sur la plante….* De l'extrait apparaît d'une part, l'image du collecteur de terrain, indication très précieuse, et d'autre part, l'image de l'ardent compagnon sociétaire.

Actif confirmé, Comar participe aux trois réunions des 10, 17, 24 août 1855. Probablement a-t-il, avec les membres, excursionné le 12 à Fontainebleau.

Dans l'inventaire des collecteurs et des séries d'exsiccata de l'université de Strasbourg se trouve une pièce botanique isolée qui confirme à la fois l'engagement empressé du pharmacien et sa posture, au moins ponctuelle, de collecteur de terrain. Il s'agit d'une herbacée séchée ; l'étiquette du spécimen *Trigonella monspeliaca* date les récoltes au 20 mai et 25 juin 1855, effectuées dans le département de la Seine, par Ferdinand Comar. 1857, lesdites plantes parvenues, identifiées et enregistrées par le docteur Timothé Puel entrent dans *L'herbier des flores locales de France*. Comar nomme La Varenne Saint- Maur, canton de Charenton, Sceaux et décrit l'endroit de cueillette : pelouses arides, champs sablonneux.

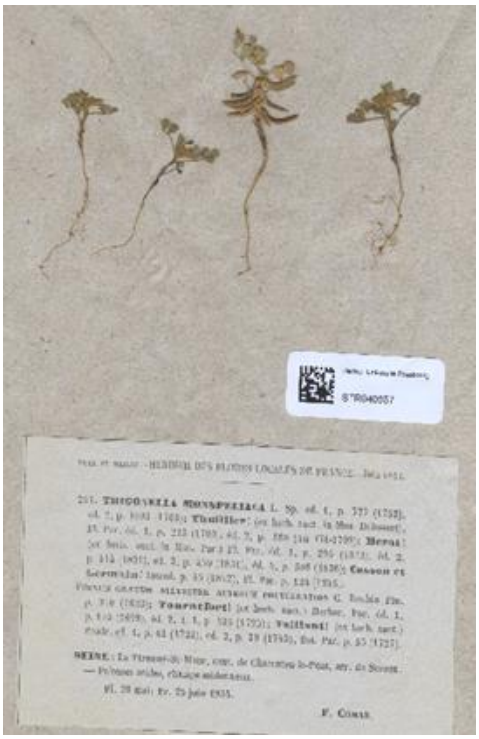


Figure 9. *Trigonella monspeliaca,* collectes de mai et de juin 1855 par Comar. ©Université de Strasbourg.

[51] Comar Louis Ferdinand, *Thèse sur le chloroforme,* Biu santé.

[52] Bulletin de la SBF, volume 3, 1856, page 33.

Description de l'herbier Comar

La présente description revêt un caractère absolument partiel car découle de deux uniques coups de sonde. Le court temps imparti, les indispensables précautions sanitaires en cas de feuillets empoisonnés, les difficultés matérielles d'accès, la fragilité extrême des planches manipulées, et d'autres contingences physiques, les contraintes aboutissent à un aperçu réduit néanmoins significatif. Les chercheurs et les fureteurs peuvent parcourir le mémoire de stage[53], de très bonne étoffe, aux relevés divers, de l'étudiant Baptiste Bau.

En silence, la faculté de Pharmacie de Paris, sise au numéro 4 de la rue de l'Observatoire, héberge et protège de son mieux l'Herbier Comar, dans une cave accessible par une serre chauffée. Le local en briques s'encombre aussi de trois ou quatre vasculums anciens, objets presque rares, d'un grand presse-herbier de bois, de caisses d'herbiers, de paquets empilés… Le capharnaüm s'avère abri de « fortune », mais abri réel.

Identifiable grâce à une sobre plaque métallique fixée sur le flanc haut latéral, le meuble tient en trois parties. Épargné des atteintes d'insectes xylophages, semble-t-il, l'ensemble en chêne moyen, sobre, fonctionnel se divise en quatre niveaux, eux-mêmes formés de cases régulières. L'ensemble pourrait provenir du domicile Comar, rue des Fossés St Bernard. Scié à bon escient à un endroit, il épouse la poutre plafonnière et oblige plusieurs dossiers à se mettre à champ,

Dans un état extérieur correct, les dossiers se flanquent, serrés, et dévoilent leurs dos à peine fatigués et de couleur beige peu délavée. À hauteur de la pièce de titre se lit le numéro de chaque dossier. Deux boîtes consécutives manquent à l'appel, peut-être exportées par mégarde lors d'un prélèvement passé.

L'exploration des contenus cible les *Quercus* et *Carex*. Un petit carnet manuscrit, à la couverture noire, guide la prospection difficile.

Figure 10. Détails de l'herbier Comar. ©Faculté de pharmacie de Paris.

Figure 11. Exemplaire d'une planche avec *Artemisa selegensis.* ©Faculté de pharmacie de Paris.

Fermé par des lanières tissées, aux vieux nœuds retors, chaque carton oblige à une manipulation délicate. Les planches de papiers

[53] Bau Baptiste, *Herbiers oubliés : premier inventaire et recherche bibliographique*, Faculté de Pharmacie de Paris, MSNH35, mémoire de stage M1, 2021.

aux grains variés ont mille provenances. Certaines ont des exsiccata fixés par des bandelettes fragiles, d'autres reçoivent des plantes juste déposées, sans collage ou épingle. Quelques planches soignées aux compositions recherchées et harmonieuses, cas d'un *Quercus comari* Albert se veulent autant esthétiques que didactiques. Il n'est pas envisageable de trouver une constante d'élaboration. Il s'agit d'une collection ouverte, résultat d'un assemblage aux règles souples par cadeaux de collègues, par achats éventuels, par échanges et, vraisemblablement, par collectes personnelles.

Discrétion d'un être dynamique, audacieux et industrieux

Une vieille photographie révèle le visage de Comar, au soir de sa vie. Une moustache de couleur plus poivre que sel, assez touffue, une barbe blanchie à deux pointes, très en vogue alors, et des favoris contredisent une calvitie installée sur les golfes frontaux. D'imposantes épaules, et un indéfinissable regard perdu dans le lointain achèvent le portrait du vénérable.

Encadré d'un liséré traditionnel noir, le faire-part de décès indique la disparition survenue le 12 mars 1909. L'homme s'est éteint dans sa 78ème année, muni des sacrements de l'Église, en son domicile de la rue des Fossés Saint-Jacques. Ses deux fils Gaston et Charles signent l'acte officiel en la mairie du Vème arrondissement de Paris.

Élégance d'un dernier geste vis-à-vis du monde des botanistes et des pharmaciens, Comar a cédé ses exsiccata à la jeune École de pharmacie. Par ce signe, il honore de sa confiance l'institution permanente et la rend propriétaire d'une oeuvre utile qu'il pense ressource potentielle pour les générations à venir.

Le 26 mars 1909, par la voix du premier vice-président H. Lecomte, la Société botanique de France a le regret d'informer les siens de la mort de celui « qui comptait parmi les anciens membres fondateurs. ». Lapidaire annonce.

Figure 12. Photographie de L.F. Comar ©Antoine Houdeville.

Des dédicaces, *Carex comari* et *Quercus comari*

Tenue en l'Académie internationale de Géographie Botanique [54] , la séance du 5 décembre 1901 permet au prêtre des Missions étrangères de Paris, Hector Léveillé d'exposer un point parmi les travaux entrepris avec son collègue, également missionnaire, Eugène Vaniot. Le premier donne lecture d'une page consacrée au *Carex comari*, dédié « À mon excellent ami Léon Comar ». Le religieux avertit de sa forme des plus curieuses qui est « à tout le moins une très forte variété du *C. frigida* si ce n'est même une nouvelle espèce. ».

Auparavant, en août 1899, sur une planche de spécimen séché, Léveillé et Vaniot observent la « forme intermédiaire entre le *C. frigida* et le *C.fuliginosa*,[55] ne saurait être hybride par suite de l'absence de l'un des parents nécessaires. ».

[54] Bulletin de l'Académie internationale de Géographie Botanique, *Le monde des plantes*, tome11 : Le Mans, 1902.

[55] Idem à la note 17, page 16.

Figure 13. Portrait d'Hector Léveillé.
© Institut de Recherche France-Asie.

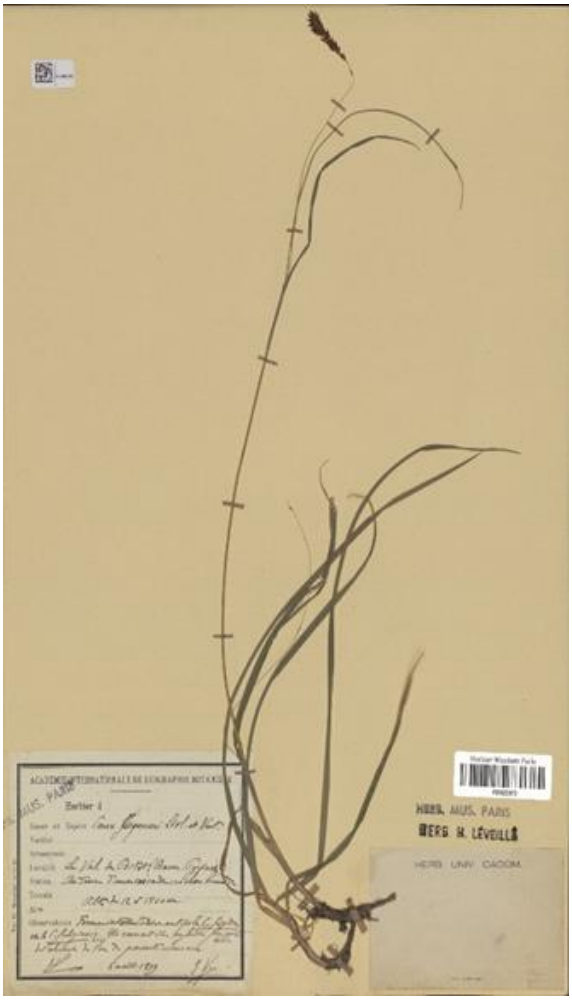
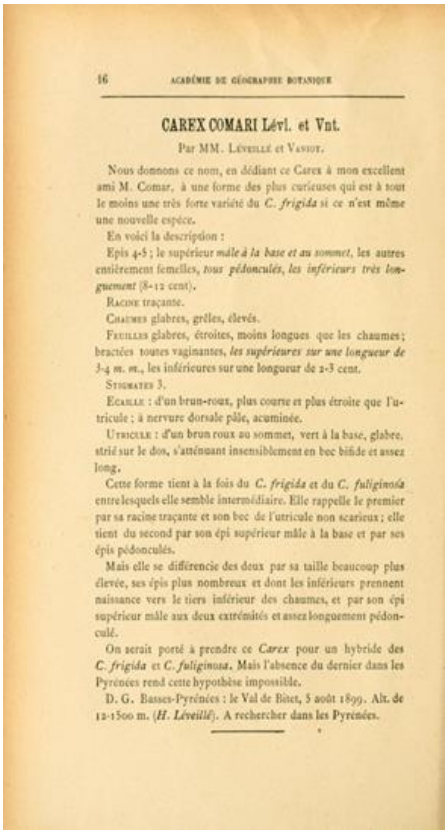


Figure 14. Spécimen séché de *Carex comari* Lévl. et Vnt. ©MNHN.



16 ACADÉMIE DE GÉOGRAPHIE BOTANIQUE

CAREX COMARI Lévl. et Vnt.

Par MM. Léveillé et Vaniot.

Nous donnons ce nom, en dédiant ce Carex à mon excellent ami M. Comar, à une forme des plus curieuses qui est à tout le moins une très forte variété du *C. frigida* si ce n'est même une nouvelle espèce.

En voici la description :

Epis 4-5 ; le supérieur *mâle à la base et au sommet*, les autres entièrement femelles, *tous pédonculés, les inférieurs très longuement* (8-12 cent).

Racine traçante.

Chaumes glabres, grêles, élevés.

Feuilles glabres, étroites, moins longues que les chaumes ; bractées toutes vaginantes, *les supérieures sur une longueur de* 3-4 *m. m.*, les inférieures sur une longueur de 2-3 cent.

Stigmates 3.

Ecaille : d'un brun-roux, plus courte et plus étroite que l'utricule ; à nervure dorsale pâle, acuminée.

Utricule : d'un brun roux au sommet, vert à la base, glabre, strié sur le dos, s'atténuant insensiblement en bec bifide et assez long.

Cette forme tient à la fois du *C. frigida* et du *C. fuliginosa* entre lesquels elle semble intermédiaire. Elle rappelle le premier par sa racine traçante et son bec de l'utricule non scarieux ; elle tient du second par son épi supérieur mâle à la base et par ses épis pédonculés.

Mais elle se différencie des deux par sa taille beaucoup plus élevée, ses épis plus nombreux et dont les inférieurs prennent naissance vers le tiers inférieur des chaumes, et par son épi supérieur mâle aux deux extrémités et assez longuement pédonculé.

On serait porté à prendre ce *Carex* pour un hybride des *C. frigida* et *C. fuliginosa*. Mais l'absence du dernier dans les Pyrénées rend cette hypothèse impossible.

D. G. Basses-Pyrénées : le Val de Bitet, 5 août 1899. Alt. de 12-1500 m. (*H. Léveillé*). A rechercher dans les Pyrénées.

Figure 15. Description du *Carex comari*.

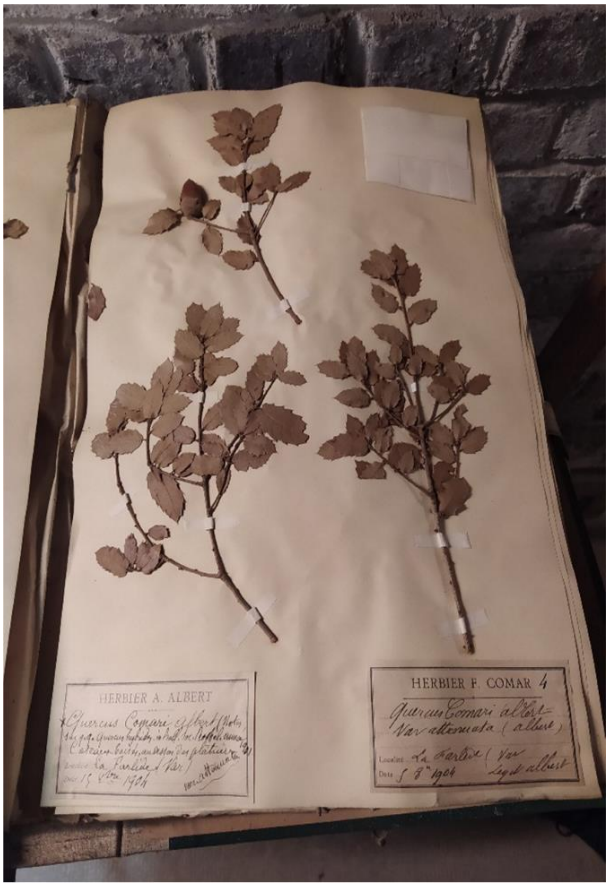


Figure 16. *Quercus comari* dans l'herbier Comar. ©Faculté de pharmacie de Paris.

Plusieurs pages de l'herbier signalent l'existence du *Quercus comari* Albert, pour lequel il y a au moins 9 synonymes, entre autres, *Quercus* x*auzendri* Gren. & Godr.

Signal d'alerte

Est-ce à qualifier l'École de pharmacie, donataire en 1909 du legs de l'herbier, d'institution peu soucieuse des dons qu'elle suscite ? Bien sûr que non ; les exsiccata ne sont ni disloqués ni dispersés, mais, pour le moment, inaccessibles et contraints à l'exiguïté d'un local absolument inapproprié. Les conditions fâcheuses empêchent l'exploitation d'un réel trésor singulier, scientifique et historique qui s'enkyste dans sa position souterraine. Stérilité regrettable alors que sa mise à disposition répondrait aux besoins des enseignants, des étudiants, des chercheurs et, d'évidence, des simples curieux.

Quel nouvel espace conviendrait ? Quels accompagnements ? Quelle vocation ? Quel mécène salvateur ? Une farandole de questions fuse et reste en suspens.

REMERCIEMENTS

En premier lieu, je remercie André Charpin pour son bienveillant, constant et amical accompagnement d'expert. Sa présence se perçoit en filigrane de mes écrits botaniques !

Pour l'agréable accueil, pour les multiples apports informatifs, et surtout pour la mise à disposition de l'Herbier Comar, grand merci à Sylvie Michel et à Thomas Gaslonde, soucieux du sort de la collection.

Je sais gré à Gisèle Archipoff de l'Université de Strasbourg pour l'iconographie exceptionnelle de *Trigonella monspeliaca* de 1855.

Vifs remerciements et cordialités à Antoine Houdeville, membre de la famille Comar, pour les échanges intéressants et la photographie inédite de son ancêtre, Louis Ferdinand Comar.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Archives de Paris, registre des décès 1909, 5D 195, acte n° 654.

Bulletin de l'Académie internationale de Géographie Botanique, *Le monde des plantes*, Vol 11., Le Mans, Imprimerie de l'Institut de Bibliographie, 1902.

Bulletin de la Société botanique de France, Volume 3, 1856.

Beau Baptiste, *Herbiers oubliés : premier inventaire et recherche bibliographique*, Faculté de pharmacie de Paris, MSNH35 Mémoire de stage M1 MSNH, 2021.

Centenaire de l'École Supérieure de Pharmacie de l'Université de Paris 1803-1903 Volume commémoratif publié par le directeur et les professeurs de l'École de Pharmacie, A. Joanin et Cie, Éditeurs, 94, rue de Condé Paris.

Poirier Jean-Pierre, *Comar et Cie, une famille de pharmaciens*, chez Philippe Rey.

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 082-088 (2024)

L'herbier d'un élève instituteur d'Alsace-Moselle du début du XXe siècle

par **Michel HOFF**
15, rue de Saint-Léonard, F-67200 Strasbourg
Société botanique d'Alsace. Mail : Sbalsace6768@gmail.com

RÉSUMÉ. L'herbier de Joseph Goerg, élève instituteur à l'Ecole normale d'Instituteur de Phalsbourg est étudié. Il montre ce que devait connaître en florisique un instituteur en Alsace-Moselle au début du XXe siècle. L'herbier rassemble des plantes communes des environs de Phalsbourg, avec quelques espèces des champs cultivés plus rares actuellement.

MOTS-CLÉS. Herbier, Moselle.

ABSTRACT. The herbarium of Joseph Goerg, student teacher at the Normal School of Teacher of Phalsbourg is studied. It shows what a teacher in Alsace-Moselle must have known in floristics at the beginning of the 20th century. The herbarium brings together common plants from around Phalsburg, with some species from the fields that are currently rarer.

ZUSAMMENFASSUNG. Es wird das Herbarium von Joseph Goerg, Lehramtsstudent an der Lehrerschule von Phalsbourg, untersucht. Es zeigt, was ein Lehrer im Elsass-Mosel zu Beginn des 20. Jahrhunderts in der Floristik gewusst haben muss. Das Herbarium versammelt häufig vorkommende Pflanzen aus der Umgebung von Phalsburg sowie einige derzeit seltenere Arten aus den Feldern.

KEY-WORDS. Herbarium, Moselle.

Historique

L'herbier a été trouvé dans le grenier d'une habitation à Strasbourg. La maison appartenait à un instituteur, Joseph Goerg, qui a commencé sa carrière de maître instituteur à Steinbourg, puis à Wisches et à Champenay près de Plaine dans la Haute Vallée de la Bruche (Bas-Rhin). Après la première guerre mondiale, Joseph Goerg a eu un poste à Strasbourg. L'Herbier a été reçu le 26 août 2015 de M. Pierre Goerg, son petit-fils.

Description de l'herbier

Un herbier dans une liasse unique rassemblée entre deux cartons forts de 35 x 23 x 5 cm, avec le titre Herbarium sur le 1er carton (figure 1a). Les spécimens sont rassemblés dans 20 chemises numérotées en chiffre romain de II à XXIV, bleu foncé de 35 x 22 cm (figure 1b). Les chemises 1, 11, 18, 20, et 23 manquent. Il compte environ 120 parts (figure 2) dont la plupart sont numérotées (figure 4). Chaque part est fixée par des gommettes dans une chemise de papier blanc-crème de 31 x 20 cm.

Figure 1. a) La liasse de l'herbier. b) Une des chemises de l'herbier.

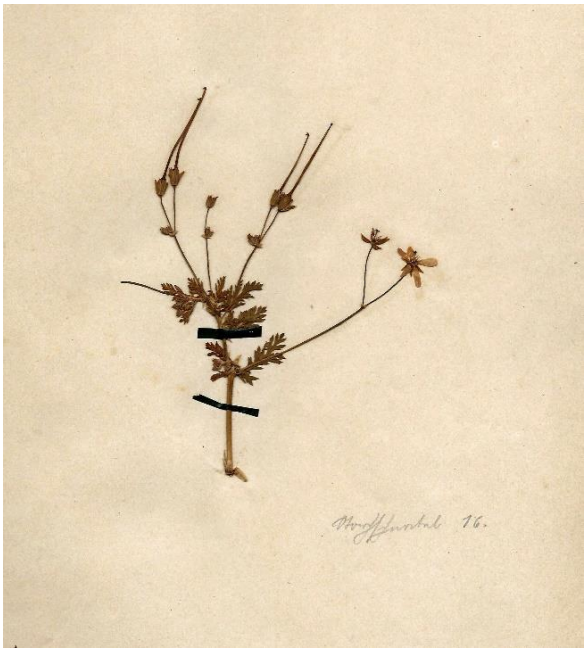


Figure 2. Spécimen d'*Erodium cicutarium*, Reiherschnabel.

Figure 3. Numérotation des parts.

Lieux de collecte

Très probablement les environs de Phalsbourg (Moselle, Lorraine).

Informations

Chaque part a un numéro d'ordre en haut à gauche sur la page de garde. Les spécimens sont collés avec une bande de papier à l'intérieur de la chemise (figure 3). Les indications sont les suivantes : le nom vernaculaire allemand (70 %) en sutterling (figures 4 et 5), le nom vernaculaire français (30 %) probablement rajouté après 1918, quelques noms scientifiques en latin et quelques noms de famille (moins de 5 %) (figures 6 et 7). Ni date, ni localité.

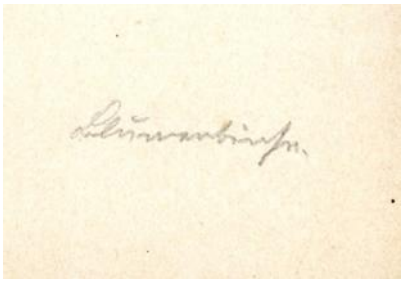


Figure 4. *Butomus umbellatus* – Schwanenblume.

Figure 5. *Gagea lutea* – Wald-Gelbstern (dénominations des plantes en allemand).

La plupart des spécimens sont déterminables, y compris les spécimens sans nom d'espèce. Cependant les parts sont de petites tailles et souvent incomplets. 105 spécimens ont été identifié à l'espèce. Quelques spécimens sont en double. Quatre spécimens n'ont pas pu être identifiés et dix n'ont été identifés qu'à la famille ou au genre car peu représentatifs.

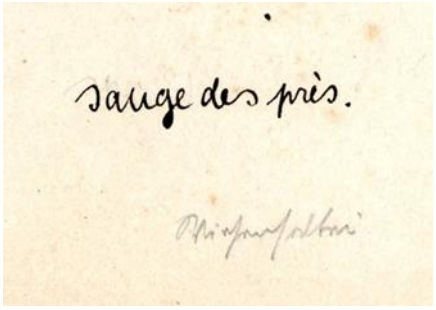


Figure 6. *Salvia pratensis* - Wiesen-Salbei.

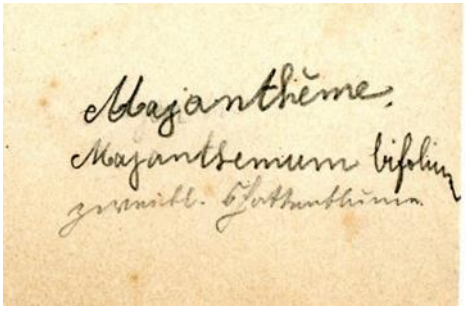


Figure 7. *Maienthemum bifolium* – Zweiblättrige-Schattenblume (dénominations allemandes et françaises).

L'auteur de l'herbier

M. (Franz) Joseph Goerg est né le 31 mai 1888 à Marckolsheim et est décédé le 21 novembre 1939 à Wisches (figure 8). Il a été instituteur dans le Bas-Rhin en Alsace, d'abord à Steinbourg, puis à Wisches et à Champenay (Commune de Plaine) dans la vallée de la Bruche jusqu'en 1914 et ensuite à Strasbourg, d'abord à Cronenbourg (1919-1929) puis comme professeur adjoint à l'Ecole de perfectionnement professionnel de la Ville de Strasbourg (1929-1939). Il a épousé (Maria Martha) Marthe Delaveau (03/01/1884-02/04/1968) de Wisches qui était épicière, le 5 juin 1911 et dont il a eu trois enfants. Il a été mobilisé dans l'armée allemande de 1914 à 1918, en particulier sur le front Est en Roumanie et sur le front Ouest en Belgique et dans le Nord de la France.

Joseph Goerg a fait ses études d'instituteur à l'Ecole normale de Phalsbourg (Moselle) dans le *Kaiserliches Lehrerseminar in Pfalzburg* (actuellement Lycée Erckmann-Chatrian) vers 1906-1907 (figures 9 et 10) et, dans ce cadre, il a réalisé un herbier. L'école de Phalsbourg était dirigée par le le Dr Joseph Fasbender. La vie professionnelle et la pédagogie des instituteurs dans la Haute Vallée de la Bruche avant 1914 ont été décrites par J.P. Hirsch (2007).

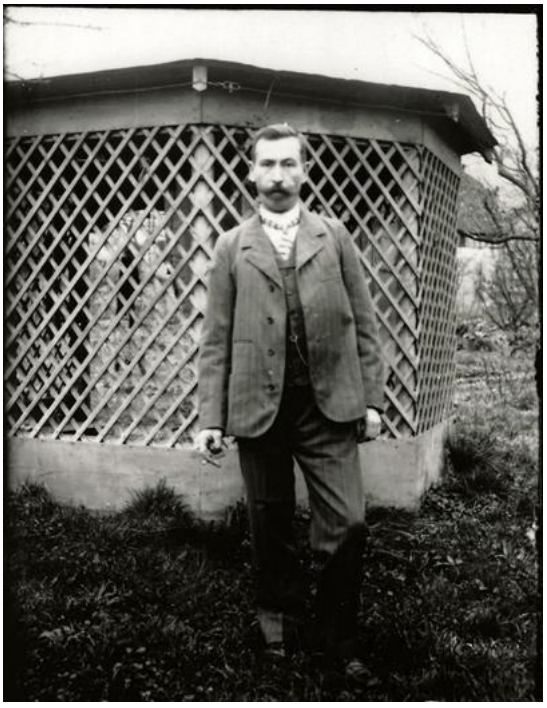


Figure 8. Joseph Goerg à Wisches (vers 1920).

Figure 9. Phalsbourg : la Porte de France.

Figure 10. Le « *Kaiserliches Lehrerseminar* » (actuellement Lycée Erckmann-Chatrian) de Phalsbourg vers 1910. Source : ASAMP (https://asamp.fr/).

Analyse

Il s'agit de l'herbier d'un jeune élève instituteur de Phalsbourg (Moselle), réalisé probablement vers 1906-1907, avec les noms vernaculaires allemands à l'origine, puis renommés pour partie en français au début des années 1920. Les plantes présentes sont pour la plupart des espèces communes des environs de Phalsbourg. Les espèces des jardins, des champs et des prairies et des zones humides dominent. Il n'y a que très peu de ligneux ou de plantes forestières. Cet herbier a surtout un intérêt historique. Il montre ce que devait connaître en botanique un instituteur au début du XXe siècle en Alsace-Moselle.

Plusieurs spécimens sont remarquables : *Agrostemma githago* (messicole, protégée),

Anemone pulsatilla (pelouses sèches), *Butomus umbellatus* (plante aquatique, protégée), *Consolida regalis* (messicole), *Gagea lutea* (forêt humide, protégée) (figures 11 et 12).

Figure 11. *Agrostemma githago* – Kornrade.

Figure 12. *Consolida regalis* – Rittersporn.

ANNEXE. Liste des espèces de l'herbier.
L'herbier a été enregistré dans la base Pro.Herbario de la Société botanique d'Alsace.
La nomenclature adoptée est celle du référentiel TAXREF v16 / 2023.

Achillea millefolium L., 1753 - ASTERACEAE
Adoxa moschatellina L., 1753 - VIBURNACEAE
Aesculus hippocastanum L., 1753 - SAPINDACEAE
Agrimonia eupatoria L., 1753 - ROSACEAE
Agrostemma githago L., 1753 - CARYOPHYLLACEAE
Ajuga reptans L., 1753 - LAMIACEAE
Alliaria petiolata (M.Bieb.) Cavara & Grande, 1913 - BRASSICACEAE
Anemone nemorosa L., 1753 - RANUNCULACEAE
Anthoxanthum odoratum L., 1753 - POACEAE
Anthyllis vulneraria L., 1753 - FABACEAE
Arabis sp., 1753 - BRASSICACEAE
Betonica officinalis L., 1753 - LAMIACEAE
Briza media L., 1753 - POACEAE
Buglossoides arvensis (L.) I.M.Johnst., 1954 - BORAGINACEAE

Butomus umbellatus L., 1753 - BUTOMACEAE
Caltha palustris L., 1753 - RANUNCULACEAE
Campanula rapunculus L., 1753 - CAMPANULACEAE
Campanula rotundifolia L., 1753 - CAMPANULACEAE
*Cardamine hirs*uta L., 1753 - BRASSICACEAE
Cardamine pratensis L., 1753 - BRASSICACEAE
Carex sylvatica Huds., 1762 - CYPERACEAE
Centaurea jacea L., 1753 - ASTERACEAE
Centaurea scabiosa L., 1753 - ASTERACEAE
Cerastium sp., 1753 - CARYOPHYLLACEAE
Chelidonium majus L., 1753 - PAPAVERACEAE
Clematis vitalba L., 1753 - RANUNCULACEAE
Convolvulus sepium L., 1753 - CONVOLVULACEAE
Corydalis solida (L.) Clairv., 1811 [nom. et typ. cons.] - PAPAVERACEAE
Dianthus carthusianorum L., 1753 – CARYOPHYLLACEAE (figure 13)
Echium vulgare L., 1753 - BORAGINACEAE
Epilobium montanum L., 1753 - ONAGRACEAE
Equisetum arvense L., 1753 - EQUISETACEAE
Erigeron annuus (L.) Desf., 1804 - ASTERACEAE
Erodium cicutarium (L.) L'Hér., 1789 - GERANIACEAE
Euphorbia cyparissias L., 1753 - EUPHORBIACEAE
Fabaceae Lindl., 1836 - FABACEAE
Gagea lutea (L.) Ker Gawl., 1809 - LILIACEAE
Galium mollugo L., 1753 - RUBIACEAE
Galium odoratum (L.) Scop., 1771 - RUBIACEAE
Galium verum L., 1753 - RUBIACEAE
Glechoma hederacea L., 1753 - LAMIACEAE
Hieracium murorum L., 1753 - ASTERACEAE
Iris sp. 1753 - IRIDACEAE
Lamium album L., 1753 - LAMIACEAE
Lamium amplexicaule L., 1753 - LAMIACEAE
Lamium maculatum (L.) L., 1763 - LAMIACEAE
Leucanthemum vulgare Lam., 1779 - ASTERACEAE
Linaria vulgaris Mill., 1768 - PLANTAGINACEAE
Lotus corniculatus L., 1753 - FABACEAE
Lysimachia nummularia L., 1753 – PRIMULACEAE
Maianthemum bifolium (L.) F.W.Schmidt, 1794 - ASPARAGACEAE
Malva alcea L., 1753 - MALVACEAE
Matricaria chamomilla L., 1753 - ASTERACEAE
Medicago lupulina L., 1753 - FABACEAE
Melilotus albus Medik., 1787 - FABACEAE
Melittis melissophyllum L., 1753 - LAMIACEAE
Myosotis arvensis (L.) Hill, 1764 - BORAGINACEAE
Myosotis scorpioides L., 1753 - BORAGINACEAE
Oenothera biennis L., 1753 - ONAGRACEAE
Onobrychis viciifolia Scop., 1772 - FABACEAE
Ononis spinosa L., 1753 [nom. et typ. cons.] - FABACEAE
Oxalis acetosella L., 1753 - OXALIDACEAE
Papaver rhoeas L., 1753 – PAPAVERACEAE
Paris quadrifolia L., 1753 - MELANTHIACEAE

Picris hieracioides L., 1753 - ASTERACEAE
Polygala vulgaris L., 1753 [nom. et typ. cons.] - POLYGALACEAE
Polytrichum formosum Hedw., 1801 - POLYTRICHACEAE
*Potentilla reptan*s L., 1753 - ROSACEAE
Potentilla verna L., 1753 [nom. et typ. cons.] - ROSACEAE
Primula elatior (L.) Hill, 1765 - PRIMULACEAE
Prunella vulgaris L., 1753 - LAMIACEAE
Prunus L., 1753 - ROSACEAE
Pseudofumaria lutea (L.) Borkh., 1797 - PAPAVERACEAE
Pulmonaria obscura Dumort., 1865 - BORAGINACEAE
Pulsatilla vulgaris Mill., 1768 - RANUNCULACEAE
Pyrus communis L., 1753 - ROSACEAE
Rabelera holostea (L.) M.T.Sharples & E.A.Tripp, 2019 - CARYOPHYLLACEAE
Ranunculus flammula L., 1753 - RANUNCULACEAE
Rubus sp., 1753 [nom. et typ. cons.] - ROSACEAE
Salix alba L., 1753 [nom. et typ. cons.] - SALICACEAE
Salvia pratensis L., 1753 - LAMIACEAE
Saponaria officinalis L., 1753 - CARYOPHYLLACEAE
Scirpus sylvaticus L., 1753 - CYPERACEAE
Silene vulgaris (Moench) Garcke, 1869 - CARYOPHYLLACEAE
Solanum tuberosum L., 1753 - SOLANACEAE
Stachys sylvatica L., 1753 - LAMIACEAE
Stellaria media (L.) Vill., 1789 - CARYOPHYLLACEAE
Symphytum officinale L., 1753 - BORAGINACEAE
Taraxacum officinale F.H.Wigg., 1780 - ASTERACEAE
*Trifolium pratens*e L., 1753 - FABACEAE
Tripleurospermum inodorum (L.) Sch.Bip., 1844 - ASTERACEAE
Trisetum flavescens (L.) P.Beauv., 1812 - POACEAE
Vaccinium myrtillus L., 1753 - ERICACEAE
*Valeriana dioic*a L., 1753 - CAPRIFOLIACEAE
Valerianella locusta (L.) Laterr., 1821 - CAPRIFOLIACEAE
Verbascum lychnitis L., 1753 - SCROPHULARIACEA
Verbena officinalis L., 1753 - VERBENACEAE
Veronica chamaedrys L., 1753 - PLANTAGINACEAE
Veronica officinalis L., 1753 - PLANTAGINACEAE
Vicia sativa L., 1753 - FABACEAE
Viola arvensis Murray, 1770 - VIOLACEAE (figure 14)
Viola odorata L., 1753 – VIOLACEAE

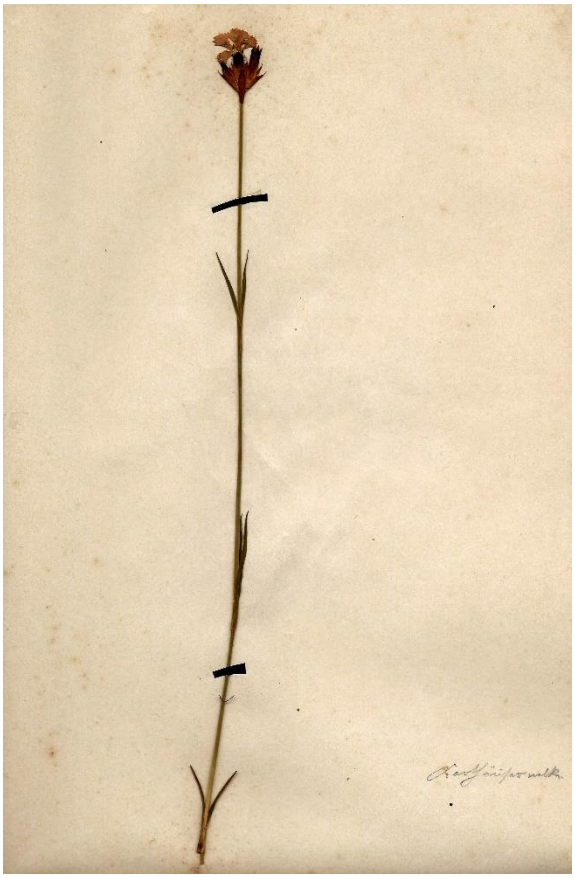


Figure 13. *Dianthus carthusianorum.*
Kartäuser-Nelke.

Figure 14. *Viola arvensis.*
Feld-Stiefmütterchen.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

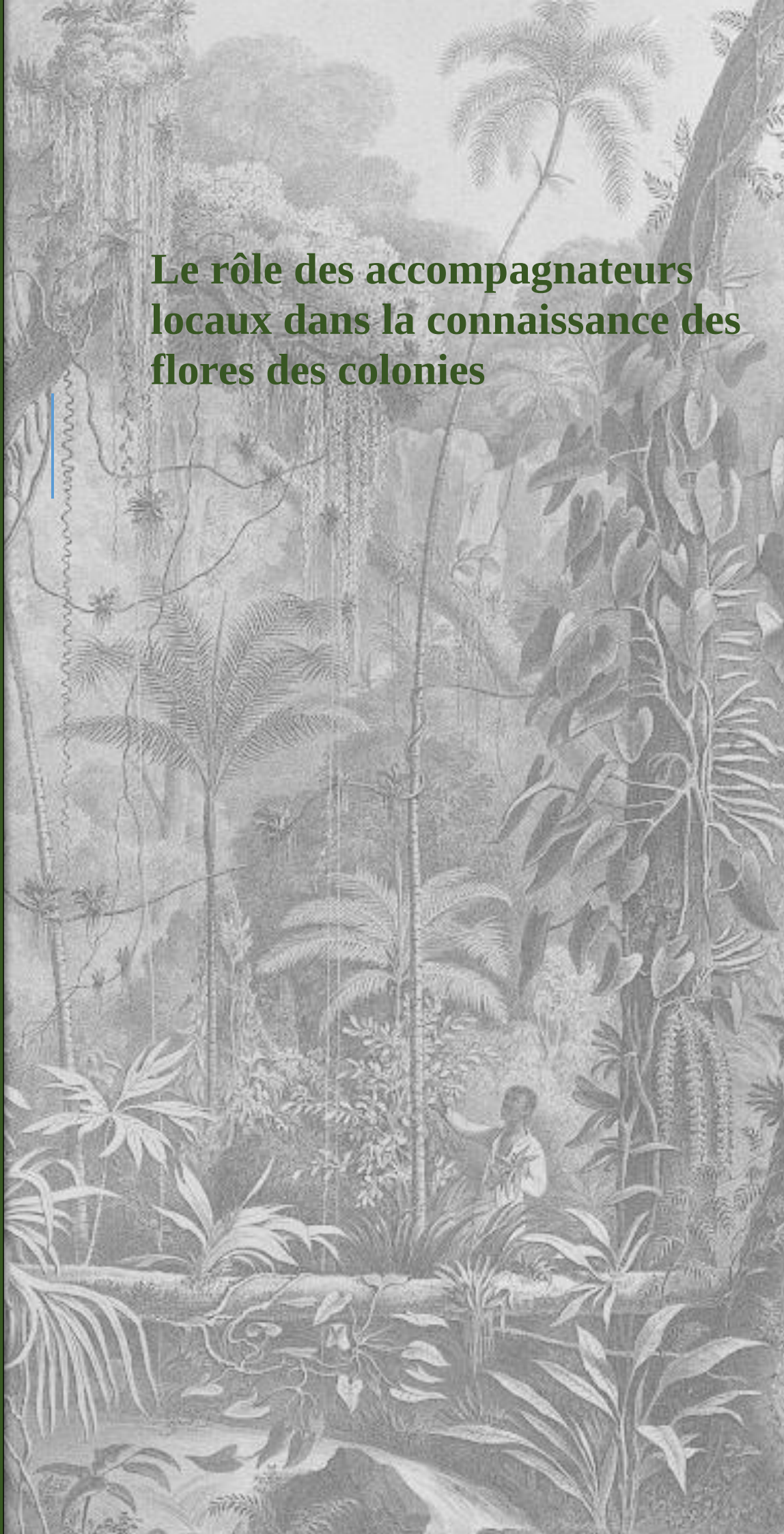
Förster, E., 1895 - *Das kaiserliche Lehrerseminar zu Strassburg, Festschrift zur Einweihung des neuen Seminargebäudes*. F. Hirt, Verl. Buchh. Breslau : 232 p.

Hirsch, J.P., 2007 - L'enseignement de l'allemand dans la haute vallée de la Bruche avant 1914. *Société d'Histoire et d'Archéologie de Molsheim et Environs*. Annuaire 2007 : 31-42.

Sites internet

https://archives.bas-rhin.fr/
https://asamp.fr
https://herbier.unistra.fr/
https://www.societe-botanique-alsace.org/

Le rôle des accompagnateurs locaux dans la connaissance des flores des colonies



Mardochée Aby Serour au Maroc et en Algérie

J. Bot. Soc. Bot. France JB117, 090-098 (2024)

Mardochée Aby Serour, rabbin, marocain, caravanier au service de la science

par **Jean-Yves CONCÉ**
Président de l'association Les Journées Coste

RÉSUMÉ. Parmi les amateurs de botanique et plus généralement de sciences naturelles, il a existé une catégorie d'affranchis sans lesquels ces sciences n'auraient pas étendu si rapidement leur objet. Nous voulons parler ici de passionnés travaillants ou se distrayants en arpentant la nature et qui, au cours de leur vie active, ont collectionné les découvertes de minéraux, de plantes, d'animaux etc… qu'ils ont partagées avec les savants qu'ils pourvoyaient souvent. Mardochée Aby Serour est l'illustration emblématique, d'un commerçant, voyageur aventureux aux multiples facettes qui lui permirent de s'exprimer en milieu hostile et fermé, au profit de scientifiques occidentaux.

MOTS-CLÉS. Caravanier, collecteur de plantes, flore du Maroc, guide, négociant, rabbin.

ABSTRACT. Among lovers of botany and more generally of natural sciences, there existed a category of freemen without whom these sciences would not have extended their subject so fast. Here, we want to talk about enthusiasts' people or having fun surveying nature and, during their active life, have collected the discoveries of minerals, plants, animals, etc., which they have shared with the scholars they often provided. Mardochai Aby Serour is an iconic illustration of merchant, an adventurous traveler with many facets who allowed him to express himself in a hostile and closed environment, for the benefit of Western scientists.

KEY-WORDS. Caravanner, collector, guide, merchant, moroccan flora, rabbi.

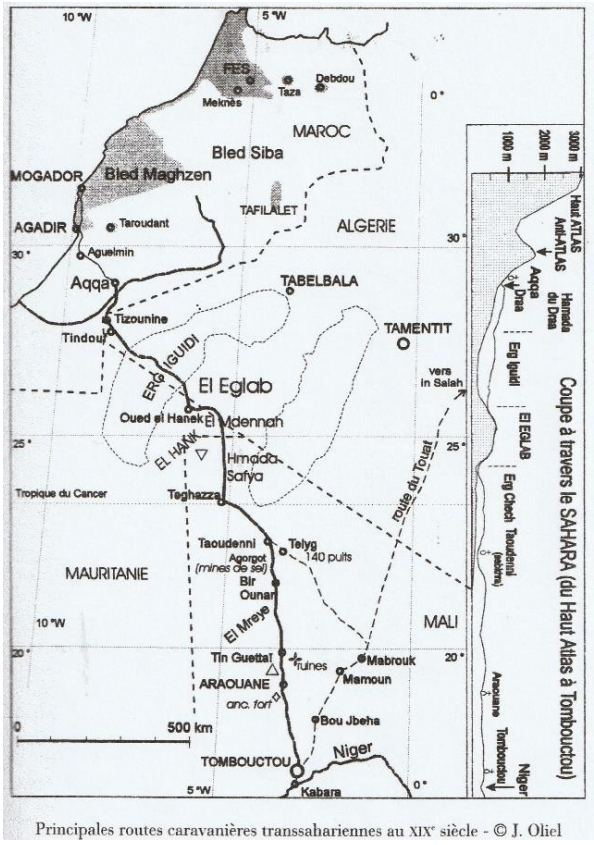
Mardochai Abi Serour (Mardochée Aby Serour) vit le jour vers 1830 à Aqqa (Akka) une suite de palmeraies du sud-marocain saharien dans une famille installée là depuis très longtemps. Son père est ouvrier-orfèvre. Il passe son enfance dans le mellah (quartier juif) de l'oasis. Il est doté d'un fort caractère et d'une grande habileté dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture en hébreu et en langue locale. Il a donc des dispositions pour l'étude et la dialectique. Dans les premiers temps de ses études il a été confié au rabbin de la communauté, il poursuivra dans la communauté de Marrakech. On le croit apte à devenir rabbin et on lui conseille de rejoindre Jérusalem.

Il part, semble-t-il, de Mogador, pour un voyage maritime et pédestre avec un groupe de commerçants, qui feront de nombreuses escales à Tanger, Gibraltar, Marseille, Salonique, Constantinople, Smyrne, Jaffa et enfin Jérusalem…un long voyage initiatique de rencontres avec d'autres marchands et d'autres synagogues. Dans ce périple il fortifie ses connaissances et expériences et découvre les charmes que procurent, souvent, l'aventure et les découvertes.

Arrivé à Jérusalem, il a 17-18 ans, il reprend ses études et à 23-24 ans, il devient rabbin. Il rejoint Alep pendant un an. Puis, pendant plusieurs années il visite les communautés israélites, qui l'accueillent en Syrie, Egypte, Tunisie, Algérie où il enseignera l'Hébreu à Alger même. En 1858 il est de retour à Aqqa (Akka) où il retrouve ses parents et ses frères dans une grande pauvreté.

L'aventure périlleuse du commerce saharien

Mardochai possédait, alors, un peu d'argent. Il partage avec sa famille et investit le reste dans l'achat de marchandises qu'il décide d'aller vendre au Soudan (Mali). Il emmène Isaac son plus jeune frère. Avec leurs chameaux ils partent pour Tombouctou, la ville sainte interdite aux non- musulmans sauf s'ils sont esclaves ! La durée des voyages caravaniers, sur cette distance oscillait entre 65 et 80 jours.



Principales routes caravanières transsahariennes au XIXe siècle - © J. Oliel

Figure 1. Principales routes caravanières transsahariennes au XIXe siècle (Oliel, 1998).

La route empruntée passe par Tindouf, Oued el Hanek, Teghazza, Taoudenni, Araouane, Tombouctou. Elle est évidemment semée d'embûches : relief, eau, sécurité. A une demi-journée d'Araouane le cheikh des Berabych les arrête et veut les tuer, comme il l'a déjà fait avec des explorateurs. Mardochai, dont on a souligné déjà l'habileté verbale, invoque la loi religieuse du cheikh en rappelant que juifs, ils sont prêts à s'acquitter du tribut pour lui éviter de violer la loi de Dieu et du prophète. Mardochai dut abandonner la moitié des marchandises qu'il comptait vendre et rester une année à Araouane, pour verser un tribut annuel, en or et *par oreille.* En attendant il ne renonçait pas à se rendre à Tombouctou. En 1859, avec un ultime tribut il obtint la permission de partir pour Tombouctou alors que son frère devra poursuivre son commerce à Araouane.

A Tombouctou Mardochai prit le parti de négocier son installation et son tribut avec le gouverneur, en attendant l'autorisation du Sultan qui ne tarda pas et qui alla au-delà de ses espérances en autorisant l'installation d'autres commerçants juifs. L'argument de Mardochai qui proposait de mettre en concurrence les marchands marocains installés sur place avec des marchands israélites avait été bien compris par le sultan. En 1860, Mardochai s'établissait à Tombouctou, développait ses affaires et installait dans la durée une douzaine de compatriotes. Leurs caravanes transportaient gommes, plumes d'autruche, or, ivoire dans un sens, et articles usuels, verroterie italienne, étoffes et pacotille dans l'autre sens.

Figure 2. Mardochée en costume de Tombouctou en 1869. Société géographique de Paris.

Malheureusement les caravanes étaient attaquées et pillées, de plus en plus souvent et il n'y avait guère de solution. Mardochai découragé abandonnera cette activité en 1869.

Auguste Beaumier, Consul de France à Mogador, demande alors à Mardochai Abi Serour de rédiger un texte pour décrire le *Premier établissement des Israélites a Timbouktou.*

Beaumier commente ainsi ce récit : *Cet homme…me paraît avoir fait, sans s'en douter, une grande chose en ouvrant les portes de Timbouktou à ses coreligionnaires, qui, dans ces contrées barbares, ont été partout et sont encore journellement les pionniers de la tolérance religieuse et du commerce.*

Le Consul de France a traduit le document, pour l'adresser à la Société de Géographie qui le publie dans son bulletin en 1870 (tome19, pp. 345-370). Les Sociétés savantes et organismes économiques sont ainsi avertis qu'elles peuvent solliciter Mardochai Abi Serour comme informateur, découvreur, guide éventuel d'expéditions pour l'expansion commerciale de la France dans ces contrées « interdites » et pour la Science.

La coopération pour le développement de la science

Mardochai Abi Serour est reçu à Paris de fin 1873 à juillet 1874. Il est hébergé par Henri Duveyrier (1840-1892) géographe et explorateur du Sahara algérien et tunisien. Il est reçu par la direction des consulats du ministère des Affaires Etrangères, la commission de géographie commerciale de la Société de Géographie et à plusieurs reprises par Ernest Cosson (1819-1889).

Il est visiblement évalué sur sa capacité à conduire des explorations. Il lui est aussi donné des conseils pour décrire et recueillir des plantes, des insectes, relever des inscriptions, pratiquer des moulages etc… pour documenter ses explorations notamment les voies de communications empruntées, les reliefs, les localités, les sites remarquables. On lui montre aussi des ouvrages d'Histoire Naturelle illustrée afin qu'il signale les espèces végétales et animales qu'il a pu rencontrer.

Il repart, satisfait de rentrer chez lui. On lui a confié une mission d'exploration de *« Mogador au Djebel Tabayoudt »* dont Henri Duveyrier rendra compte dans le Bulletin de Géographie en décembre 1875, suivi en 1876 d'une autre publication sur des sépultures antiques.

Mardochai Abi Serour revient, en 1879, à Paris depuis Tombouctou où il se serait rendu quatre fois pour la *Commission supérieure pour l'étude et la mise en communication par voie ferrée de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan (Mali).*

Figure 3. Portrait tracé pour le *Monde illustré* du 15 août 1874, p.109. © BnF Gallica.

Mardochai Aby Serour collaborateur d'Ernest Cosson

Ernest Cosson (1819-1889) a suivi une double formation, à la Faculté de Médecine de Paris où pour la botanique il est l'élève d'Achille Richard (1794-1852) et au Muséum national d'Histoire naturelle où il est élève d'Adolphe Brongniart (1801-1876) et d'Adrien de Jussieu (1797-1853) pour les herborisations. En 1847, il est docteur en médecine et chirurgien de la Garde nationale mais il n'exercera pas. Il sera botaniste. Et rapidement il publie avec Ernest Germain de Saint Pierre (1815-1882) des articles ainsi qu'une *Flore*

analytique et descriptive des environs de Paris. Mais, en phase avec l'actualité de son pays, il s'intéresse très tôt à la flore des *états barbaresques.*

Figure 4. Ernest Cosson (Source Wikipédia).

Ernest Cosson crée l'*Association française d'exploration botanique*, financée par sa propre fortune, pour commander des expéditions d'explorations botaniques dans le pourtour de la méditerranée. Il emploie de nombreux explorateurs dont Henri Duveyrier. Il entreprend la confection d'un herbier des régions explorées et se forge une solide notoriété.

L'Académie des Sciences crée à son tour une Commission Scientifique d'Exploration de l'Algérie, dans l'esprit de celle d'Ernest Cosson, qui en prend également la direction. Avec l'équipe de son association - Balensa, Kralik, Letourneux, Durando, Reboud, Marès - il va explorer l'Algérie de 1852 à 1880 en huit expéditions.

Au cours de cette période il va publier de nombreuses études de systématique de la Flore d'Afrique du Nord, dans le bulletin de la Société botanique de France dont il sera Président en 1863 et 1880. Il sera élu à l'Académie des Sciences en 1873 et fait Officier de la Légion d'Honneur. Il est l'auteur de trois espèces valides de la flore de France : *Carex mairii* Cosson et Germain, *Mercurialis corsica* Cosson, *Erodium manescavii* Cosson.

Dans une communication du 14 mars 1873 à la Société botanique de France, intitulée ***Note sur la géographie botanique du Maroc***, il indique : *De toutes les contrées du bassin méditerranéen la moins connue et la moins accessible, si ce n'est que pour quelques points du littoral, est sans contredit le Maroc. J'ai donc lieu de croire que l'exposé des principaux résultats des travaux de statistique auxquels je me suis livré sur la flore de ce pays, encore d'une exploration si difficile en raison du fanatisme de ses habitants, pourra offrir quelque intérêt.*

En effet pourrions-nous dire ! Impatient d'avancer sur cette flore, il convoque les inventaires partiels de Schousboe en 1800, de Cavanilles en 1801, le *Prodomus* de Candolle, Boissier et Reuter en 1852, Weyler en 1860, Lowe en 1861, l'Herbier de Montpellier, et ceux du Museum national d'Histoire naturelle et du British Museum, les collections privées, pour aboutir à une liste de 1478 espèces. Ce nombre lui parait *déjà considérable pour un pays si imparfaitement exploré.* Il prévoit que la flore marocaine devrait dépasser celle de l'Algérie (> à 3000 à l'époque) à raison des *hautes sommités neigeuses* que possède le Maroc.

Avec ce chiffre de 1478 espèces il avance un tableau synoptique : familles/affinités géographiques (Europe, Méditerranée, Espagne, Algérie, Orient etc…13 au total), qui laisse entrevoir une dominante d'espèces du bassin méditerranéen occidental, à ce stade d'inventaire.

Cette communication comporte une note qui indique qu'après sa rédaction, Ernest Cosson a reçu, par l'intermédiaire d'Auguste Beaumier, Consul de France à Mogador, *une intéressante collection de plantes recueillis par un indigène*

à Akka. Il s'agit sans doute de Mardochai Abi Serour sur le point de venir à Paris.

En effet le ***Compendium Florae Atlanticae*** ou ***Flore des Etats Barbaresques*** -Vol.1 p.20 - Ernest Cosson nous confirme : *en 1872 et 1873… le rabbin Mardochai qui se rendait à Akka, a recueilli à cette localité, la seule du Sahara Marocain où aient été faites des récoltes botaniques, environ 300 espèces qui offrent un grand intérêt au point de vue de la géographie botanique*[56].

Ernest Cosson souligne (p.66) dans ces 300 espèces *un grand nombre nouvelles pour la flore du Maroc ou pour la science* (14 au total) et confirme sa découverte dans le district de Tazeroualt de *Euphorbia cactoïde (E. echinus* Hook.f. et Coss.) […] *dont il recueillait de nombreux échantillons vivants en fleurs et en fruits.*

Figure 5. *Euphorbia echinus* (Maroc), voyage SbF 2003.

Au printemps 1875, lors de son voyage vers le grand sud du Maroc de Mogador au Djebel Tabayoult, publié par Henri Duveyrier dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* Mardochai a encore ramassé des plantes. Parmi les plus remarquables, Ernest Cosson indique : *Ceratocnemum rapistoïdes, Reseda tricuspis, Polygala balansae, Lotononis maroccana, Hedysarum menbranaceum, Pistorinia breviflora, Perralderia purpurascens, Matricaria marocanna, Sideritis balansae.* Ernest Cosson insiste sur deux plantes particulièrement intéressantes, que Mardochai Abi Serour a trouvé en premier au Maroc : *Crambe cordifolia* et *Caylusea canariense*

…il a bien mérité de la flore Atlantique en faisant connaitre par les échantillons que j'ai reçus, la flore de l'extrême sud du Maroc, où aucun européen n'a pu pénétrer.

L'herbier d'Ernest Cosson légué au Muséum national d'Histoire naturelle comporte 2469 exsiccata. Les récolteurs sont parfois nommés. Mardochai Abi Serour est mentionné pour quatre planches de *Trichodesma calcaratum*, dix de *Silene patula,* une de *Anagallis collina, Euphorbia terracina, Linum usitatissinum, Gossypium herbaceum, et Cannabis sativa.*

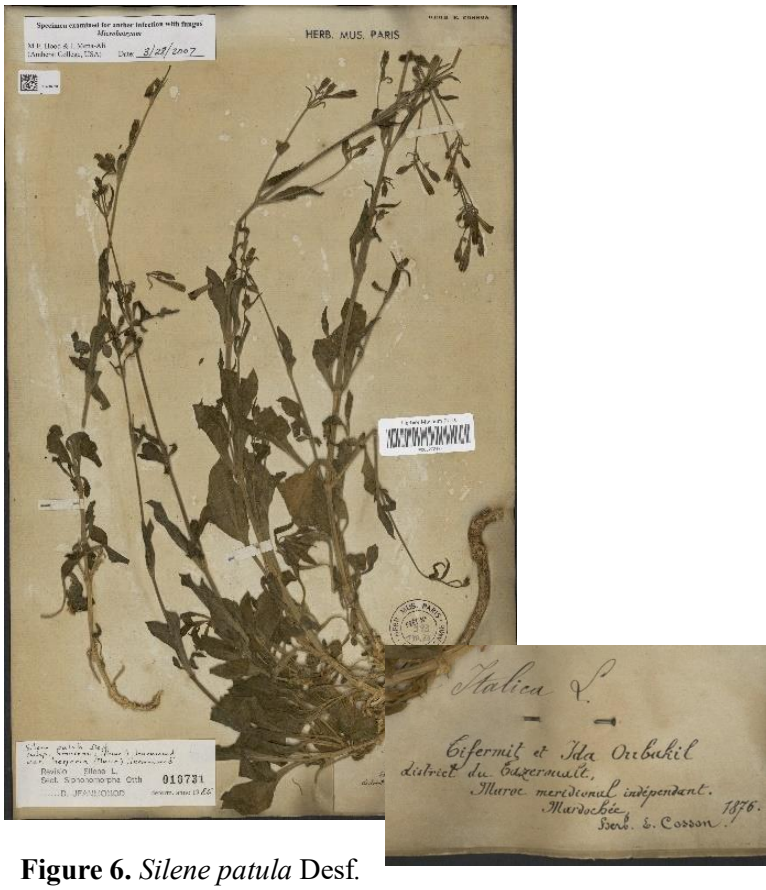


Figure 6. *Silene patula* Desf.

On peut déplorer qu'aucune plante ne lui ait été dédicacée !

[56] La liste des quelques 300 espèces récoltées par Mardochée en 1872 et 1873 à Akka, oasis située à la lisière de la région saharienne, un peu au-delà du versant méridional de l'Atlas, entre les oueds Noun et Draa, a été intégrée par Ernest Cosson dans son ***Index Plantarum*** de 1875. La publication est accessible en ligne sur le site d'archivage du Bulletin de la Société botanique de France : https://www.tandfonline.com/journals/tabg17

Mardochai Abi Serour a fait beaucoup aussi pour l'exploration des routes vers le Sud, pour l'archéologie au travers de la localisation de constructions et inscriptions anciennes. Sa personnalité et ses découvertes suscitent de nombreux articles.

Mais il va connaitre quelques déconvenues. Au retour d'une mission il constate qu'Auguste Beaumier, malade, a dû quitter le Maroc et qu'il est décédé à Bordeaux le 30 janvier 1976. Il est très affecté. C'est une désillusion de plus après la confiscation de ses biens au Soudan, la mort de ses deux frères ainés Ysou et Abraham, le décès de son premier enfant qui a contracté la variole, et quelques difficultés avec le Maroc. Il va ensuite constater que si la Société de Géographie lui confie toujours des missions, elles sont moins nombreuses à l'instar des travaux botaniques d'Ernest Cosson qui est, à l'époque, concentré sur l'exploration de la flore Algérienne.

Il pense, alors, à s'installer en Algérie. En 1879 il fait une ultime mission vers le sud de l'Algérie pour le projet de chemin de fer vers le Soudan (Mali) et le Sénégal. Il décrit parfaitement les difficultés de la géographie, de l'état sanitaire, politique et social de ces confins esclavagistes. Il pense que ce projet sera difficile à entreprendre. En plus il aurait été mal récompensé de ses efforts et services.

Il n'approuve pas ce projet, il refuse alors de repartir en reconnaissance avec le Colonel Flatters, 8 officiers et 120 hommes, qui plus est, par un itinéraire imposé par la Commission supérieure du chemin du fer transsaharien. Il était avisé, la colonne connaitra une fin tragique qui mettra en suspens ce projet.

Epilogue : la reconnaissance du Maroc avec Charles de Foucauld

Depuis 1879 Mardochai Abi Serour n'a plus été sollicité. De plus, avec sa famille, il a quitté le Maroc pour l'Algérie, à Oran d'abord puis à Alger où il vit pauvrement. Le Conservateur de la bibliothèque d'Alger, Oscar McCarthy, le présente à Charles de Foucauld, officier démissionnaire des Chasseurs d'Afrique, qui cherche un guide sûr et expérimenté pour une exploration du Maroc dont une grande partie est toujours interdite aux Européens.

Les deux hommes ne sont pas faits l'un pour l'autre. Charles de Foucauld a vingt-quatre ans et une expérience guerrière, il n'a peur de rien, il veut aller vite, il est imprudent. Mardochai Abbi Serour est « âgé » de 53 ans, fatigué des épreuves passées, il prend beaucoup de précautions. Leurs relations seront orageuses, mais nuancées dans le temps. Charles de Foucauld écrit : *J'ai peu parlé de Mardochai dans la relation de mon voyage, à peine l'ais-je mentionné. Sa part fut grande pourtant, car il était chargé des relations avec les indigènes et tous les soins matériels retombèrent sur lui : discours aux juifs et aux musulmans, explications sur les motifs du voyage, organisation des escortes…il me rendit de grands services ; je dois avouer qu'il se montra très vigilant et dévoué à veiller à ma sécurité.*

Figure 7. Charles de Foucauld (Source https://www.charlesdefoucauld.org).

Les objectifs de ce voyage ne sont pas explicites. Un jeune officier de 24 ans qui, démissionne de l'armée et s'apprête à financer sur sa relative fortune personnelle, une exploration, de presque une année, dans un pays très dangereux est un projet qui soulève bien des questions.

Le rapport qu'il a rédigé, au retour, à partir de ses notes de terrains, *Reconnaissance au Maroc 1883-1884* et sa deuxième partie *Renseignements* semblent relever d'une mission militaire. Il n'en est rien a priori. Néanmoins la rigueur militaire et scientifique est requise. Il emporte, sextant, boussole, baromètre, thermomètre, papier et crayon pour réaliser des relevés, matériel destiné à créer des cartes, tracer et légender des images d'horizons, de reliefs, de silhouettes des localités vers lesquelles il se dirige.

Figure 8. Mardochée en 1883, avant le voyage au Maroc (Source Wikipedia).

La *Reconnaissance…* fera date dans l'exploration du Maroc, dans la mesure où ce pays est traversé dans sa partie soumise au sultan, la plus petite, et surtout dans sa partie insoumise, pratiquement cinq fois plus grande !

La *Reconnaissance…* tente de progresser sur des routes et chemins inédits, c'est-à-dire différents de ceux empruntés par les explorateurs précédents.

La *Reconnaissance* fournit aussi, pour la première fois, beaucoup de choses vues et relevées :

- 1es paysages rencontrés, nature, montagnes, collines, villes, bourgades, sont décrits et schématisés ;
- les cheminements et leurs états, sont caractérisés : route, chemin, piste. Les itinéraires de l'exploration sont qualifiés avec leur fréquentation et leur sécurité. Pour les zones dangereuses des conseils sont préconisés sur la taille et le genre des escortes nécessaires ;
- les activités agricoles et d'élevage sont indiquées, comme la végétation, la faune, la géologie ;
- les cours d'eaux sont inventoriés ainsi que les ponts et surtout les gués avec leurs dimensions ; largeur et hauteur d'eau, débit, nature du fonds de l'oued ;
- les cités sont signalées avec remparts ou sans remparts ;
- les marchés sont évalués en termes de fréquentation et de produits échangés ;
- en montagne, grottes, cavernes, abris sont signalés, habités ou pas ;
- la population des localités est évaluée, entre musulmans et juifs, les différents costumes des tribus sont décrits, comme leurs coutumes, leurs langues et leurs armements.

La *Reconnaisssance* évalue également la situation politique du pays. Les tribus rencontrées sont-elles soumises ou insoumises au sultan ? Leurs alliances ? Quelles sont leurs types d'exactions ? Quels sont les effectifs des tribus en fantassins et en cavaliers ? les dotations en armes ? La culture du cannabis et la consommation ? Le mécontentement à l'égard du Sultan ? La rébellion ? L'observation de ce que fait la France en Algérie ?

Cet énorme travail a duré presque un an avec beaucoup de temps morts, en toute discrétion et sans incident majeur. Cette exploration et son compte rendu est une *étape significative* (Aurélia Dusserre, cf. bibliographie) de la connaissance par la quantité de matériel géographique et topographique rapporté et l'analyse de la partition du pays *pensé selon des critères à la fois sécuritaires et politiques.*

Le 21 mai 1884, Mardochai Aby Serour et Charles de Foucauld passe la frontière avec l'Algérie. Les deux hommes se séparent. Foucauld rentre à Paris pour rencontrer Duveyrier à la Société de Géographie. René Bazin le biographe/hagiographe de Foucauld notera : *Il écrit avec l'intention bien arrêtée, non de se faire admirer, mais de servir la France, héritière probable du Maroc…*

Pour Mardochai Abi Serour, avec cette dernière mission, la vie est arrivée à son terme. Charles de Foucauld écrit : *Après son retour du Maroc en 1884, Mardochai ne sortit plus d'Alger. Usé par les labeurs de sa carrière aventurière…mon compagnon quitta ce monde le 6 avril 1886 à Alger.*

CONCLUSION

Mardochai Abi Serour n'était pas prédestiné à la botanique, à l'entomologie, à l'archéologie, au renseignement…mais il l'a fait ! Il avait construit sa vie autour de la religion et du commerce caravanier dans des milieux très hostiles. Dans cette activité, il a fait bouger les choses en s'établissant à Tombouctou.

Mais l'Afrique du Nord, s'est enfiévré ou plutôt l'enfièvrement s'est accéléré et il a dû renoncer. Alors, le Consul de France, à Mogador, lui a permis de rebondir en lui facilitant l'accès aux sociétés savantes et même aux sociétés de développement économique engagées elles, dans une course aux explorations et découvertes qui étaient une sorte de prélude à la conquête.

Lui n'a rien conquis ! sauf la capacité d'un amateur, brièvement formé certes, mais expérimenté à s'adapter aux circonstances, aux dangers, à l'environnement naturel scruté en permanence par le coup d'œil et la perspicacité.

Ses missions ont permis, là encore, de faire surtout avancer la science, en dépit des obstacles, quand les savants occidentaux étaient interdits de séjour dans ces contrées.

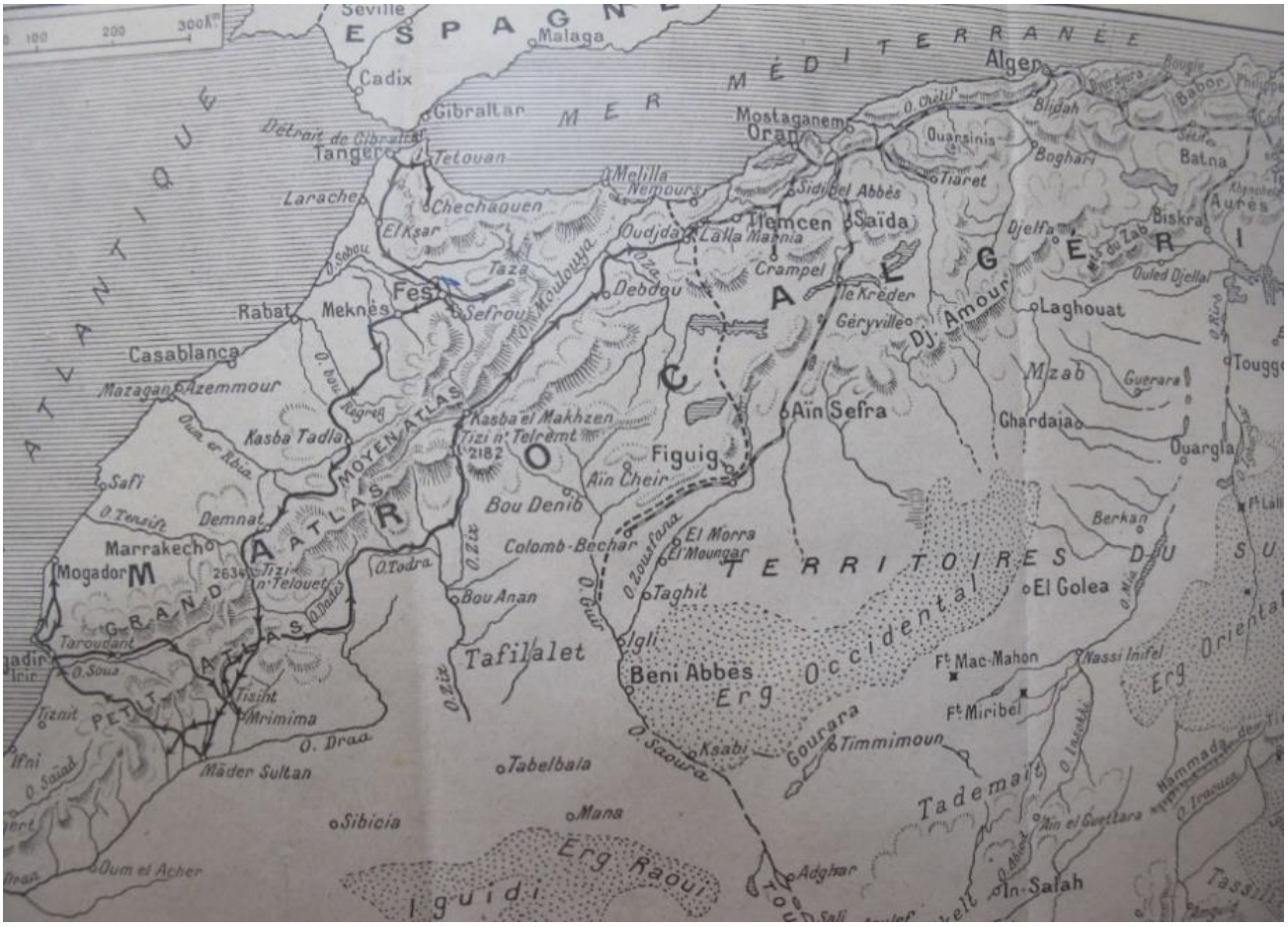


Figure 9. Carte du périple Foucauld-Mardochée (Oliel 1998).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bazin R., 1921 - *Charles de Foucauld Explorateur du Maroc Ermite au Sahara,* Plon.

Beaumier A., 1870 - Premier établissement des Israélites à Timbouktou. *Bull. Société de Géographie*, **19** : 345-370.

Cosson E., 1873 - Note sur la géographie botanique du Maroc. *Bull. Soc. bot. Fr* **20** : 49-62.

Cosson E., 1874 - Species novae Marocannae. *Bull. Soc. Bot. Fr.* **20(8)** : 239-261.

Cosson E., 1881-1887 - *Compendium florae atlanticae*. Paris, Imp. Nationale, 2 volumes.

Dayrat B., 2003 - *Les botanistes et la flore de France-Trois siècles de découvertes.* MNHN – Services des Publications Scientifiques. Coll. Archives Paris.

Dobignard A., Chatelain C., 2010-2013- *Index synonymique de la Flore d'Afrique du Nord*. Volume 1 Pteridophyta, Gymnosperma, Monocotyledoneae. 455 p. ; Volume 2 Acanthaceae-Asteraceae, 428 p. ; Volume 3 Balsaminaceae-Euphorbiaceae, 449 p. ; Volume 4 Fabaceae-Nympheaceae, 431 p. ; Volume 5 Oleaceae-Zygophyllaceae, 451 p.. Editions du Conservatoire & Jardin botaniques de la ville de Genève (Suisse). Consultation en ligne https://www.floramaroccana.fr/publications.html.

Dusserre A., 2009 - Pratique de l'espace et invention du territoire - La Reconnaissance au Maroc (1883-1884) de Charles de Foucauld. *Rives méditerranéennes* **34** : 77-86.

Duveyrier H., 1875 - De Mogador au Djebel Tabayoudt par le Rabbin Mardochée Abi Serour. *Bulletin de la Société de Géographie* **12** : 561-573.

Foucauld C. (de), 1888 - *Reconnaissance au Maroc (1883-1884).* Challamel (Paris), 493p.

JO de la République Française, du 19 Septembre 1874, relatant la visite à Paris de Mardochée Aby Serour

Oliel J., 1998 - *De Jérusalem à Tombouctou. L'odyssée saharienne du rabbin Mardochée 1826-1886.* Olbia, Paris, 270 p.

Prudhomme C., 2017 - Un siècle après la mort de Charles de Foucauld : controverses et enjeux. *Karthala* **4 (44)** : 77-86.

Semach Y.D., 1928 - Un rabbin voyageur Marocain Mardochée Aby Serour. *Bulletin de l'Institut des Hautes -Etudes Marocaines*- 3e et 4e trimestre.

Six J.-F., 2008 - *Charles de Foucauld autrement,* Desclée de Brouwer, Paris, 447 p.

Quelques mots de CONCLUSION

Pour la période moderne et contemporaine, Sylvie Magnanon [57] souligne combien d'évolutions ont touché la pratique de la botanique depuis Carl von Linné : de l'essor de la botanique de terrain à l'abandon de cette matière par la recherche universitaire, de la pratique passionnelle à la professionnalisation « liée » à la « normalisation de la biodiversité », des bulletins des sociétés savantes et d'échanges de plantes aux réseaux numériques participatifs et pour finir d'un monde quasi-exclusivement masculin à un monde plus équilibré avec la participation active des femmes , non plus les épouses, sœurs ou filles de botanistes, mais de nouveaux visages introduits dans la « science aimable » à leur juste place grâce à l'extension de l'éducation et de la professionnalisation.

A cet égard le monde de la botanique a vraiment changé quant aux effectifs des amateurs ecclésiastiques, fonctionnaires d'autorités et instituteurs… Au sujet des prêtres botanistes, le temps où chaque paroisse avait son recteur est révolu. Désormais ce sont plusieurs paroisses qui n'en possèdent qu'un. Quant aux fonctionnaires d'autorité la multiplication des tâches techniques laisse moins de loisirs aux successeurs de l'ancien *sous-préfet aux champs*. En ce qui concerne les instituteurs, l'introduction des *leçons de choses* oriente l'enseignement vers les études expérimentales dans des domaines tels que les sciences physiques, la géographie et l'histoire naturelle.

Mais, tout compte fait, les amateurs n'ont pas totalement disparu. Certains sont dans la contemplation de la nature, de la flore de leur petite patrie et de leurs collections. Mais beaucoup d'autres ne restent pas solitaires. Les sociétés savantes et les associations nationales et locales de botanique restent très actives. L'*affectio societatis*, cher aux botanistes, où chacun collabore sur un pied d'égalité, se manifeste par les activités de *sciences participatives*, organisées par des associations de défense de la nature qui proposent des formations, des inventaires d'espèces endémiques pour enrichir les flores locales et nationales. Dans les années 1980, elles ont bien fonctionné lors des recensements en vue de la création des ZNIEFF (Zones naturelles d'intérêts écologiques, faunistiques et floristiques) sous l'égide du Museum National d'Histoire Naturelle.

Le concept de biodiversité apparait aussi à cette époque, et renforce l'intérêt des *amateurs*. Mais il faut attendre les années 2000 pour que les Institutions internationales se saisissent du sujet et fixent des objectifs qui dans l'espace-temps évolueront d'une réduction de l'érosion de la biodiversité, à la réparation nécessaire ! L'enjeu est de taille et s'inscrit, on le constate, dans le temps long.

Cet élan a provoqué non seulement d'intenses réflexions[58] [59] (reconnaissance de l'impact de l'humain, extension du concept de biodiversité à l'environnement, génétique du vivant …) mais aussi un besoin d'études et de données relatives à l'évolution en cours impliquant un travail considérable sur le terrain dépassant les capacités de disponibilité et les moyens de la communauté scientifique. Il a été jugé nécessaire de mobiliser les amateurs *du naturaliste le plus confirmé au simple amoureux de la nature* (Bœuf 2012). La dégradation de la biodiversité a donc consacré le retour, à nouveau, des naturalistes amateurs au travers des actions de « science participative , citoyenne ou collaborative » qui se distinguent entre elles par leurs divers degrés de rigueur scientifique : sujet validé par un scientifique ou pas, accompagnement d'un référent scientifique ou pas, respect des protocoles de production des

[57] Magnanon S., 2015 - *Les Botanistes. Contribution à une ethnologie des passions naturalistes*. L'Harmattan.

[58] Matthieu D., 2011 - Observer la nature, une problématique « science citoyenne ». *Forêt méditerranéenne*, **XXXII (2)** : 115-118.

[59] Bœuf G. *et al.,* 2012 - *L'apport des sciences participatives dans la connaissance de la biodiversité*. Rapport remis à la Ministre de l'Ecologie. Janvier 2012

données et d'interprétations ou pas, durée longue d'observations ou pas, validation des données ou pas, exhaustivité des données (espèces endémiques ou totalité des espèces observées) ou pas, capacité à normaliser et intégrer les données dans le Système d'information sur la nature et le paysage (SINP) créé pour la transmission, le stockage et l'interopérabilité des données et dans l'Inventaire national du patrimoine naturel (INPN) ou pas !

La dynamique de la gouvernance de la biodiversité [60] [61], ainsi imposée, a perturbé parfois les amateurs et leurs associations. Elle a pu être ressentie comme une défiance envers les *amateurs* et comme une incitation à la professionnalisation et à la compétition avec les bureaux d'études et les Conservatoires botaniques…

Il faut sans doute prendre garde à ne pas désintéresser les amateurs passionnés et bénévoles. Mais la dynamique positive des relations étroites entre professionnels et amateurs, observées dans toutes les époques de la science botanique, autorise l'optimisme.

Jean-Yves CONCE

Le botaniste (1883). Peinture de Raphael Ritz (1829-1894), auteur avec Ferdinand Wolf d'un ***Guide du botaniste en Valais***, à partir des manuscrits du chanoine Alphonse Rion[62].

[60] Fortier A., Alphandéry P., 2017 - La maîtrise des données, un enjeu pour les associations naturalistes à l'heure de la gouvernance de la biodiversité. *Revue française d'administration publique* **163** : 587 à 598.
[61] Richard N., 2023 - Les Institutions scientifiques ont longtemps marginalisé les scientifiques amateurs. Article du *Journal Le Monde* daté du 24 avril 2023.
[62] Bertrand J.-B., 1929 - Un centenaire Raphaël Ritz (1829-1894) (Notice lue à la journée officielle de l'exposition Ritz, le 19 mai 1929, à Sion). *Petites Annales valaisannes* **IV(2)** : 17-33.

FORMATION
DU BOTANIQUE DE TERRAIN

Domaine
Sciences, Technologie, Santé
Modalités de formation
Formation initiale
Formation continue
Effectifs
Capacité d'accueil : 22 étudiants
Effectif minimum : 12 étudiants
Lieu(x) de formation
UFR de Pharmacie
Contact
Tél : 03 22 80 81 39
sfcu@u-picardie.fr
Candidature
https://www.u-picardie.fr/formation/candidatersinscrire/

A savoir
Niveau d'entrée : Niveau V (BEPC, CAP, BEP, ...)
Niveau de sortie : Niveau V (BEPC, CAP, BEP, ...)
Coût de la formation : 1600€

pour une étude personnalisée de financement contacter le SFCU
Volume horaire : 202 h
Demander une étude personnalisée de financement : https://www.u-picardie.fr/sfcu/node/financement
En savoir plus sur la Formation continue : https://www.u-picardie.fr/sfcu/

Objectifs
L'objectif du diplôme d'université est de fournir les bases théoriques et pratiques de botanique permettant la reconnaissance et l'identification des plantes, sur le terrain ou à partir d'échantillons. La formation proposée est axée sur les plantes vasculaires, et réalisée avec l'aide des membres de la SBF dont l'expérience du terrain et l'expertise botanique est un atout dans la transmission des savoir-faire. Cette formation s'inscrit dans le contexte d'une disparition progressive de l'enseignement de la botanique des universités françaises depuis les années 1970-80 (de la raréfaction des enseignements pratiques dans ce domaine).

Conditions d'accès
- Les professionnels (bureaux d'études, techniciens des collectivités locales, associations...) souhaitant valider des acquis ou acquérir les bases de la connaissance des végétaux.
- Les particuliers amateurs souhaitant acquérir les notions fondamentales et/ou un perfectionnement en botanique de terrain.
- Les étudiants des domaines SVT et de la santé qui souhaitent acquérir des fondamentaux leur permettant de s'initier à la reconnaissance des plantes.
-

Après la formation
Secteurs d'activités (visés par la formation)
Santé, espaces verts

Organisation
La formation se déroule en quatre modules répartis de la façon suivante :
1 module d'enseignements théoriques à Amiens 2 modules sous la forme de stages de terrain, l'un dans le Jura, l'autre en Auvergne 1 module concernant le projet personnel donnant lieu à la rédaction d'un mémoire soutenu devant un jury de botanistes.

Calendrier et périodes de formation
1 semaine en septembre, 1 semaine en mai, 1 semaine en juin + mémoire
Contrôle des connaissances
Contrôle continu, mémoire, soutenance

Responsable(s) pédagogique(s)
Guillaume Decocq
guillaume.decocq@u-picardie.fr

Normes de publication dans le *Journal de Botanique*

Instructions aux auteurs

Les manuscrits des articles doivent être fournis **sous format informatique** (logiciel *Word*) avec les coordonnées de chaque auteur (adresse, téléphone et courriel).
Ils sont à adresser à l'adresse suivante : **publicationjb@societebotaniquedefrance.fr**

Les illustrations, en noir&blanc ou en couleurs, sont à fournir au format *Image* en .jpeg avec la résolution minimale de 380 dpi. Chaque figure (graphe, photographies, carte…) sera référencée dans le texte (de la figure 1 à n).

Les tableaux de données et tableaux phytosociologiques doivent être définitifs et reproductibles en l'état (*Excel* ou *Word*). Une attention particulière sera portée par les auteurs à la comptabilité avec le format d'impression A4.

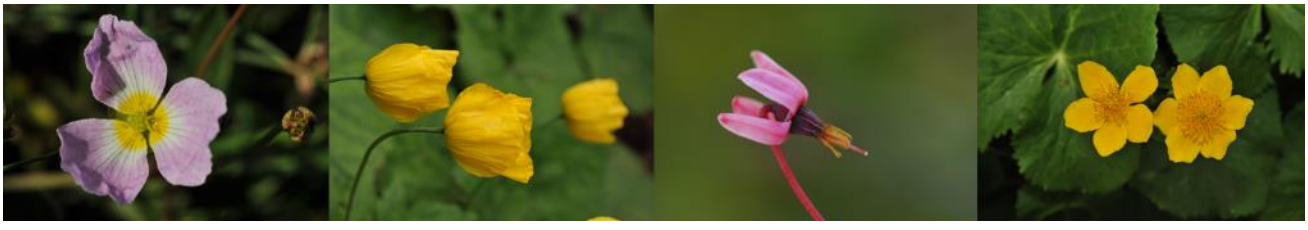
Le texte des manuscrits doit être parfaitement corrigé et exempt de fautes de français ou d'orthographe. Les manuscrits sont soumis à un Comité de lecture. Le Rédacteur fait connaître aux auteurs l'avis du Comité sur l'insertion, les modifications souhaitées ou le rejet des manuscrits. Les auteurs conservent l'entière responsabilité de la teneur des textes publiés.
L'auteur doit également retourner le **contrat de cession** des droits d'auteur signé ; il lui appartient le cas échéant d'obtenir l'accord formel de ses co-auteurs, ainsi que celui de son institution si nécessaire. Un modèle est téléchargeable sur le site de la SBF.

Présentation des textes

Le texte doit se conformer aussi strictement que possible à la présentation de la revue.
Le manuscrit indique le titre, les auteurs avec leurs coordonnées, les résumés en français et en anglais.
Pour les noms s, la nomenclature utilisée doit être conforme à *APGIV* pour les familles et *Flora Gallica* pour la France métropolitaine. Pour l'Europe et les autres régions, les auteurs indiqueront les *Index* utilisées en référence. La nomenclature doit être homogène dans tout le texte.
Tous les noms latins de plantes seront en italique dans le texte.
Les citations bibliographiques, les légendes des figures sont mentionnées dans le texte.
La bibliographie est placée en fin d'article. La présentation des références doit être identique à celle des numéros parus du journal :

- les noms d'auteurs référencés ou non, en minuscules (première lettre en majuscule) ;
- le titre entier de la référence bibliographique en minuscules sans enrichissement (gras, souligné, etc. exclus) ni justification ou césures, capitales (majuscules) en début de phrase et pour les initiales des noms propres ;
- les noms des périodiques en italique.

Exemples :
Foucault B. (de), 1999 - Nouvelle contribution à une synsystématique des pelouses à thérophytes. *Doc. Phytosoc*., NS**, VI** : 203-220.
Charpin A., 2017- Dictionnaire des membres de la Société botanique de France (1854-1953). *J. Bot. Soc. Bot. France*, hors-série : 1-604.

Tirés à part

La revue fournit à chaque auteur le fichier en .pdf de sa publication. Ce fichier sera transmis aux auteurs dans un délai de 2 semaines après la parution du numéro.